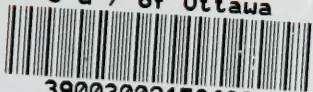



U d' / of Ottawa



39003002158482



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Mar 11-10

CINQ ANS

CHEZ

LES SAUVAGES

DU MÊME AUTEUR :

- LES NUITS, LES ENNUIS ET LES AMES DE NOS PLUS NOTOIRES
CONTEMPORAINS. Paris, Librairie académique, 1896.
L'IMITATION DE NOTRE-MAÎTRE NAPOLÉON. Fasquelle, 1897.
L'HOLOCAUSTE, roman contemporain. Fasquelle, 1898.
L'INIMITABLE, roman contemporain. Fasquelle, 1899.
DEMI-VOLUPTÉ, roman. Offenstadt, 1900,
SÉRÉNISSE, roman contemporain. Fasquelle, 1900.
L'HUIS CLOS MALGRÉ LUI, un acte. Fasquelle, 1900.
LES RUINES, quatre actes.
MADAME EST MORTE, un acte.

Pour paraître prochainement

- LE BOULEVARD, roman.
SERVEDIEU, roman.
LES MÉMOIRES DE M. LE COMTE X. (1761-1835).
LA JEUNESSE, études critiques.
ARIANE, opérette en trois actes.
MIEUX QUE L'AMOUR, cinq actes (en collaboration avec
Paul Adam).
SORISMONDE, cinq actes, en vers.
LE FOSSÉ DE BETHLÉEM.
LA SURVIVANCE, roman.

ERNEST LA JEUNESSE

Cinq ans
chez les
SAUVAGES



PARIS
Félix JOVEN éditeur
122 rue REAUMUR 122

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavienole

PN

763

.L24

1901

PRÉFACE

Tu me pardonneras, lecteur, si je te demande de n'avoir pas vingt ans. Ce n'est pas pour mon plaisir : c'est pour toi.

J'ai besoin que tu aies encore un peu de cœur, d'estomac, de jeunesse enfin, que tu sois maître de changer de maîtres et de t'en passer, que tu puisses faire front à la vie et l'arrêter un instant au bord de la bonne route et de l'abîme.

Moi, je reviens de loin. Ne pense pas que je veuille mentir, imaginer ou te raconter des histoires : je te ferai même grâce de la mienne. Mais j'ai charge d'âmes — et de la tienne. Le pays que j'ai étudié pour toi est tout proche de toi. Tu peux y entrer comme chez toi, tu apprends sa langue en quelques nuits : tu n'as qu'à désapprendre le français classique et poli.

tu t'acclimates tôt : tu n'as qu'à oublier les beaux jours de soleil et la Nature libre et lumineuse, les gens qui travaillent, l'obscurité élite d'effort, de pensée, d'énergie monotone et persistante, les traditions et les préceptes : c'est bien vite fait.

Tu n'as plus alors à compter avec la France, avec l'Europe et l'univers : tu n'as plus à toi qu'un décor, le reflet d'une électricité livide sur les pernicious joyaux d'une table de café, quelques buveurs plus ou moins sincères, quelques causeurs pas sincères du tout. Ils ne relisent pas et ils n'ont pas lu : la culture classique ne leur suffisant pas, ils s'en passent.

Leur journal, celui qui les paie, pour y apprendre leur copie par cœur, un autre journal (ou le même) pour la « copie » d'un ami qu'il faudra dénigrer dans la journée avant de la démarquer, un journal pour les faits divers à développement, idées générales et paradoxes un grand journal du soir pour la digestion de l'appétitif — et c'est l'érudition, un souci de s'instruire, l'aliment substantiel et rare d'un appétit de gloire et de bruit. Au reste, il y en

aura toujours assez pour emplir un établissement public, éblouir sans danger les bourgeois qui s'y viennent distraire et enflammer d'une émulation redoutable les jeunes gens dont tu es, lecteur.

Ecoute. Il n'y a plus d'enfants, il n'y a plus que des « mômes ». Ils appartiennent non pas même à une génération pot-au-feu, mais à une dégénérescence petite-marmite. Notre bohème est médiocre, sournoise et truqueuse. Ils sont loin, les beaux et larges besoins qui créent le génie quand il en faut, avec de l'argent !

On est patient.

La littérature est devenue une carrière où l'avancement est lent, comme partout, où les succès sont des pourboires et des gratifications, où il s'agit d'attendre la retraite de celui-ci et de démolir celui-là, — pour prendre leur place. On ne croit plus que la terre et le ciel sont assez larges pour tous ceux qui ont quelque chose à dire, quelque chose à chanter, une force de vérité, d'épopée et de lyrisme ; on « fait son trou » aujourd'hui quand on y a fait tomber quelqu'un : la gloire n'existe plus

en soi, infinie : on se la rationne, comme en temps de disette, par peur ; on n'aperçoit plus le soleil de la notoriété et de la postérité : la littérature est un régiment mixte qui a un « cadre », où l'on entre par le Saint-Cyr du livre et le Saint-Maixent du journalisme.

On ne cherche plus de voies nouvelles : on tente de se glisser en une ruelle toute percée : on désire non l'immortalité mais une survivance. On demande une inspiration non au Passé, ou à la vie ou à l'au delà, mais au goût du jour (ou de l'avant-veille), on n'écrit pas un conte ou une chronique, on « fait » du Marcel Prévost ou du Bergerat. Puisque ça a réussi!...

Et le plat du jour devient l'ordinaire.

Qu'on me passe ces termes de gargote : le drame contemporain, littéraire ou social, est question de gargote : la soupe et le bœuf. Et l'on tue ainsi dans son rôle, son prestige et son essence même, l'Art, la Littérature, le Verbe.

La preuve que nous ne sommes pas dans un siècle nouveau, c'est que nous n'avons rien à y mettre.

En un univers où tout se transforme, où la

force mécanique se multiplie à l'infini, où tout, dans la vie quotidienne et son expression, devient plus large et plus serré, où l'existence insensiblement tourne à une féerie successive et durable, la France s'isole à écouter je ne sais quel interminable conte de nourrice sèche, quel rouonnement de chat d'égout et de lupanar.

Nous avons donné et laissé la parole à des jouvenceaux qui, au sortir de collèges douteux, récitaient et transcrivaient de mémoire, avec des fautes personnelles, les petites saletés qu'ils avaient lues en cachette et qui leur tenaient lieu de fonds, de doctrine et d'humanités : les critiques, pour les applaudir, se faisaient aussi ignorants qu'eux et les louaient de leur originalité et de leurs savoureuses promesses.

Cependant les autres peuples du monde travaillaient pour la gloire de leur langue à eux. Je ne parle pas de Sienkiewicz : c'est du roman français, que nous admirons parce qu'il nous revient et qu'il nous revient de loin, comme le sonnet d'Italie, alors que nous avons laissé se

perdre le secret de ces épopées de lumière, de mouvement, de candeur, longues, fortes et gracieuses qui retiennent obstinément l'attention et l'émotion. Je ne parle même pas de la sensualité harmonieuse de d'Annunzio : je m'arrête au roman d'idées, à la vigoureuse et vibrante illustration de nos jours, de nos besoins, des nuits et des années, à la confession des maisons silencieuses et des rues, à la transcription religieuse de l'interrogatoire par la Fatalité des mendiantes et des joueurs, des prostituées et de nous tous, aux fictions de vérité concentrée et jaillissante, de vérité électrique, irradiante et qui sont comme un filtre de pitié et de bon et juste bouleversement. C'est la Matilde Serao du *Pays de Cocagne*, c'est le Perez Galdos de *Miséricorde*, c'est Tolstoï. On ne les imitera pas, ceux-là : il s'agirait non de copier, mais de voir, de sentir, avant, d'avoir du cœur et du génie autour.

Et les Français préféreront toujours des histoires à l'Histoire.

Te faudra-t-il donc, lecteur, ne pas cesser de mépriser ceux-là que tu liras? et ne considé-

rer tes lectures que comme un passetemps moins fatigant que les charades? N'y apprendras-tu qu'à ne pas écrire?

Je t'imagine sur la fin de cette année sublime de « philosophie » au collège.

Tu ne t'es préparé ni au baccalauréat ni à la vie, tu t'es enivré de raison et d'hypothèses, de systèmes et de postulats. Tu crois à tout et au doute. Au hasard du cours de ton professeur, tu t'es donné à tous les maîtres, tu es cette belle chose : *le disciple en soi*, toute bonne volonté, toute pensée, en un épanchement, une explosion de pensée jeune, généreuse, à peine avertie, riche, — du sang, du lait, du feu. Et l'acte d'amour, pour toi, est un acte de foi.

Tu es en province.

Tu rêves sur Paris.

Paris, c'est la tour Saint-Jacques-la-Boucherie où monte Blaise Pascal lourd d'une découverte, tremblant de science et déjà sûr de Dieu, c'est Notre-Dame, c'est l'Arc-de-Triomphe, c'est le Louvre et les bibliothèques, une fièvre convulsée, un creuset où la flamme

bleue de la vie intense parfait le métal neuf et viril de l'intelligence et de l'énergie.

Tu n'interroges pas ta vocation : elle t'emporte. Tu as besoin de dire ton mot dans l'effroyable concert des plaintes et des imaginations humaines. Tu ne décentralises pas la renommée. C'est Paris qui sera ton champ de bataille, le centre de tes efforts.

Tu y viens.

Descendant, comme tous, d'une des plus nobles familles de la gueuserie départementale, tu comptes gagner ta vie et tes éperons, en outre, les éperons dont tu stimuleras la cavale publique.

C'est alors que le drame commence et qui n'est tragique que pour toi. Tu rencontres des concurrents ; ce ne sont pas ceux que tu prévoyais. Ils ont un avantage sur toi : ils sont sur place. Ils ont fait leurs études à Paris et, nés Parisiens, le sont devenus de leur application à connaître par leur petit nom les chevaux de l'autre année et les jockeys d'avant-hier : ils aspirent au titre de petits féroces par leur zèle à remplir tous leurs devoirs négatifs

de bourgeois. Ils rentrent chez eux à midi pour la demie et mangent le pain et le reste que des parents souvent établis, ménagent à leur faim de résultats positifs : les enfants ne sont littérateurs et ne débudent qu'entre leurs repas. Ils ont le vivre, le couvert, le gîte et des rentes pour plus tard : au pis-aller, ils ont un commerce à reprendre ! que leur faut-il de plus ? Réussir, — à peine, — dans notre partie à nous.

Comprends-tu, lecteur de ma province, qu'ils ont barre sur toi ? Quand tu declares aux auteurs de tes jours que tu veux te faire écrivain, ils te maudissent et tu les fuis.

Dans la grand'ville, les ancêtres disent à leur rejeton : « Essaie ! Au fond, la maroquinerie ne va pas si bien ! » Les petits ne se tâtent ni sur leurs aptitudes, ni sur leur destinée. « La littérature, c'est son nom imprimé sur un journal et on vous donne de l'argent pour », c'est (ou ce sont) des relations toutes faites avec des femmes de théâtre, ce sont des informations surprises, des secrets à écoulement facile, des sujets de chroniques et de pièces qui se lèvent de ci, de là, ainsi que des

lapins, c'est une façon de jeter sa gourme à peu de frais, d'être jeune sans jeunesse, avec des bénéfices, ce sont des relations utiles et des relations agréables, (utiles aussi), des poignées de mains et des baisers qui vous posent, qui vous situent, qui vous débarrassent vite du titre pesant et uniforme de Monsieur : on est Chose ou Machin ou Légion avant que de satisfaire à la loi sur le recrutement. C'est bien le diable si, entre temps, à force de relier un cahier tacite d'expressions, on ne trouve pas dans les aventures et le style des autres de quoi justifier sa présence dans un monde où l'on s'est insinué et d'où, par veulerie, on ne chasse jamais personne.

Et toi, mon ami de province, tu auras travaillé beaucoup, beaucoup — pas assez. Tu te décourageras petit à petit.

Ou tu échoueras à toutes tes tentatives, n'osant pas pénétrer dans la cage des imprimés ou tu réussiras à demi — et ce sera ta perte. Je m'explique.

Si tu restes inédit, tu t'obstines : aigri, te renfermant de plus en plus en toi-même, n'ob-

servant plus, ne rêvant plus, tu tournes dans un cercle de l'enfer, tu ne te nourris plus que de ton amertume, tu t'enivres de ton impuissance et tu fais continûment le même livre qui restera toujours aussi jeune et aussi inédit.

A moins que tu n'abdiques et que tu te contentes alors de mépriser la littérature, de l'ardeur haineuse et tendre d'un déserteur pour l'armée.

Si, au contraire, la chance a couronné ton effort, tu deviens prisonnier de ton succès.

Tu as des camarades de succès, des aînés affectueux et protecteurs, des émules, une petite troupe d'élite qui te lie les bras de chères étreintes, qui t'empêche d'écrire et de penser : on cause et toi aussi, — sans fin. Tu as des lectures et des désirs de lire : ça constituera ton fonds scellé, clos. Tu ne sauras plus, bientôt, ce que tu sais et ce que tu ignores : tu parleras de tout, en tas, — en tas menu, — avec cette assurance qui craint les démentis et qui les intimide d'avance.

La vie emportera dans sa vertigineuse monotonie toutes tes velléités, les sursauts de ton

ambition et ta force et ton âme. On te demandera des flonflons pour ce public que tu projetais de guider, on te fera entrer dans l'escadron des tziganes du roman pour femmes, dans l'état-major du dialogue ou dans la territoriale de la nouvelle à tant (pas tellement tant) la ligne ou le paquet. Tu seras confondu dans la masse, tu te déformeras à son image. Et la farce continuera, la farce qui ne peut pas durer : la mauvaise fée empêchera toujours la littérature de s'élever, l'imagination française de grandir.

Il faut le dire : jamais nous n'avons eu autant d'hommes de valeur qui ont pu donner une âme à l'érudition et à la science, qui ont porté leurs investigations sur les points les plus divers, qui ont triomphé de tous les sols, de tous les temps, qui ont exhumé, récréé, inventé, qui nous ont faits riches de la richesse la plus lointaine : l'épigraphie, l'exégèse, la sémantique nous offrent tous les secrets. Je ne parle pas de la science : elle est merveilleuse de bonté complexe.

La littérature devrait — c'est son devoir

strict — s'exercer sur ce domaine inouï; c'est à elle, tout cela, c'est du sang pour elle : il lui faudrait assimiler tout cela, nous en faire un aliment facile, nous le présenter en beauté, en simplicité, discipliner ces unités de connaissances : elle les dédaigne. Voilà. Elle retourne à son vomissement d'hier, à l'adultère, au collage, à la jalousie de rapport, à la trahison salement féconde.

Ah ! mon Dieu ! quand donc, à l'école, parlera-t-on librement de l'amour, de l'acte ! Quand verra-t-on des femmes nues et des sexes, comme s'il en pleuvait, dessinés en plein au tableau noir ? Le jour où l'effort pour savoir ne se portera plus sur ces détails d'anatomie et de sensibilité, on apprendra plus et mieux. C'est parce qu'on prête le prestige du mystère et l'attrait de la honte à ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel qu'on s'attarde sur ce sujet.

Il y a tant de minutes à gagner dans notre lutte contre le néant ! Donc nos gloires les plus pures et les moins contestables sont techniques. On n'est un grand homme que pour

une classe de l'Institut et pour des Facultés de province. Le boulevard n'exige que l'apparence de la notoriété, et la gloire, ici, se nourrit de son homme. Elle n'en laisse bientôt qu'un nom qui s'effrite et deux ou trois mots qui surnagent jusqu'à la prochaine chronique ou la promotion rouge qui suit.

- Jusqu'ici le procédé n'était que du procédé, rien. Aujourd'hui, c'est plus que du style, c'est la langue même. Vous trouverez toujours un article enveloppé dans des notes de musique, une nouvelle traînant sur une valse : on compte sur un fredon, sur la moitié d'une obsession canaille pour faire passer le poisson d'une anecdote, pour l'accompagner et l'imposer. On apprend ainsi : le cadre avant le dessin : c'est un passe-partout. Il n'y a pas dix ans, on était tout aux discussions des deux critiques, impressionnisme et dogmatisme. Aujourd'hui tout est dogmatisme mais on est dogmatique sans dogme. On laisse croître la mauvaise littérature dans l'ivraie de la publicité. On vante de confiance ce qu'on ne croit pas digne d'être lu. On n'osait pas, avant-hier, citer dans les ma-

nuels, les noms des classiques du jour, archi-décorés, archi-commentés, archi-imités.

Avouons-le, la littérature est à vau-l'eau — et quelle eau ! — se repaissant de sa sanie, échouée, lamentable. Et la littérature, c'est la France.

Nous lui devons la vie. Je crois que c'est une œuvre belle de reprendre les tenanciers actuels des petites boutiques et des bazars de phrases et de mots. C'est surtout aux jeunes, aux tout jeunes, qu'il faut de la vérité. Je parle de ceux qui sont encore innocents et qui n'ont pas commis le crime. Ceux-là, ces derniers, il est peut-être temps, tout de même, de les corriger ou de les faire taire. Ils se sont mis à plusieurs pour s'offrir une tournée d'échos, de médaillons et d'études : chacun payait son écot en nature, au tarif : une rhapsodie de dix mille lignes contre une réclame de deux cents mots.

Ce qu'il y a de plus mauvais en eux, ce n'est pas leurs principes : ce sont leurs modèles. Ils vivent sur une admiration menteuse qui ne s'est pas démentie car jamais le public ne fut plus bas. Il ne lit pas mais il n'a pu établir de

degrés dans son indifférence. Et puis il faut aller au théâtre pour y voir la même mésaventure sous toutes ses faces et avec des verres de jumelles à dix sous qui diffèrent. Quand on se sera persuadé d'occuper ses « soirées » à une lecture solennelle des chefs-d'œuvre au lieu d'échanger, dans une salle de spectacle, des calomnies de couloir ou d'y exhiber des chapeaux de baignoire, des épaules de balcon et des croupes de foyer, le danger social sera un peu conjuré. (Qu'on me pardonne d'écrire cette phrase qui semblera prud'hommesque à cause qu'elle est du Jean-Jacques Rousseau). Mais le grand remède, c'est la famille et l'individualisme, à la fois : il n'y a pas antinomie. L'individualisme, c'est l'effet personnel, c'est la mise en valeur de sa valeur à soi, sans coterie, sans coalition intéressée, frauduleuse, sans association de malfaiteurs toute prête à de multiples trahisons.

La panacée universelle, c'est le travail. De plus, le travail, c'est le lien le plus étroit de la famille humaine, c'est le secret d'éternité. L'infini faisceau du travail, c'est la puissance et

l'intelligence, c'est la solidarité énergique, pensante, agissante, ce sont des conquêtes de toutes parts qui servent à tous, qui s'unissent dans le rayonnement et l'unité de la Beauté, de la Force et de l'Idée. Que pourront contre cette œuvre les quelques escouades misérables qui se poussent de gloussements et de bruit autour de trois riens fraternels? La courte échelle est toujours courte — et il s'agit de monter très haut.

Pardonne-moi, jeune homme, de t'ennuyer de ces périodes pompeuses et familières. Je t'amuserai tout à l'heure, mais je veux t'être utile, t'aider à démêler parmi le flot de tes souvenirs, de tes désirs et de tes appétits, ton âme et ton rôle dans cette existence qui s'ouvre à toi.

Tu peux être une solide colonne de l'édifice commun ou un flambeau.

Interroge-toi bien et longuement.

Dès que tu auras commencé à parler, tu ne pourras plus te taire.

Es-tu sûr d'avoir toujours quelque chose à dire?

Pèse loyalement ta responsabilité. Ne te lance pas avec quelques phrases, quelques vérités. Tu dois être apôtre, absolument, ou catéchumène, car on ne sait plus mourir à temps, mourir jeune, enveloppé dans une page qui ne mourra pas.

Ah! mon ami, quelle vieillesse immédiate et désolante : un métier de chanteur, alors qu'on a pu espérer une féconde tribune à vie!

Compte dans tes auteurs habituels les cadavres, les spectres déchus. Fais le départ des épithètes volées, des formules et des titres d'hier, du pillage trop innocent, du démarquage contraint!

Tu voudrais être un de ceux que tu connais seulement pour t'oublier, pour perdre ta fièvre, le bourdonnement et le bouillonnement de ton sang rêveur dans une noyade de mots, dans une mare d'anecdotes endormeuses et de rires répudiés? Si ton adolescente fatuité se complaît à une notoriété de terrasse, dis-toi que, par destination, les hommes connus sont trop connus, qu'ils épuisent en poignées de mains suspects, en saluts sans lendemain leur gloire et

l'ironique faveur de l'époque, qu'ils meurent au jour le jour et que leurs successeurs ne leur survivront pas.

Cherche dans les gazettes d'il y a vingt ou trente ans les noms défunts des illustrations d'alors : il n'en reste que des veuves ruinées et ensevelies dans un bureau de tabac, un bouquin, parfois, dont les quais ne veulent plus et cette détresse atroce, l'oubli de ce qui ne fut jamais. Ne te montre pas, ne te prodigue pas. Lis, regarde, n'écris que quand il le faut. La lutte pour la vie, c'est la lutte pour la vie de tous, c'est le dévouement perpétuel, signé lorsqu'il y a danger, anonyme si l'action suffit. Ne fais rien pour ton maigre intérêt, pour ta vanité, pour la mauvaise satisfaction d'un vain éloge.

Tu es dépositaire d'un peu de feu du ciel dont tu es comptable et que tu dois distribuer : ta lumière ne doit pas servir à ton apothéose périssable : fais-en des armes, des outils, du pain, perces-en des routes vers la perfection et le bonheur.

Et puis, voilà bien des mots ! J'en ai honte

devant l'ardeur que j'évoque, devant le labeur que je veux susciter. Je suis si loin encore de cette utopie qu'il faut réaliser!

Je termine sur un conseil : n'entre pas, jeune homme, dans le pays que je décris : ne sois pas « homme de lettres », sois un homme.

Décembre 1900.

LE GRAND-AIGLON



Edmond Rostand.

LE GRAND-AIGLON

A Alfred Capus.

I

Oh ! quand tu débarquas dans ma ville natale. . .

Edmond Rostand.

Figaro, 30 novembre 1900.

Lorsque tu débarquas, poète dans l'arène
Des spectacles du soir,
Il me sembla revoir *le Collier de la Reine,*
Et *le Domino noir.*

Ton front que dépouilla le souci de la rime,
 Poil à poil, par flocon,
Resplendit à mes yeux, comme une blanche cime
 Ou bien tel qu'un flot qu'on

Aurait blanchi dans Londres ou qu'on aurait, comète,
 Tondue ainsi qu'un œuf
Et qui réfléchirait, dans sa nudité nette,
 Le soleil de Brébeuf.

Nudité s'allongeant, harmonieuse et forte,
 En dôme comme l'Institut ;
Et des mèches flottaient sur ton collet, en sorte
 Que tu bouclais. T'en souviens-tu ?

Tu t'en souviens, Rostand, car tu boucles encore.
 Et chauve ici, chevelu là,
Rassurant le bourgeois qui t'adore et t'implore
 Et dont la famille ulula

En ton honneur, tu peux d'Apollon porte-lyre
 Te concilier les enfants,
Enfants qui dans le jour préparent un collyre
 Ou qui vont passer commandants.

Donc tu t'assieds puissant, tu te lèves auguste,
 Classique et novateur
Et l'univers, prostré, t'admire en pied, en buste,
 Traité de More à Teur.

Lorsque dans un couplet qui s'essouffle d'un asthme,
Hélas ! congénital,
Tu fais rimer Erasme avec enthousiasme,
Ce n'est que demi-mal,

Lorsque ta fantaisie a des ailes postiches,
C'est que le costumier
Passa dedans ton rêve et te bâtit des niches :
Virgile a son fumier...

M. ROSTAND, *interrompant.*

Fous-moi la paix ! c'est la patronne !

LE RÉCITANT, *tâchant à continuer.*

Heureux celui qui voit ! Moi, je ne vois personne !...

M. ROSTAND, *décisif.*

C'est l'heure de ma Muse ! Elle arrive, elle arrive,
De son allure vive...
Pour l'écouter, je vais m'asseoir...
Adieu, Monsieur ! Monsieur, bonsoir !

(*Exit le Récitant.*)

SCÈNE II

LA MUSE, M. ROSTAND

LA MUSE

Les métaphores que j'apporte à ton génie
Ont germé pendant que les siècles...

M. ROSTAND

Pardon !

C'est un alexandrin, ma Muse, et je te prie
De me les réserver tous, ternaires ou non,
En pur don !
A mon particulier dès lors que tu t'adresses,
Tu peux parler en libres vers.

LA MUSE

En vers libres ?

M. ROSTAND

En vers libres.

LA MUSE

Edmond, tu baisses,
Mais je veux flatter ton travers.

(*Scandant.*)

J'ai laissé sur ton front courir des ecchymoses;
Je t'ai choisi, je t'ai marqué,
Et sous ton rond monocle arqué,
Ta paupière a le ton des roses...
Le blanc de tes yeux et tes dents
Ont l'éclat des perles...

M. ROSTAND, *interrompant.*

Ma chère !

Laisse ici ton huitre perlière :
Tes éloges sont excédants.

LA MUSE, *enthousiaste.*

Ta moustache a le pli d'une aile conquérante
Et ton sourire est velouté
Comme un souris de fée à baguette amaranthe.
Ton vœu, toujours, est écouté
Sans que ta bouche le formule.
Pape tacite, Edmond, ta mule,
De mille bouches, en secret,
Est baisée, après mille bouches.
Que veux-tu ? J'ai, par un décret,
Parmi des promotions louches,

D'une rosette agrémenté
 Ton désuet revers de moire.
 Et je t'ai rendu la santé :
 Embrasse-moi pour le pourboire !

M. ROSTAND, *simple*.

Je t'embrasse ! Mais c'est bien parce que c'est toi !

LA MUSE, *s'essuyant la bouche*.

Deux heures sonnent au beffroi :
 C'est l'heure où le poète aux visions s'exerce.

M. ROSTAND, *cynique*.

Varlets du château du Passé, baissez la herse !
 Fantômes, paraissez ! Je ne vous attends point.
 Le Midi m'a vu naître et, sur un autre point
 Du Midi, je m'en vais, convalescent qu'on berce,
 Achever de guérir...

LA MUSE

J'improvise plus loin :
 Tu t'en vas ! La campagne à peine te retrouve
 Que les poussettes, déjà, violent les sillons.
 C'est la joie ! A tes pieds qu'accourt lécher la louve,
 Tu vois du Transvaal s'accroupir les lions.
 Au fait, où vas-tu ?

M. ROSTAND

Je pars pour Cambo. Nature,
Tu t'es faite plus belle en ce trou !

LA MUSE

C'est un trou ?

Quand dans un trou s'enfonce, en ton être, le clou
Des clous, le trou devient l'écrou de la geôle où
S'enferme pour jamais la gloire la plus pure !

(*Révant*).

Cambo ! Lieu d'avenir ! O villégiature !
Quand, beau, de ton tombeau, khan, décampa Flambeau...

M. ROSTAND, *interrompant, affolé*.

Allitération des désola...

LA MUSE, *majestueuse*.

Tout beau !

J'avoue avec candeur que je me trompais d'heure.

Oui, j'oublie, hélas ! j'oublie où

Je descendis puisque ta richesse, ô demeure,

Vous évoqua tout vif, mon cher Montesquiou !

M. ROSTAND, *amer.*

Vous avez, d'un seul mot, brisé mon existence.
 Reproche inconscient, vous avez prononcé
 Quelque chose de plus qu'une dure sentence.....

LA MUSE, *vivement, pour s'excuser.*

Pardon ! ton papier de tenture est plus foncé !...

M. ROSTAND, *avec autorité.*

Laissez !... laissez-moi seul avec ma conscience,
 Laissez-moi seul avec ma nature, laissez
 Mon âme simplement m'accorder audience
 Et laissez-moi me confesser, les yeux baissés...
 Je te connais, mon âme, et j'ai mal. Ton malaise,
 C'est la beauté, c'est la grandeur, ce sont les Dieux,
 Les anges, l'océan, les lacs et la falaise,
 Les limbes, les héros et l'énigme des cieux.
 Tu sens tout et de tout, tu fais de la tendresse
 Pour moi, du charme et de la grâce, du divin,
 Un délice infini, de l'extase sans cesse.
 Le paradis pour moi s'est ouvert large et fin.
 Et j'ai voulu traduire en langue de blasphème
 La révélation, le souffle, le secret.
 Quand le mot me manquait, quand s'enfuyait le thème,
 Je recourais à quelque à peu près, sans regret.

Être homme ! avoir besoin de gloire comme un autre,
Écrire, avoir besoin d'acteurs et de journaux !
Aux visions de Dieu se dérober, apôtre
Pour des intervierwers et des clients lourdauds !
J'ai vu venir, timide, entre deux cors, un cistre,
Trois cornets à piston et la flûte, un ministre
Qui trembla pour fixer, en la mouillant d'un pleur,
Sur mon gilet à cœur, l'étoile de l'honneur.
Triomphe, j'ai mangé ta manne à pleines lèvres,
Mon inspiration, vous l'ouvrâtes, orfèvres.
Automatiques, les bravos universels
T'ont tressée, ô couronne ! Et les Manés, Thécels,
Pharès fatals des Babylones décadentes,
L'ange les écrivit dans mes strophes. Acanthes,
Lauriers, myrtes, glaïeuls, lys, iris, tournesols,
J'eus les plantes, les fleurs. Les chapeaux, les faux-cols
Usurpèrent mon nom, j'eus des enfants indignes,
Des assassins et des cafés de nuit ; des lignes
De tramways naissaient sous mon baptême absolu
Et des contrefaçons du sirop de Tolu.
Les honneurs m'ont comblé. Le comble de la chance,
Je le comblai ; je suis le cerveau de la France,
Son cœur, son empereur, son aigle. Mais — pourquoi ? —
Je ne suis pas content de moi

SCÈNE III

LES MÊMES, CYRANO, L'AIGLON

CYRANO

Ni moi.

L'AIGLON

Ni moi.

M. ROSTAND, *furieux*.

C'est toi ? c'est toi ? Je vous connais. Je vous pratique.

Vous voir ici dans ma maison !

N'avez-vous point perdu, dans quelque accès sadique,

Ce que je vous donnai de rime et de raison ?

Monsieur de Bergerac, c'est à moi, ton panache,

Il frise quand je veux, il défrisera quand

J'en voudrai faire un paillason pour Caran d'Ache !

Quant à vous, monseigneur l'Aiglon, mauvais enfant,

Vas-tu t'en retourner mourir dans ton Autriche ?

Comment ? Je triche avec la vérité, je triche,

Avec l'histoire, avec dame Fatalité,
 Je te montre debout, je te montre alité,
 De Wagram, de Schoënbrunn, de l'Europe et de France
 Je tresse un cadre frémissant à ton enfance,
 Je te hisse sur le pavois des limbes d'or,
 Je te donne génie, épopée et misère,
 Tu t'envoles au ciel, trop grand pour cette terre,
 J'ai fait pleurer pour toi, je fais pleurer encor
 Plus de larmes qu'on en versa sur *le Trouvère*,
 Que me veux-tu ?

(*A Cyrano.*)

Que me veux-tu ?

L'AIGLON ET CYRANO, *ensemble.*

Quand on est mort.

C'est pour longtemps, dit le proverbe.
 Ce n'est pas vrai. Quand on est mort,
 On est des immortels en herbe.
 Un poète vous prend, vous sort
 Par les pieds de ses hexamètres,
 Il nous fait revivre — quel sort !
 Pour la gloire des belles-lettres,
 Sur des tréteaux. Quand on est mort
 Faut revenir traîner ses guêtres
 Au théâtre, bon sang ! bon sort !

CYRANO, *seul.*

J'étais dans la lune
 Ou dans le soleil
 Quand mon infortune
 Me fit tomber dans le plus bavard appareil
 Devant ceux qui pour une thune
 S'offrent un héros non pareil.

L'AIGLON

Je me plains. J'ai vécu — si peu — dans la ténèbre,
 Gage d'humanité d'un héros fatigué
 D'être Dieu, qui voulut entre la Sprée et l'Ebre
 Faire cadeau d'un gosse à l'univers ligué.
 Bébé-spectre, enfant-élégie, ange-cadavre,
 J'avais droit à la torche pâle qui se navre
 Secrètement au fond d'un manoir apâli.
 Et maintenant je suis non plus une relique
 Mais un je ne sais quoi très opéra-comique
 Un peu triste, Carmen, Louise ou Magali.

CYRANO ET L'AIGLON, *ensemble.*

Quand on est auteur dramatique,
 Il faut avoir l'esprit pratique.
 Et poétique (*bis*)

Quand poète on est, par surcroît.
 Tout est sujet, tout jusqu'au roi,
 Et l'araignée qui règne au cercelet des reines



Catulle Mendès.

Tisse le canevas des actes et des scènes
 Que jugeront Mendès, Doumic et Maizeroy.

M. ROSTAND, *à part*.

Tais-toi, mon cœur ! Mon cœur, tais-toi !

(*Haut.*)

Vous êtes fous ! Vous êtes bêtes. L'opérette
 Vous guette.

Vous allez tomber sous la loi
 De Claude Terrasse, ma foi !

(*Apercevant une femme qui s'amène.*)

La Princesse lointaine ici ! la farce est forte !

LA PRINCESSE LOINTAINE, *d'un ton de reproche.*

Lointaine ! un omnibus les mettait à ma porte
Ceux-là qui désiraient du rêve bon marché !

LES ROMANESQUES, *survenant.*

Et nous, nous avons lu de feu Claude Larcher
L'amour jadis moderne et nous avons les crises
Italiennes d'Arlequin, des Cydalises
De frises et de fresque et les cris, les à-coups
Qui se calment tout doux, tout doux, comme des fous.

DES VOIX

J'ai soif !

— Des vers !

— Des vers !

— Du style !

— A boire !

— Grâce !

Qu'on nous guérisse !

— Qu'on nous tue !

— Alerte ! il casse

Tout.

M. ROSTAND, *affolé.*

L'acte de Wagram ! Le cauchemar !

LE CENSEUR IDÉAL, *se précipitant vers la Muse.*

Eh bien !

Madame, viendrez-vous ? Il a pu, son lien
Détaché, s'élançer dans la flamme et la brume,
Au travers de la rime et du rythme, il écume,
Il détruit tout.

LA MUSE

Mais qui ?

M. ROSTAND

Mais qui ?

CYRANO

Qui ?

LE CENSEUR

Jean Rameau.

Tous

Jean Rameau ! Jean Rameau ! C'est Jean Rameau !

(Proférant un juron qui s'adresse à qui?)

Chameau !

Décembre 1900.

DIALOGUE DES MORTS

DIALOGUE DES MORTS

A André Antoine.

Evidemment, M. Becque venait de faire un *mot*.

L'éclair de sa patte d'oie, toute sa face disjointe, béante, rayonnante, éclatant en feu d'artifice après avoir été plus tendue qu'un arc, ses yeux grossis, énormes, ronds, véritables boulets d'azur, mousquetade roulante de joie, sa mâchoire forcenée rabattue sur un écrasement, l'autorité aiguë, le triomphe de son eczéma rougeoyant, la houle même de ses cheveux d'Ibsen français s'apaisèrent ensemble et les plis de son visage rentrèrent dans le rang : M. Becque recouvrait sa bonhomie. Ses mains qui se croisaient sur sa poitrine, l'une bourgeoisement gantée, l'autre balançant au hasard un gant de défi, retombèrent sur sa canne : le drame était

terminé, à peine si tout le corps se redressa en un ahan, si la courte brosse blanche de sa moustache se hérissa : « Quoi ? » Mais, en sa quête impérieuse d'approbations, il n'ajouta pas, suivant son habitude : « Hein ! est-ce drôle ! » Il



Henry Becque.

s'apercevait, simplement qu'il était seul, qu'il n'avait pas fait de *mot*, qu'il était mort — sans plus — et que ce n'était pas drôle. Puis il prit son parti de cette situation qu'il n'avait pas cherchée. « Parfaitement ! » scanda-t-il, et il toussa son rire sourd, son rire à petits coups, froufroutant, un peu usé, douloureux et

de biais, où il savait enfermer la formule de la comédie moderne.

« Ça n'est pas du Gandillot ! » professa derrière lui une grosse voix de ventre. « Je ne me trompe pas. On ne rigole pas, on rit... » Déjà M. Becque s'était retourné : il ne prit même pas la peine de considérer la masse

hésitante qui avait parlé : « Trahison ! » clama-t-il.

Il reprit : « C'est une franche trahison ! On ne me laisse même pas le temps de mourir. On me lâche ça, tout de suite, dessus ! » Et, terrible : « Hé bien ! puis-que te voilà, je vais te faire ton affaire ! »

La masse, qui n'avait pas bronché, se permit alors la pire gai-té : elle vira, s'af-faissa, se releva en une gambade, se gerça de mille joyeuses grima-



Sarcey.

ces, tangua, dansa, imita l'ours en son ravissement, plagia le phoque en son délire, gloussa, moussa : « Ça, c'est farce ! Enfin ! c'est farce ! » pleura-t-il, d'un paroxysme. Sa vieille tradition lui souffla : « Ça n'est pas trop tôt ! »

— « Quoi ? » interrogea M. Becque, maniaque.

— Mais, jeune homme ! expliqua M. Sarcey, vouloir me faire mon affaire quand mon affaire

est faite, c'est farce tout de même ! Vous ne me direz pas que ce n'est pas farce ! Et c'est de vous ! ça n'est pas mal, mon enfant ! Continuez !

— Quoi ? répéta M. Becque.

— Mon petit, ronronna Sarcey, vous oubliez que nous ne pouvons plus lever ni pied ni patte. Les ombres, c'est retiré du service. Savez-vous ce que c'est, une ombre ? Une ombre, c'est nous.

M. Becque songea qu'il venait de maigrir, mais, en vérité, la boule dilatée d'hilarité qui s'immobilisait devant lui, ce n'était pas une ombre. Il se consola.

— Il faut bien qu'il y ait quelque chose à pourrir ! gronda-t-il.

M. Sarcey ne s'émut pas autrement. Il se tâtait avec un peu d'étonnement et quelque satisfaction, tout de même.

— Tenez, dit-il. Ça, au moins, c'est drôle. Je me fais incinérer, et me voilà en chair, en os, complet, comme avant, tel que toujours. Est-ce que c'est le corps qui est l'âme ?

— Pour vous, oui, trancha Henri Becque.

— Et vous ? Vous êtes un corps aussi. Vous ne croyez pas ? Je vais toucher.

— Ne me touchez pas ! hurla M. Becque.

— Que je m'amuse ! gloussa M. Sarcey. Vraiment, ça vaut la peine de mourir.

Il s'assit par terre, si j'ose m'exprimer ainsi, et continua :

— ... Car je ne m'amusais plus beaucoup là-bas. Je peux vous l'avouer à vous, je m'embêtais ferme. Le théâtre, c'est un plaisir de pauvre. Il faut n'avoir rien vu et s'étonner de tout ce qu'on voit, ou bien revoir des histoires à soi qui vous ramènent les bons jours et les bonnes années. On n'a plus de fantaisie à force d'en avoir eu ou de n'en avoir pas eu...

— Pourquoi, dit comme à soi M. Becque, pourquoi aller au théâtre ? La critique dramatique est un postulat. Imaginer que les gens ont besoin de savoir ce qui se passe dans des maisons où on livre le velours, le cuir et le bois à raison de cinq ou dix louis le mètre carré par soir, et où l'on parle — en outre, — c'est déjà beau ! mais le persuader à toute la terre, c'est admirable. Il faut se baisser au théâtre et attacher de l'attention à des aventures dont on ne voudrait pas — pour en rire. La merveille, c'est que ça dure. Depuis le temps !... Les critiques dramatiques sont des magistrats, des proconsuls, quelque chose comme les représentants du peuple en

mission aux armées. Ils doivent veiller, non pas seulement aux plaisirs et à la joie du peuple, mais à la qualité, à l'excellence, à la fécondité de cette joie. Ils sont là pour juger, pour condamner, pour corriger des fautes de stratégie, pour se substituer terriblement aux mauvais généraux, pour agrandir le territoire, pour reculer les limites de l'esprit, de la compréhension, de la réalisation, — pour la conquête. Il faut enfin que le public et le théâtre aient leur âge, et qu'ils ne s'éternisent pas, sans éternité, à des jeux de gosses, à des plaisanteries de potaches. Mais non ! on ne veut pas de progrès ! Les auteurs ont besoin de gagner leur vie : ils tournent sur place et reviennent à celui de leurs vomissements qui a été le plus goûté. Et puis il y a celui des autres ! On organise des concours posthumes. On refait les chefs-d'œuvre consacrés comme si, dans le raccourci du théâtre ou la fuite de la vie, on avait le temps, comme si un chef-d'œuvre n'était pas acquis, cacheté, bouclé ! On n'a plus à y revenir. Ce n'est point une pêche réservée, c'est une place nettoyée : il n'y a plus de poisson.

Ici M. Sarcey sursauta :

— C'est la sauce qui fait le poisson, affirma-

t-il. Il faut tout refaire. Il ne faut rien créer. Il n'y a rien de nouveau. Tout est dans tout. Qu'est-ce que je veux, moi ? M'amuser ? Je donne quatre heures au théâtre. Il me doit leur valeur en rire, en stupeur, il doit me prendre ces quatre heures au bureau, me les changer, me les convertir en pleurs, en accès d'hilarité, en oubli. Le spectacle, c'est le Léthé terrestre.

— Monsieur, interrompt M. Becque, voyez : il n'y a plus de Léthé ! Nous nous souvenons. Est-ce que la vie, est-ce que la mort ressemblent à tout ce qu'on nous a montré sur la scène ? Est-ce que ça nous prépare ? Non. Ça nous distrait, ça nous occupe, ça nous enivre médiocrement. Ça n'est ni un enseignement, ni une consolation. C'est une couple d'heures à perdre sûrement. Et vous avez veillé, vous, à ce que ce soit bien exactement du temps perdu. Rire ! rire ? lâcher un peu de son énergie en un accès de catarrhe, s'étouffer, se congestionner, mourir un peu de sursaut sans grandeur, d'affaissement béant et bruyant, d'abandon, ah ! mon pauvre Sarcey, comme vous êtes coupable. Vous n'avez pas souffert de mode nouvelle. Le théâtre a été pour vous la maison à peine publique qu'on afferme avec des charges, avec la suite

d'un bail immémorial et bas : petites femmes court-vêtues par ordre et adultères qui tournent court, sur les trois coups pour minuit, parce que la morale est là, au baissé du rideau ; déballages et ballets autour de dix heures, excitation de quiproquos et de travestis pendant deux actes, puis on ramène doucement ou vite — question de doigté — le spectateur à ses habitudes, à son hypocrisie ; on l'éteint en même temps qu'on éteint l'électricité : il ne faut pas que la pièce lui coûte plus que le prix de son fauteuil et il n'y a pas de supplément comme dans les baraques de foire : on est subventionné, patenté, — ou on ne l'est pas ! La comédie suivant la formule, la soirée suivant la formule, comme vous les avez imposées ! Le ça-vaut-mieux-que-d'aller-au-café ! Le Théâtre français où l'on ne s'ennuie jamais ! Le Cluny, le Déjazet de tout repos ! Gandillot ! quand il veut ! tout ce qu'il veut ! Courteline, s'il voulait, s'il travaillait. Et Donnay ! il faut voir ! Ce diable de Feydeau ! Et des Brieux ! Et des Wolff et des Janvier et des Legendre ! Quant aux auteurs nouveaux...

— Tenez-vous beaucoup à Ibsen ? trancha, paisible, le vieux critique.

— Hein ? renifla M. Becque. Ibsen ? Mon Dieu,

non ! Il n'a rien inventé. Il rêve comme quand on a beaucoup bu. On rarrange autrement ce qu'on a vu, ce qu'on aurait pu voir. On refait ses conversations. On a l'esprit de l'escalier ou de l'échelle de Jacob. On se récréé, on se parfait, soi et les autres. On saupoudre de tragique, d'incohérence, d'épilepsie. On est bien content de se réveiller, après. Ibsen, lui, ne se réveille pas. S'il n'a pas beaucoup bu — et je n'en sais rien — il a beaucoup lu. Il corrige, de nuit. Et il transcrit. Je me suis toujours défié du soleil de minuit. Il fait si noir ici qu'il doit faire clair ailleurs. Et j'ai trop sacrifié à la brièveté outrée pour croire qu'on peut enfermer dans une phrase ou dans un mot autre chose qu'on a voulu y mettre. Il ne faut pas être trop fort. Le génie, inconscience, vous y croyez, vous ?

— A d'autres ! fit M. Sarcey.

— Je ne sais pas pourquoi je vous parle. Je ne vous parle pas. Je parle devant vous. C'est, du reste, ce que j'ai fait toute ma vie. Je n'ai jamais amusé vraiment que moi. Je me comprenais, au moins, parce que je savais ce qu'il y avait de travail et de souffrance dans quelques lignes et dans quelques syllabes. La volupté de la perfection est dans le souci même qu'on en a

eu. Le résultat se mesure à l'effort et l'on est seul à en pouvoir juger. Mais vous, vous restiez la plus stricte et la plus ample représentation de l'Université. La tâche de l'Université est d'empêcher les enfants de grandir. Je n'ai pas dit de vieillir. On leur donne cent ans, tout de suite, à leur entrée dans l'institution. Il s'agit de les leur conserver, de les empêcher de s'en alléger. On les tient sur des textes périmés, puis, quand ils ont des diplômes, qu'ils gagnent ou perdent leur vie peu à peu, péniblement, des héros se dévouent et ont l'air de sortir de l'Université, de déserteur pour mieux perpétuer l'influence universitaire sur les masses et sur l'élite. Ils gambadent, ils crient et chahutent : on les écoute. Alors, pour se défroquer tout à fait, ces pieux transfuges vont où on ne reçoit pas les curés, au théâtre. Il est entendu, n'est-ce pas ? que quand on va au théâtre, c'est pour s'amuser ? Ces transfuges s'amusez tellement qu'ils ne pensent pas qu'on puisse s'amuser autant : ils veulent à toute force faire partager leur plaisir aux humains moins fortunés. Ils détaillent, commentent, raisonnent leur joie. On les écoute encore, on les lit. Et l'Université triomphe à nouveau, sans fin. Car, ce que nos transfuges

écrivent, ce sont les arguments de collège, les hyperboles scolastiques, les objections classiques, les louanges approuvées d'avance par le Conseil supérieur de l'Instruction publique. En choisissant les chefs-d'œuvre, au jour le jour, ils rédigent un programme d'examen — pour quel examen? — et dressent des propositions que ratifie cette vieille usine de prix, l'Académie française. L'Université! je vous dis! l'Université! C'est si vrai que les gens qui doivent couper les ailes ou le reste aux essais de liberté, d'indiscipline, de nouveauté buissonnière, s'appellent — les naïfs! — censeurs, comme au lycée.

— C'est facile, farceur! dit M. Sarcey en pouffant.

— Pas si facile que vous! toussa Henri Becque. Revenons à nos moutons, les critiques.

— Moutons! dans l'acception des prisons et du bagne?

— Oui, monsieur, moutons! Moutons qui mangent le morceau, qui l'emportent lâchement, qui dénoncent les tentatives d'évasion, qui confessent traitreusement, qui devinent perfidement, qui encouragent les défaillances, qui vous engluent dans le mauvais chemin — celui où on

n'avance pas — ; tellement moutons, monsieur, qu'ils sont les chiens du troupeau de Panurge. Ils ne vivent pas : ils ne veulent ni aventures, ni douleurs, ni délices inédites, ils vont et marchent d'après des règles, des exemples, un patron : ils s'en réfèrent à Molière, à Beaumarchais, à Boileau. Montaigne leur suffit pour leur doute, Pascal pour leur foi, le fils Crébillon pour leurs petites saletés.

— Ils seraient bien dégoûtés !

— Mais non, monsieur ! La vie n'est pas une imitation, n'est pas l'imitation : c'est la vie. La perfection n'est pas dans ce qui est fait, elle est dans ce qui n'est pas ; elle est à nous : nous devons la réaliser, l'inventer, la créer. Le public se moque des règles du rire : faites-le rire ! des lois de l'émotion, émouvez-le. Non ! vous lui rappelez ses années d'école : vous êtes son cerveau, sa conscience mentale. Il n'a pas le temps, lui ! Il est tout à ses récréations d'âge qui consistent à peiner sur des écritures d'affaires, sur des outils, sur des sourires de marchands. Il rêve d'après vous, et, quand il s'agit d'aller au théâtre, comme il n'a ni argent ni temps à perdre, il va où vous le menez et s'éjouit de souvenir, de confiance, par ordre. Il ne se libérera jamais. On

peut prêcher la bonté, l'indépendance, l'abondance partout, sauf au spectacle : les seuls censeurs, les seuls critiques des réunions publiques, des grèves et des émeutes, sont les mouchards et les gendarmes, ils ont les idées plus larges que les messieurs de répétitions générales : ils n'ont pas de règles, eux, ils n'ont que des menottes et, pour leur prêter main-forte, ils n'ont pas les Anciens et leur autorité magique, ils n'ont que des cartouches et des baïonnettes qui sont modernes. Le théâtre est, à cause des critiques, un instrument de réaction.

— Vous voulez des pièces révolutionnaires ?

— Non ! Je veux la vie au théâtre, comme partout. Je connais un jeune homme qui va au théâtre pour travailler. Il ne refait pas les pièces : il s'hallucine. Il unit en un même drame, en un drame infini, la scène et la salle, il fouille les loges et les baignoires, le paradis et l'orchestre ; il scrute les visages, vide les êtres et, tacitement, tranquillement, se baigne dans tous ces soucis, dans ces crises latentes, dans ces vaudevilles incessants, dans ces tragédies d'hier et de demain ; comme il ne pourrait jamais payer assez cher sa volupté, il est inutile d'ajouter qu'il ne va au spectacle qu'avec des billets de

faveur, et même d'auteur, — l'auteur, c'est lui. Mais tout le monde n'a pas sa vertu ou sa curiosité : c'est au dramaturge de commencer, de présenter l'existence comme elle est, non en tranches comme on a dit, mais en unités, car tout incident existe en soi et est un tout, un microcosme de grotesque et de terreur, de méchanceté et de veulerie, de fatalité menue et de destinée ironique. Moi, j'ai aimé, j'ai haï, j'ai décrit la vie en relief...

— Vous avez inventé la *comédie rosse*.

— Non ! non ! mille fois non ! J'ai fait de l'amertume, et l'amertume est réelle et royale : la rosserie s'arme de cette pauvreté, une pointe contre quelque chose, contre quelqu'un : l'amertume plane, universelle et divine, elle ne crache sur rien, elle pleure sur tout. Elle pleure tant qu'elle en rit, comme on pleure de trop rire.

— Alors, la comédie-rosse ?

— C'est une bâtarde que je ne reconnais point. La tragédie est bien responsable du mélodrame. Tous ces gens-là qui font le plat du soir, c'est ma monnaie, et ma monnaie changée dans les mauvais lieux. Des pornographes, Monsieur ! des pornographes !

— Des pornographes ! Qui ?

— Tous ! ils font la pièce morale à figuration. Des « mots », des discours, des dessous. Il y a plus de dessous que d'autre chose. Du Berquin de Lesbos ! Du Plutarque de Gomorrhe et du Gomorrhe de *Journal pour tous*. Des pornographes ! je vous dis ! des pornographes !

— Mais qui ?

— Prenez-les les uns après les autres. Des femmes partout ! des filles ! Moi aussi, j'ai mis des femmes dans mon théâtre, mais par unité, habillées ! La livrée du deuil ou l'uniforme de l'adultère, la misère, le besoin, la fatalité au jour le jour ! Aujourd'hui, elles sont nues, les femmes. Elles se déshabillent en scène et ça fait une scène — ou un acte ! — quand ça ne fait pas la pièce. On ne joue plus de l'éventail ou du mouchoir, on joue du corset.

— Quand on en porte.

— Quand on en porte, oui. On couche sur scène, maintenant, et c'est tout juste si on a ménagé une alcôve, à peine dans la coulisse, de plain-pied comme dans les cabinets particuliers. On n'évoque plus, on ne suscite plus, on excite : ce n'est plus de l'allusion, c'est du cinématographe...

— Pourtant Donnay, dans *Amants...*

— Vous tombez bien ! Nous y voilà. Vous le connaissez, Donnay ? Vous êtes mort dessus ! Son plus grand supplice, c'est de se regarder dans sa glace. Il voit qu'il rigole. Il ne coupe pas dedans. Il ne s'y trompe pas : ce n'est pas sérieux. Il a le trac. Il a poussé la blague et la crainte d'être mis dedans jusqu'à l'émotion. Depuis qu'il est entré dans un monde qui n'est pas le sien, il tremble de n'aller pas assez loin et il ne veut pas aller très loin. Il ne peut pas être très bohème, il n'ose plus être très bourgeois : c'est de l'ironie toute trouvée. Il n'a plus le courage d'avoir pleuré : il a créé pour les larmes, sans chercher le mot, l'état du sourire vis-à-vis du rire ; les yeux s'humectent, ça les fait briller, la bouche se tortille, ça lui donne de l'esprit et du cœur : c'est un chaud-froid et, pour sauver la situation, ça se termine, ça avorte en un baiser. C'est une crise, — moyenne. Oui, *Amants*, c'est très bien, c'est vrai : ce sont des délices bien conservées et des tristesses bien retenues. C'a été des leçons : elles sont sues, et c'est de l'humanité sans sublime, exacte, savoureuse : vanille et absinthe. Donnay aurait dû en rester là. Mais non ! la vie est là. On n'accepte pas un

succès, un triomphe dramatique comme un capital : c'est un revenu. On veut détacher le coupon chaque année, chaque trimestre : le coupon de quoi ? On continue. On se rappelle des aventures d'avant, d'à-côté. On se creuse, on se vide à l'infini. On se demande des théories morales et des idées générales quand on n'a que de la sensation, on s'inflige de l'imagination quand on n'a que de la mémoire et de la fantaisie : je ne dirai pas qu'on force son talent, on tire dessus.

— J'aurais tenu pourtant à revoir *le Torrent*.

— Eh ! je ne parle pas de Donnay ! Il est très bien comme il est. Je l'aime, de sa *frousse* du public. Ça lui tient lieu de conscience : il a un juge, au moins. Il est trop parisien. Il croit trop aux mots. Il les écoute, il les recueille. Ceux qu'il fait lui-même, il attend qu'ils lui reviennent consacrés, vulgarisés, cochonnés, de tout repos, quoi ! Et puis, comme c'est un paradoxe ou un truisme qui lui sert de pivot et de situation, comme il a toujours à revêtir le plus joli rien du plus brillant, du plus virevoltant dialogue, ce garçon, nourri et bourré de sciences exactes, a un remords. Il sourit —

encore — pour l'oublier. Il a toujours l'air de dire : « Comment trouves-tu que je te trouve ? » Et il se répond immédiatement : « Je ne te trouve pas. Je te saute à la gorge, à la peau, au cœur, de mon inquiétude même, je ne veux



Donnay.

que vous satisfaire et me satisfaire ». Il veut se persuader que son premier triomphe, ce n'était pas un coup de hasard, qu'il avait autant de talent la veille, qu'il en aura autant demain et toujours. Il s'est pris au piège de la *Douloureuse* : il croit au quart d'heure, au siècle de Rabelais. On paie tout : moitié d'avance, moitié après : on n'a qu'un moment de bon. Alors, alors il est prêt à tout pour se convaincre : il lui faut un plus gros succès qu'*Amants* pour se rassurer : pour continuer, pour se ressaisir. Il ne lui faut ni réserves ni restrictions, le délice, le franc délice. Vous verrez qu'il fera toutes les concessions au public pour y arriver.

— Serez-vous aussi dur pour Brieux ?

— Ah ! celui-là, il fait les concessions d'avance. Il n'a pas d'inquiétude : il lui faut toujours la certitude absolue. C'est l'esclave public, le brave esclave public qui fait les gros travaux d'assainissement, de justice, de vérité. Avec sa tête de photographe ensoleillé, il ressemble à un apôtre comme M. Brémont ressemble au Christ, avec du retard : il ne pourra jamais ni se faire crucifier ni se faire manger par les bêtes. Il n'a à redouter que les applaudissements. Il est comme le jour qui passe : il attend son dénouement. Il en a plusieurs, suivant le temps qu'il fait. Il n'est pas méchant : il ne veut pas la mort du pécheur. C'est un auteur de suffrage universel. Pour un peu, il soumettrait son dernier acte au jury, au vote des comices. Il finira par un plébiscite. Il prend le vent avant de lancer son brûlot ou de monter son bateau. Il a le courage des foules.



Brieux.

le courage qu'on n'a pas le loisir de formuler, mais qu'on aura avec n'importe qui sur un point précisé. Passionément rétrograde, hardi contre le progrès, amoureux des vertus passées et sûres contre les vertus qui sont en-



François de Curel.

core à se former, il aura toujours avec lui les gens qui ne veulent rien savoir, — tout le monde, quoi ! Sa langue de brave homme, sa haine du style, son souci de correction et d'élégance populaires lui concilieront toujours le public. Et puis il a le secret de tout dramatiser, de tout découper en scènes, d'avoir de l'audace à rebours. Il faudrait qu'on fût bien difficile ! C'est

l'Attila de la bourgeoisie. Socialiste comme Napoléon III, il rendra pour les fauteuils d'orchestre, les campagnards à la campagne et la campagne aux campagnards...

— Mais François de Curel !...

— C'est mieux, tout de même. C'est un Monsieur. Il a de la race, du dédain, de l'indignation, de l'impatience. Sa pensée est faite de

douloureuse oisiveté : il prend l'action où il la trouve ; il prêche, il combat. S'il est réactionnaire de naissance, il n'a pas été réactionnaire tout de suite : il est peintre et moraliste d'abord. Il en veut aux vices, aux défauts, aux travers.

Il ne s'arrête ni à une barrière de classe ni à une grille de château.

Il stigmatise et stimule.

Il lui faut des égaux parmi ses pairs. Noble,

il a mis les nobles sur les planches. Usinier

et maître de forges, il s'est attaqué ensuite au

monde et au personnel des usines et des at-

liers. Il a étudié avant que de s'en prendre à la

science. Enfin s'il a présenté le monde au public, c'est qu'il en était. C'est un adversaire loyal.

Adversaire du temps présent, des mœurs présentes. Sa petite tête et sa petite bouche avec

sa barbe gris-noir est celle d'un homme du seizième siècle, d'un « politique » de la Ligue. Les

« politiques » ont eu tort parce qu'ils étaient trop honnêtes, trop sages, trop sévères envers



Paul Hervieu.

tous, modérés en leurs espoirs à cause de leurs craintes, et parce qu'ils réfléchissaient trop. Les drames de M. de Curel sont violents comme des discours. Ce ne sont pas des thèses, ce sont des arguments. Je ne crois pas que ce soit du théâtre.

— Alors, Hervieu ?

— Paul Hervieu, non plus : c'est de la géométrie dramatique, une démonstration, l'illustration d'un théorème. Net, brillant, décisif, ça ne se discute pas : c'est à apprendre par cœur — ou à laisser. Je n'admets pas cette pesée sur la conscience. Le théâtre est un plaisir des yeux, une émotion, ce n'est pas une leçon ou un sermon. On ne devient pas meilleur le soir. On dort sur ses meilleures intentions, sur ses résolutions d'après-souper et, quand on se réveille, on a une nouvelle journée complète à tirer. Alors... Le théâtre n'est une école que comme au jeu. Pas davantage.

— Le nouveau jeu.

— Ah ! le petit Lavedan ! Non. Il est gentil. Il s'amuse et, par camaraderie, il veut que nous nous amusions avec lui. Il a inventé un argot, des femmes, des fantoches, toute une mascarade en dehors parce qu'elle est intérieure. Au fond,

il se donne la comédie à soi. C'est drôle. On m'a dit que *le Prince d'Aurec* avait de la force et *les deux Noblesses* de bonnes intentions. Ça doit être vrai. Je me rappelle seulement un dialogue d'Henri Lavedan où des types, après avoir fait la noce, allaient brûler un cierge à la Vierge dans une chapelle de Notre-Dame des Victoires. — « Ça a dû bien lui faire plaisir ! » disait quelqu'un. Lavedan est tout entier là-dedans. Il a une manière à lui de demander pardon de ses péchés, à mesure : c'est une erreur. Il donne *Catherine* à la Comédie Française contre le *Nouveau Jeu* des Variétés. Amende honorable ? Oui, mais deux recettes. Et des déshabillés ! On le nomme académicien : ça ne le rend pas sérieux, ça le vieillit : voyez plutôt : *le Vieux Marcheur*.

— Vous êtes injuste, vraiment. Lavedan est charmant et fort. Il a la souplesse, la vigueur, l'habileté de l'auteur dramatique. Il est sincère en plus et gentil.

— Je l'ai dit.

— Allons ! c'est de la rancune de candidat à l'Académie.

— Parlez-en de l'Académie !

— Parlons-en.

— Que voulez-vous ? Sardou-la-Ficelle, la

bonne à tout faire de Cabot-cuisine? Il ne faut rien lui demander, il ne devine pas votre désir, il sait tout, il fait tout, il peut remplacer une nuée de comiques, de tragiques, d'équilibristes et de mimes. Il est terrible, farce, grandiloquent, muet tour à tour et ensemble. Il viole les tombeaux et les légendes, comme il vendrait des tuyaux de courses; il passe d'un cadavre ou de dix à une désarticulation, de l'histoire au potin, du sublime à la grimace. Il est la négation même du génie, l'incarnation de ce néant, la ruse, l'injure vivante et éternelle à la nature, à la vérité, à la foi : c'est le virtuose, c'est l'acteur qui écrit — qui écrit! —, qui dresse des baladins à son image, qui joue pour eux tous leurs rôles et qui a rasé son masque pour pouvoir y imprimer tous les rictus, tous les mensonges, pour n'être pas lui-même, pour n'être pas, et à cette fin de ressembler à Napoléon Bonaparte comme lui ressemblent les spécialistes à transformation des provinces. Tout! il a tout fait.

— Et bien!

— Pas mal, oui, très bien même, sans éclat, sans marque spéciale : ça naissait public. C'était la terreur désirée, la joie annoncée à l'extérieur, la surprise même était dans la note!

— Vous êtes trop méchant. Passons à Legouvé.

— Ce n'est pas la peine d'être mort pour parler de « celui qui ne meurt pas ».

— Bornier alors.

— Vous êtes cruel.

— Pailleron ?

— Grâce !

— Retournons donc sur la terre. Pierre Decourcelle ?

— Ils sont trop. Trop de drames, de féeries. Trop de bêtes, trop de gens.

— Courteline ?

— Vous l'aimiez trop.

— Catulle Mendès ?

— Lequel ? Le critique tragique et lyrique, ou le dramaturge trop renseigné qui mesure ses moyens, ses effets, qui pèse son essor, qui critique son envol ? Ou le poète ?

— Abel Hermant ?

— Un peu jeune : il n'y a guère que trois ans qu'il a essayé du théâtre. Il lui faut de l'ancienneté. Il ne parle pas de sûreté : il n'en aura



Abel Hermant.

jamais. C'est le fort en thème de la vie. Il la connaît trop. Il n'y croit pas. Méthodiquement, détail par détail, il parcourra tous les cycles, dénoncera tous les mondes et dialoguera, dialoguera comme il a romancé. Il ne lui manquera que l'ac-



Capus.

tion. Musqué, paré, éveillé, souriant et muselé de son sourire, il placera, statuette d'étagère lui-même, des statuettes sur une étagère ; il prendra un appareil d'agrandissement, un porte-voix et, crac ! son étagère sera une scène, ses

statuettes, des personnages : le malheur, c'est qu'on verra le mécanisme, que les scandales même seront truqués, que la voix restera flûtée, sucrée, précieuse, et que ce sera joli, pas beau, malin, pas habile, saynète en cinq actes, drame de boudoir. Et ce petit prodige que reste Hermant vers quarante ans, trouvera une autre manière d'affirmer qu'il ne s'affirme pas, qu'il se montre délicieux en tout, qu'il erre, qu'il trot-

tine dans tous les parterres du talent et sur toutes les collines du dandysme.

— Et Capus ?

— Nous l'aimons tous les deux, je crois. C'est un Marseillais qui n'a pas d'accent, ou plutôt qui a l'accent en dedans, une suite soudaine de voix qui a l'air d'avaler la conversation et l'interlocuteur. Il a la passion des malhonnêtes gens. Il les purifie en parlant d'eux. Il en fait du



Tristan Bernard.

talent, et — c'est une vertu. Il ira loin, vous verrez. Il est dans la tradition française, de Lesage et de Beaumarchais. Il finira par inventer un type. Je sais bien qu'il n'y tient pas : un type nouveau, c'est une convention, c'est de l'arbitraire. Il aime mieux peindre les gens comme ils sont, ceci et cela, ni bons, ni méchants : tragiques. Il ne les juge pas, il les confesse : c'est au public de les absoudre.

— Comme ce personnage de M. Tristan Ber-

nard qui avait perdu tout sens moral à la suite d'une chute de cheval ?

— Je ne répondrais pas du sens moral de Tristan Bernard. Il aime trop la littérature. Il n'a pas une sensation en dehors d'elle. Tout incident personnel, il le traduit immédiatement en une formule, en un « mot ». Chacune de ses phrases est faite de beaucoup de lui et d'un peu des autres. Usurier idéal, fidèle sanguinaire, il prélèvera sur tout la livre de chair pour ce Dieu, le verbe, pour le rire universel fait de tant d'humour, d'amertume et de sacrifice. Je n'aime pas ses courts vaudevilles ou ses vaudevilles qui seraient moins courts : j'attends la comédie forte, haute et étroite qui nous étreindra, qui nous broiera, qui sera nous — et lui.

— Vous n'aimez décidément pas le vaudeville !

— Qui aimerais-je ? Feydeau, jongleur, truqueur, arrachant le rire par hypnotisme, ou Valabrègue ou Hennequin ou Grenet-Dancourt ou Sylvane ou Gascogne ? D'ailleurs, ou je me trompe fort ou le vaudeville, pour un temps, va sévir et triompher partout. On ne peut plus rire. On veut rigoler. Ça durera ce que ça durera.

J'ai fait des vers là-dessus :

Voici le théâtre pas cher :
 Edmond Séc et Cottens-Veber.
 Voilà le théâtre à côté :
 Maeterlinck, Ibsen, Ducôté.
 Le théâtre où Bauër a ri :
 Ibsen, Bjornson, Hauptmann, Jarry.
Castigat ridendo mores :
 Ancy, Courteline et Norès.
Castigat mores ridendo :
 Au rideau, Messieurs, au rideau !

— Vous avez parlé beaucoup jusqu'ici, mon jeune ami, et je me fais l'air d'un compère de revue. Vous avez été la revue à vous tout seul, et vous m'avez amusé de vos emportements. Vous ne m'avez pas convaincu. Je reste simple, entêté, entier. Tout ce que vous avez dit de la critique et des critiques, vous l'avez dit pour moi. Je vous en remercie. Je ne me défends pas. Je n'ai pas raffiné. J'ai été au plus gros, au plus pressé. Je n'ai pas voulu aller plus vite que mon temps. Quand on devance l'appel, on se lève trop tôt et on se



Edmond Séc.

couche trop tard. Il ne restera rien de moi que l'époque — que j'ai faite. Vous, (je puis vous rendre justice maintenant), vous avez écrit deux chefs-d'œuvre. On les dépassera, on n'y atteindra plus. Mais quoi? Vous venez de faire plus de phrases que vous n'avez fait de mots. La terre en vaut-elle la peine! Je suis sûr que vous n'en voulez plus à personne. Si Claretie lui-même venait ici, vous lui serreriez la main.

— Qu'il vienne d'abord! dit Henri Becque.

Mais il n'avait plus le goût de parler. Il regarda les traits de son interlocuteur se fondre dans la paix infinie, puis les deux âmes réconciliées allèrent, fraternelles, dans l'éternité du silence, oublier le monde, vers le mieux et vers le beau, au cœur des étoiles.

1899.



Eugène Lintilhac.

COURTELINE D'APÉRITIF

COURTELINE D'APÉRITIF

A Octave Mirbeau.

I

Ce jour-là, comme tous les jours que son brave ami le bon Dieu lui fait, M. Georges Courteline descendit à sa faction assise de pilier de café.

M. Courteline n'a jamais soif et ne s'enivre jamais : il boit — et diversement — pour savoir l'heure ; c'est une sorte de sablier un peu humide. Le temps se chiffre à la saveur sèche ou sucrée des gorgées qu'il s'impose, cependant qu'il passe et c'est le même temps en des dialogues où M. Courteline parle tout seul et se répond, dans le décor d'amis dévoués et taciturnes.

Ce jour-là, donc, M. Courteline avait sa grimace sur la gauche ; l'œil, congestionné à peine,

s'arrêtait entre l'attention profonde et la fixité mystique : ce n'était pas encore de l'extase décolorée. Sa courte moustache plongeait vers l'humanité : sa barbiche intérimaire et le trop-gras de ses cheveux avaient, la veille, demandé leur congé ; résumons-nous : M Courteline, petit, pâli, vieillot, marchait sur Paris, armé de sa serviette mystérieuse, ressemblant, par cette blafarde après-midi sans neige, à un corbeau menu, clignotant et dépaysé, en avance ou en retard et qui ne veut pas avoir l'air de s'être tromp.

Il faisait tout de même bien la blague d'un corbeau. Pas méchant, fatigué, hérissé, l'œil rond, les traits timides, c'était un jeune de corbeau dont la serviette dessinait mal l'aile pendante et dont le pardessus arrêtait les plumes en une taille roide. Sous son chapeau gris de jeune homme, il allait d'un pas saccadé, plantant droit son regard dans l'infini, regard de l'inspiration.

Les sujets de comédies et de tragédies coulaient autour de lui sans faire semblant : ce n'était que femmes adultères en mal de jupes, les lèvres toutes fraîches, toutes neuves comme un fermoir de devanture ; des cocus suivaient qui n'étaient pas les leurs, des amateurs d'anti-

quités ralentissaient le pas derrière des filles bien jeunes et c'était un concert de cris de cochers, de halètements d'omnibus, d'impatiences étirées en pantomime, de dégringolades hoquetantes de gosses, de cabrioles rauques d'apprentis : une bénédiction, quoi ! Il ne s'agissait que de voir, de se rappeler, de coordonner. Mais les sujets, il y en a trop. Si l'on s'écoutait ! Un sujet par an, bien ! et deux morceaux de sujets apportés par des camarades ! On monte ça en acticules et ça fait cent représentations : c'est une année tout de même.

Un acte (ou soit disant tel), qui triomphe, ça ne vaut-il pas un four en cinq actes ? Et le rapport est meilleur.

M. Courteline était d'une humeur exquise. Il marchait dans un général hosannah : tous les critiques l'avaient loué, honoré, admiré, encensé, brûlé vif dans le bouquet de son propre feu d'artifice pour une fantaisie extra-judiciaire



Courteline.

qu'il avait confiée à l'autorité de M. André Antoine. Son seul ami, — j'ai nommé Francisque Sarcey, — étant mort depuis dix-huit mois, personne ne lui avait rappelé l'avenir qu'il avait signé, les promesses protestées de ses débuts, les pièces d'humanité âpre, de sentimentalité amère et terrible, de justesse et de justice qui s'étaient tapies en puissance dans ses essais si appétissants, avant que de se lever toutes droites, nerveuses, définitives, absolues.

On se contentait de l'ombre de leur ombre.

On le tenait quitte pour une observation, pour une gouaillerie, pour une sévérité joyeuse.

Toutes les maisons de Paris avaient une scène à lui jeter à la face. Il jaillissait, des fenêtres, des confidences de servantes bousculées et hilares, des effarements de vieilles demoiselles, des qui-proquos d'office, des malentendus de fournisseurs, un chaos dansant de meubles, de tentures, un désordre de literie, une poussière éloquente qui se jetaient vers M. Courteline, qui tentaient de le pénétrer, de se se faire en lui verbe et rire mais, vertueux, M. Courteline, l'œil à cent pas, allait sa route et ne voulait rien savoir. Solennel, néanmoins, parce qu'il s'avancait entre deux haies de reproche en pierre, impassible, fier comme

un dramaturge retiré des affaires, pas fier, en camarade d'un chacun, il désirait dissimuler sa hâte à rencontrer le port de saluts et de poignées de mains où il ensevelirait sa nostalgie de travail et de continu génie.

Il ne se distrait point en déchiffrant les visages et leurs soucis; il comptait les chevaliers de la Légion d'honneur et se perdait au discernement téméraire et arbitraire de leurs services éventuels. Le fonctionnaire, mal tué jeune, se revanchait dans l'anarchiste quadragénaire : il renaissait de sa sandaraque, cataloguait, dénombrait avec l'ardeur d'un néophyte du recensement : ce légionnaire-là était capitaine du génie, cet autre attendrait dix ans la rosette, ce dernier refuserait les honneurs militaires; quant à celui-là, il était sûrement admis et non reçu dans l'ordre, à titre étranger.

C'est ainsi que M. Courteline trompa ses remords et sa faim d'œuvres nouvelles. S'enivrant de méticuleuses fadaïses, se retenant au respect des lois et de l'ordre établi pour ne se déchaîner point contre tous les abus et toutes les niaiseries, négligeant les injustices qui criaient sous les pas lourds des gens, traître à son devoir et à sa gloire, il précipita sa descente.

« Mon ami, mon ami, disaient les choses et les gens, tu as le don suprême : le pouvoir de faire rire, pour faire penser. pour faire pleurer dedans, au besoin : tu es le réformateur, le bon révolté, le bon révolutionnaire, le gai accoucheur d'avenir ; nous sommes faits pour toi, dans notre erreur, dans notre faute, vois-nous, dis-nous, rends-nous autres guéris et crée ! Ne te contente pas d'une victoire grêle et facile. Tu n'as pas le droit de t'arrêter à un abus : tous les abus sont à toi. » M. Courteline pensait : « Ouais!... quelque sot!... » parce que c'était de Molière et parce qu'il est Molière lui-même, en mieux.

D'ailleurs, bientôt, il ne pensa plus : il était arrivé à son café de saison, — car les jours ont leurs saisons. Ses amis y étaient rassemblés. Parmi leurs congratulations, au souvenir de ses réflexions, il se sentit envie de pleurer.

« C'est à mourir de rire !... déclara-t-il en s'asseyant... »

II

Vous n'attendez pas, tout de même, que je transcrive la suite du discours de M. Courteline.

Vous la trouverez dans un fragment prochain de ses œuvres incomplètes. Il essaie ses effets sur ses compagnons et, pour lui, en société, tout est à mourir de rire.

C'est la vie.

« A mourir de rire... » exorde et ordre, vous n'avez plus qu'à écouter et à vous tordre : formule, marque de fabrique, cachet et signature, tout y est. Le reste... 'mais qui vous parle du reste ? Pas moi.

Observons plutôt l'orateur.

Il s'adresse à des amis prévenus qui l'écoutent comme ils l'applaudiraient, hiérarchiquement. C'est un camarade, mais un camarade qui a des galons et qui le sait. On l'a connu, jadis, il y a très longtemps, au hasard des longues soirées et de ces formules de politesse qu'il faut échanger, dans des cafés, pour demander un journal à bâton ou pour prendre un porte-allumettes : de là une partie de manille...

C'était l'époque où, petit fonctionnaire après de petites études et un petit apprentissage du métier de petit poète et de petit soldat, il demandait aux petites tables des petites brasseries la pourpre et l'or des rêves infinis. Il raconta des histoires qu'il s'était racontées après les avoir entendues et sur-

prises, changeant un mot chaque fois pour l'effet. il surveillait les rires autour de soi et composait d'après les attitudes : puis, les anecdotes figées dans une moyenne de joie, il les écrivit dans le style du récit, en langue de brasserie.

M. Courteline ne tira aucune vanité de la joie qui s'était levée des semailles de sa gaité ; il ne reçut avec émoi que les éloges sur son souci de la phrase et du verbe.

Il n'y alla plus de son sou d'encre et d'une bonne plume : il rédigea.

Bien à l'abri dans un buffet de gare peu fréquentée, tout seul avec ses anecdotes séchées, cataloguées, squelettes qu'il fallait revêtir de prestige et de magie, il chercha fiévreusement, syllabe par syllabe, les vocables licites au génie, les onomatopées classiques et ces parcelles d'argot qu'il est distingué d'allier au vif-argent académique.

Mettons fin à cette digression en rassurant le lecteur : la robuste constitution de M. Courteline lui permit de résister à ce traitement, sans toutefois en sortir : il ne fait ni mieux ni plus mal mais la même page coûte cent fois plus de temps. De plus, comme il s'est aperçu qu'il faut gagner ce temps fécond par beaucoup de temps perdu,

il n'a pas lâché ses amis. Il les aime. Il les veut toujours à ses côtés. Il les fait descendre avec lui de Montmartre, par degrés, par étapes. On s'arrête au carrefour Châteaudun, on séjourne à la lisière du boulevard des Capucines.

Pour ces braves habitués, la conversation de Courteline, ça n'est pas un délice, ça n'est pas une récompense nationale, c'est un apéritif : ça permet de digérer d'avance : c'est gentil, frais et léger.

Léger ?

Plié en deux, la face plissée, l'œil ouvert autant que faire se peut, la bouche tordue en un essai d'autorité, le cheveu en bataille, M. Courteline argumente, plaide, confère, accuse.

Il joue.

Il joue mal. Trop d'effets : tout est effet. Chaque mot sort, sonne, dure. Toutes les périodes se détachent. C'est une lettre où tout est souligné. C'est une affiche en capitales espacées. Vous ne pouvez pas calculer votre plaisir : il vous est imposé monotonement, à coups de marteau. Vous êtes un peu gêné de cette pluie de tonnerre, de cette grêle d'éclat, de cette traînée de feu d'artifice.

Heureusement vous connaissez le genre. « C'est à mourir de rire » a déclaré M. Courteline, au début, comme on fait suivre en province un titre banal de la désignation : « chansonnette comique. » Donc c'est à mourir de rire... Mourons.

Mais pourquoi, pour qui M. Courteline détaille-t-il ? Il fait à chaque adjectif un sort comme il en jetterait. Le titi parisien se rencontre avec le cabot de province. C'est du luxe. Pourquoi ? Pour qui ?

III

Pour lui.

Il n'y pas que les maisons et les rues pour lui adresser des reproches et des conseils amers. Il se parlerait lui-même s'il ne parlait pas. Et voici ce qu'il se dit : « Tu es le roi Midas. Tout ce que tu touches devient de l'or et du rire. Il n'y a à chercher ni comment ni depuis quand, ni jusques à quand. C'est un don. Et tu raffines, tu as des répugnances, des ambitions, des subtilités. Monsieur ne veut pas rire ! Monsieur veut des raisons, de la raison, l'équité, la vertu, l'humanité, l'éternité ! Enfant ! Tu es le Maître du Rire

parce que tu es sa chose et son esclave, tu es un morceau de rire, une étincelle, un je ne sais quoi d'électrique qui s'allume, qui allume, qui brûle et qui s'éteint. Est-ce que les fontaines lumineuses avaient une âme ? La *vis comica*, ce n'est pas du génie, c'est un sens, une hypertrophie, un vice de constitution, que sais-je ? Tu as le secret du grotesque, du comique, le « sésame, ouvre-toi » de l'hilarité. Dieu a été bien gentil qui te pouvait faire ridicule, toi aussi, et qui s'est contenté de t'offrir une face neutre et douce. Tu n'as du caractère que lorsque tu n'es pas satisfait. Mais si tes traits s'aigrissent, se durcissent et se crevassent, si ton œil polke une danse de Saint-Guy et si ta bouche s'ouvre, hideusement, c'est encore pour faire rire, par une malhabile antithèse, par l'absurde — et du côté qu'il ne faut pas. Tu es gai comme on est aveugle. Tu ne comprendras jamais rien à rien. Tu voyages ! pour voir quoi ? Tu fais de la littérature sur le Baedeker, en moins de temps, tu tentes des records en chemin de fer : une heure pour la cathédrale de Strasbourg, une demi-heure pour Aix-la-Chapelle et sa cathédrale, vingt minutes pour tout Cologne ! Tu bats tes performances, en une hâte avaricieuse de tout

voir en un instant, dans une crainte de voir fuir le monde comme tu as peur de voir fuir le succès, l'intelligence et la vie même. Tu t'es toujours cramponné au présent en le rattachant au passé, sans solution de continuité avec la chance d'hier, parce que tu ne savais pas pourquoi tu avais réussi. Humble en ta sincérité, soucieux du lendemain, te demandant à chaque plat absorbé, à chaque verre bu s'ils n'étaient pas les derniers, ne jouissant de rien parce que tu étalais ta volupté sur l'avenir, ainsi que le beurre du jour sur le pain douteux du jour suivant, tu auras traversé l'existence de cet air inquiet et méditatif qui sert à tes photographies et qu'on interprète pour de la psychologie et de l'amertume appuyées. Enfant ! Enfant ! Enfant ! La destinée ne choisit pas un fortuné patient pour l'abandonner tout à coup. Elle se venge en te laissant prendre de travers tous ses bienfaits. Tu vois en eux une dette infinie dont tu ne pourras te libérer. Et tu tâches à te justifier, à légitimer cette faveur, à apprendre, à mériter ! Tu t'instruis, tu t'appliques ! Pourquoi ? Que tu possèdes le détail de la Révolution française, par unité et d'après M. Lenôtre, en tireras-tu la moindre saynète ? Prendras-tu Fouquier-Tinville comme substitut

dans un autre *Client sérieux* ? Tu as le démon de l'érudition fragmentée, par gloriole, pour parler entre deux coups au jacquet, pour avoir des éclats de voix sur de l'éloquence et de l'héroïsme, sur les infiniment petits du sublime et de l'horreur : c'est dans le même esprit d'ailleurs, que tu te fis enseigner le mécanisme de tous les jeux pour te préparer une vieillesse heureuse. Ah ! c'est toi seul qui pourrais décrire ton universelle et étroite caisse d'épargne : mais tu n'as jamais insisté sur tes vertus. Pourquoi d'ailleurs te terroriser ? Ta veine est éternelle parce qu'elle est courte, qu'elle rebondit d'une actualité sur un travers, d'un fait-divers sur un rien. Tu ne vas pas au fond des choses : ton humanité est pittoresque, anecdotique et ne semble profonde que parce qu'elle est artificielle : tu ne t'attaques qu'au côté extérieur d'une question, à son pèrisprit de joie ; tu ne creuses pas, tu grattes, tu ne pénètres pas, tu amplifies et le verre grossissant de ton regard, l'enflure de ton verbe, la disproportion du sujet et de son habit, la minutie burlesque des expressions et situations finissent par constituer, en son plein, cette merveille rare et triomphale, l'Énormité. Et le demi-vau-deville devient la satire psychologique et sociale.

Mon ami, ne sois pas la dupe de tes duperies. Amuseur loyal, pître irresponsable, ne te cherche ni des idées dirigeantes et préconçues, ni des vues réfléchies, ni pensée, ni arrière-pensée. Tu n'es pas un réformateur, tu n'es pas un foudre de guerre. Tu ne feras jamais pour la société autant qu'elle a fait pour toi, tu n'en feras jamais ce qu'elle a fait de toi : vis en paix avec les loups qui t'applaudissent. Les jours, les mois, les années apporteront avarement à ton avare activité un thème, peu à peu, un fœtus de farce. N'en demande pas plus long. »

Mais M. Courteline en demande plus long. Il en appelle de sa conscience à la cour de ses amis : il s'accuse, s'accable et attend qu'on le relève de ses genoux à soi, où il s'est jeté, qu'on lui prête, qu'on lui rende son acuité d'immortalité, sa rigueur et sa vigueur vengeresse, son piédestal de juge et sa niche de saint. Il accepte les éloges, les équitables éloges, de l'air d'un martyr : il a trop pensé, il sait ce que vaut la gloire et s'il rit dans ses écrits, c'est que le rire est plus fécond que les larmes.

C'est en chemin de fer seulement, tout à l'heure, dans son train de banlieue, qu'il se souviendra d'un roman de ce Tristan Bernard, *les Mémoires*

d'un jeune homme rangé, qu'il s'avouera qu'il est ce jeune homme, un peu moins jeune, un peu moins rangé, qu'il a bien placé toutes ses aventures, qu'il les a tirées, nourries, chargées, et que militaires ou civiles, sentimentales ou sociales, elles se sont miraculeusement épanouies, ont poussé, en le poussant, qu'il n'a refusé aucune des imaginations d'aube et de crépuscule qui passent sans s'y arrêter au bord des cerveaux humains, qu'il les a retenues, lui, qu'il leur a donné à toutes un corps et un état civil, qu'il les a imposées à ceux qui les avaient négligées et qu'elles ont duré, de par lui, de par la magie de son nom et de sa chance.

Il aura alors toutes les ambitions et tout lyrisme, désirera tout, l'Académie et le ciel, se récitera du Victor Hugo pour se donner du ton et songera à l'infini, (d'après Camille Flammarion), puis il se persuadera sans fatigue, avant l'arrêt du train, qu'il a de la bonté de reste de se faire de la bile, qu'il vaut au moins Chavette et Noriac, et que c'est beaucoup par le temps qui court.

On l'eût estimé au temps de l'Empire, ou l'admire aujourd'hui ; mais les époques n'ont-elles pas les Molières qu'elles méritent ?

Il échafaudera une farce contre le prochain et, rasséréné, satisfait, fier de son ruban rouge et de son âme rose, il ira, après s'être lavé de son jour sans travail et de son âge ingrat d'un bon baiser de bon enfant, chercher la consécration de son humanité et de sa divinité dans son fief, le théâtre Antoiuè ou, sur le coup de dix heures, son petit œil plissé — l'œil du Maître — se gargarise de ce laurier sonnante, de ce blond collyre, de cette apotheose riante et sérieuse, quotidienne et éternelle, — la recette.

Decembre 1791.

LA
RÉCONCILIATION ACADÉMIQUE

LA RÉCONCILIATION ACADÉMIQUE

A Robert Dieudonné.

— Messieurs, dit le directeur, nous allons reprendre le travail du « Dictionnaire ».

— Le travail ! sourit dédaigneusement M. Thureau-Dangin qui a le labeur amer.

— Est-ce bien nécessaire ? gouailla le duc Pasquier. Tant que Marty-Laveaux sera mort !...

Le sang des héros de la Table-Ronde, dont il descend par son père, injecta le monocle cyclopéen de M. Gaston Pâris, cependant que l'érudition grondeuse de tous les Collèges-de-France défunts où à naître lui remontait au cœur.

— Monsieur Marty-Laveaux n'est pas mort. Je suis là ! s'écria-t-il !

Mais déjà, en son prosélytisme, M. France s'empressait.

— J'ai un moyen. Il faut élire Havet. Il sait tout. Et l'orthographe, l'or-to-grafe ! Elisons Havet.

— C'en est un ! objecta l'irréductible Costa. On s'agitait.

— Messieurs, supplia Lavisse, n'oubliez pas la réconciliation...

— ... nationale, lui vola Lemaître.

Ce fut au tour de Lavisse d'avoir les gros yeux de grande tenue.

Mais déjà le directeur prononçait une parole sage, le mot de la situation :

— Reprenons le travail du dictionnaire.

— Où en sommes-nous ? demanda d'un air indifférent M. Hanotaux.

— A quelle lettre ? précisa M. Joseph Bertrand qui se pique de sciences exactes.

Les sourires de rigueur glissèrent et, pour ne pas appuyer, le directeur indiqua :

— Nous nous étions arrêtés à *Af*. Oui, c'est cela : affaire.

— Ah ! gémit Mgr Perraud.

— Encore ! tonna M^e Rousse.

— Nous en parlerons donc jusque dans cent ans ! se désespéra M. Legouvé.

— Zut ! pleura M. Lemaître.

Un rictus gerçait la lèvre bleue de M. Coppée.

L'homme qui a pris sous sa protection la tradition de l'éloquence française, qui l'a revêtue de son corselet de fer, qui l'a faite toute preuve et toute acuité, M. Brunetière pour ainsi parler, prit la parole non sans majesté.

— Que, commença-t-il, le mot qui vient d'être prononcé par le directeur de notre compagnie ait été distrait de son ordre syllabique et alphabétique, arraché à sa famille de composés et dérivés, lancé dans l'univers comme un météore, une arme hérissée ou un autre boulet, qu'il ait été mis, de la sorte, — ou qu'il se soit mis — hors la loi, c'est là une chose que j'ai maintes raisons de ne point proposer au doute, que je tiens pour évidente et que j'inscris au portail de l'édifice de mes axiomes, syllogismes et postulats. La langue française est assez riche pour se priver d'un ou plusieurs mots qui, si j'ose dire, ont déserté sa ligne et trahi son esprit et son âme pour se faire les truchements des haines et des envies que nourrissaient les peuples étrangers et les fragments dissociés d'une minorité insurgée. Encore que des violences et des actes blâmables m'aient fait tôt renoncer à un poste de combat...

— Soyez franc, interrompit M. Lemaître, vous nous avez lâchés...

— Il ose parler de désertion ! s'abrita M. Coppée.

— Et la réconciliation nationale ? supplia M. Lavisse.



Ernest Lavisse.

— Qu'est cela ? interrogea de haut M. Brunetière. Quelque article peut-être ? Je ne l'ai point lu : il n'a pas paru dans *la Revue*.

— Messieurs, conclut le directeur, notre confrère va un peu loin : tout mot a le droit

de vivre, en raison de son passé.

— C'est un être vivant, renchérit M. Bertrand.

— Il n'y a pas que nous d'immortels, accorda Paul Bourget.

— C'est un mot un peu collant, tout de même, s'obstina Jules Lemaître. Nous y avons laissé des plumes.

— Ou des palmes, corrigea Gréard galamment.

Le secrétaire perpétuel, M. Gaston Boissier, demeurait rouge et gai, entre ses blancs favoris, ainsi qu'aux plus beaux jours (j'ai nommé les visites impériales où les cordons de Saint-Wladimir se tissent tout seuls).

— Mes chers confrères, dit-il, lorsque des missions d'Etat me permettaient de creuser légèrement les sols antiques et d'en tirer quelques médailles, de rares vestiges et beaucoup de phrases, je n'étais point sans songer, sous le soleil, aux luttes et aux malen-



Brunetière.

tendus, aux malaises nationaux, aux tumultes extérieurs qui ensanglantèrent les siècles et les changeants univers. Qu'en restait-il? Des monnaies, des pots aux flancs desquels s'étaient collées des scènes menteuses, des légendes tendancieuses et du sable, du sable... Je crois que ce qu'il y a de plus sûr et de meilleur dans

l'homme, c'est l'arbre qui en pousse, après mille ans.

— Dites donc, clama Bourget, est-ce que vous allez faire de la philosophie? Et de l'amertume encore! Si Loti n'était pas en Perse, il vous apprendrait à voyager!

— Et, ajouta le cardinal Perraud, n'empiétez plus sur mes sermons.

M. France jugea l'occasion favorable pour glisser des vérités (et la vérité) entre ces vanités et ces rancœurs. Il parla :

— Messieurs, ce n'est pas moi qui ai parlé de réconciliation. Je n'aime point les réconciliations. Elles supposent d'abord des brouilles et des colères, elles supposent ensuite une faiblesse de caractère, une défaillance dans le ressentiment, une médiocrité de cœur, pour tout dire, de la légèreté, de l'emportement, une horrible facilité à détester et à oublier...

— Revenons à la question, pria M. Theuriet, inquiet.

— Je suis un poète militaire, déclama Coppée. J'ai écrit *Une Idylle pendant le siège et la Bénédiction*. La question, la voici. On découvre un traître. Que fais-je?

— Une tragédie, raila M. de Bornier.

— Eh ! non ! répondit le poète. J'en ai déjà fait une. Et *Pour la couronne*, c'est de la trahison à l'usage des Balkans. Mais donnez-moi une bonne trahison nationale, une excellente trahison sur place, d'ici, avec tous les éléments d'ailleurs, internationaux, cosmopolites...

— C'est un article de *la Patrie*, s'impacienta M. d'Haussonville.

— Eh oui ! s'enthousiasma Coppée. C'est l'article-patrie ! je me révolte, je m'indigne, je tonne, je prie.

— La prière sur les ruines, renanisa Le-maître.

— Mon cher Coppée, décida Bourget, c'est d'autant plus méritoire de votre part que vous êtes un poète allemand.

— Allemand ! râla l'infortuné.

— Certes ! confirma Bourget. Petite fleur bleue, bonne petite fleur bleue, *vergiss mein nicht* des lacs et des fleuves, où te vit-on si petite, si bleue et à ce point sentimentale ? Et les



F. Coppée.

légendes de douceur et la petite larme de Nuremberg, et l'Italie même, votre Italie du *Passant*, n'est-ce point celle de « Mignon », la Mignon de *Wilhelm Meister* !

— Mais, dit Coppée, il me semble que le cri « A la tendresse, à la verdure... »

— ... « et à deux sous », interrompit Lemaître, incorrigible.

— ... et à deux sous, reprit Coppée triomphant (vous voyez que ce n'est pas *acht pfennigen*), c'est un cri bien français et je l'ai entendu bien souvent quand j'étais un tout petit enfant...

— ... des Batignolles, ferma Bourget. Ce n'est pas français, les Batignolles.

— Parfaitement, c'est Belge, opina M. Costa, savoyard.

M. Bourget poursuivait :

— Vos tragédies, c'est conçu, construit suivant Schiller (pas celui de *Don Carlos*, celui de *Guillaume Tell*), votre manie de détails domestiques, de minutie touchante et quasi-ironique, est-elle, ou non, empruntée à *Hermann et Dorothee*, à des scènes de Lessing ou de Kotzebue et, même, à ce juif d'Henri Heine, émondé ?

— Où voulez-vous en venir ? crâna Coppée.

— A vous admirer, répondit Bourget. Être poète allemand n'interdit pas d'être patriote : voyez Kørner. Il est vrai qu'à votre âge, il était mort. Mais un phénomène m'est plus précieux, une manifestation de la justice immanente. C'est par hasard, après M. Eugène Manuel, que vous découvrez le peuple, dans une promenade au Luxembourg. Vous souriez, vous essayez un vers comique : ça va. Vous continuez : ça prend. Vous vous acharnez et, tout en préparant des rythmes plus rares, vous lâchez sans fatigue, sous vous, d'autres sonnets, d'autres monologues. Vous vous dites : « Tant que ça durera... Je pourrai ensuite retourner ma blouse et exhiber à tous les yeux ma cuirasse d'or et mon colant mauve. » Et voilà que ça dure, que le peuple, aidé du temps, alourdit votre masque de jeune théologien, en fait une tronche de rentier des Epinettes, que le peuple et le temps vous patinent, vous creusent, vous coulent en prose, vous arrachent des phrases d'humilité ronronnante, de naïveté déclamatoire. « Le Conseiller du peuple », de Lamartine, quoi ! mais pour cochers et femmes de charge. Et ça n'est plus de la littérature, c'est de la copie. Vous ne blaguez plus, vous n'êtes plus rosse et drôle et

léger que les jours de sortie. Je sais bien que, de temps en temps, vous vous permettez des vers, une tragédie, un triomphe interdit ou une gloire d'Odéon. Mais c'est le peuple qui applaudit : « Hein ! est-ce tapé ! croirait-on pas que c'est pas en verses ? Et c'est de quelqu'un ! et pas fier ! » Ce n'est pas le peuple de Belleville, c'est celui du Gros-Caillou et de Saint-Sulpice : il est croyant. Et voici que, miracle ! la sincérité vous vient, que vous devenez peuple — et ce peuple-là, — que vous priez avec lui (la douleur aidant) et pour lui, et que vous êtes devenu, glorieusement, la masse elle-même, plus lourde et plus grossière et plus simple qu'elle, que vous sentez pour elle, avant elle, et que vous hurlez avant elle, pour elle, à cœur perdu.

— Vive l'armée ! cria à ce moment M. Coppée.

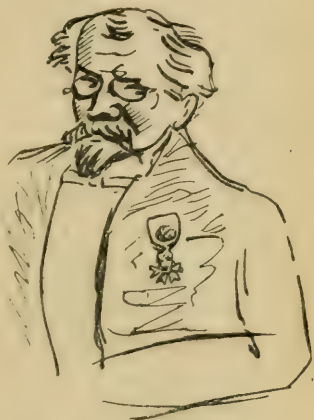
— Je m'associe à ces nobles paroles, déclara M. Lemaître.

— Auxquelles ? MM. Bourget et Coppée interrogeaient à la fois.)

— A toutes, affirma M. Lemaître. Puis se reprenant, par habitude, il continua : Distinguons. Vous avez tous les deux raison. Vous, Coppée, vous avez poussé une clameur magni-

fique, et toi, Bourget, tu as été, à ton ordinaire, sublime et fort. Mais tu es avec nous.

— Je suis avec vous, confirma tristement Bourget, parce que mes temps sont passés. Rien n'est plus trompeur que la jeunesse, rien n'est plus fugace qu'une époque. Vous venez sur la terre avec des idées et des sentiments; Vous chantez : on vous applaudit; vous jugez : on vous écoute; vous vous expliquez : on vous vole; vous prêchez : on s'en va. Un système, une méthode, de la



Jules Lemaitre.

perspicacité, de la générosité, qu'est-ce en face de deux beaux yeux ou d'un fructueux « tuyau » de course ! Et avec ce goût changeant en matière d'esthétique et, plus spécialement, d'ébénisterie, à qui croire encore ? L'âme mondaine, reflet de laques et de pierres orfévrées, quelle étude, messieurs ! Et quels coupables que les

modistes et les couturiers ! Tout était à recommencer pour moi. A mon âge ! avec ma situation ! Peindre dans un salon moitié néo-empire et moitié vieil-art-nouveau une jeune femme vêtue d'une chemise Charlotte Corday et d'une robe d'appartement Juif Errant, lisant Nietzsche illustré par Bonnard et songeant à son amant qui roule en un train blindé vers Ladysmith, c'est peut-être très parisien et finement cosmopolite, mais ce n'est plus ma partie. Alors je me suis tourné vers Celui qui ne change pas, à qui on ne fait pas la leçon, et qui ne demande pas de comprendre son architecture, sa flore et sa botanique, à qui suffisent des prières immuables et qui agrée toutes les églises.

— Amen, bénit le cardinal Perraud.

— Inquiet, en outre, des oscillations d'opinions, des caprices, des trahisons et des désaveux des jeunes hommes, j'ai songé à les parquer dans cette caserne disciplinée, dans cette énorme statue de fer et d'or qui, comme une clémente statue de Moloch, dresse ses bras vers le ciel et qu'on nomme le catholicisme. Mais je n'en suis pas plus fier pour cela.

— L'humilité chrétienne, mon fils, remarqua Mgr d'Autun.

— Et, acheva Bourget, c'est comme une constante abdication de Charles-Quint.

— Ou celle de Le Bargy, soupira M. Claretie.

— Soldat du pape ! rugit M. Coppée.

— Hélas ! avoua Paul Bourget. (Puis, reprenant des forces :) Revenons ou venons à vous, monsieur Lemaître (il ne le tutoyait pas par respect pour la Compagnie). Votre début, vos débuts plutôt furent magiques : c'était un lent feu d'artifice, avec de la profondeur. Vous tiriez sûrement, blessant bien et juste, et fantasiant autour ; spahi lettré, vous vous récitiez le plan de Paris dans la Kasbah et vous y regrettiez le square Louvois, mais le soleil d'Alger vous restait juste assez dans l'œil et dans la main pour dorer à point l'acier de votre stylet et pour apporter à votre coup d'œil froid et exact comme une couleur exotique et millénaire. En outre, l'odeur du désert et l'odeur de Paris, une bonne saveur française, une passion de la précision, une patience d'enlumineur, des trouvailles, des gambades, une érudition quasi involontaire, tout était pour charmer. Vous plûtes. Mes études s'enfonçaient longuement dans les cerveaux et dans les âmes : vos essais chantaient tout seuls sur les lèvres

d'un chacun — et il en restait quelque chose au dedans.

— Parce que c'était sérieux sans l'être, tout en l'étant, turlututa Lemaitre. Et ça m'amusait tellement à écrire !

— Justement, posa Bourget. Vous aviez autre chose à faire. Vous mettiez là le meilleur de vous-même, vous y faisiez passer, en une belle langue, tous vos ennuis professionnels, la médiocrité de votre fonction, vous vous y réfugiez, vous y rêviez, vous vous y établissiez tout-puissant pour peser vos contemporains plus glorieux, pour juger tout votre saoul, pour évoquer les *pourquoi*, les circonstances, pour tancer, pour railler, pour comparer : vous étiez libre, vous étiez loin, vous étiez lucide. L'écrivain le plus clair est celui qui peut dépenser, déposer son obscurité, sa brume, son embrouillamini avant de se mettre à table : vous aviez vos élèves pour ça. Et cette discipline dura au cours de votre succès. Mais l'assaut du monde et des honneurs, le décor, les coulisses de théâtre, les applaudissements, les salles d'estime, une activité toujours contenue, bouillonnante enfin et éclatant en un été de Saint-Martin, voilà qui explique un mouvement du sang,

un essor vers les camarades de Saint-Martin, officiers de houzards et marchefs de dragons ! voilà le secret de vos emballements, de vos héroïsmes, de vos phrases grinçantes, de vos articles agressifs ! L'action que vous vouliez, que vous n'espérez plus pour vous-même, vous la trouviez : au lieu d'être seulement conseiller, prêcheur d'exodes, ministre des colonies *in partibus*, ministre de l'ignorance publique et cycliste pour encycliques, vous pouviez agir, parler, risquer la prison, l'exil et l'échafaud et, au faite des honneurs, vous aviez la satisfaction de commencer à être ambitieux ! Vous aperceviez un but et un devoir, vous vous débarbouilliez d'Ibsen et de Georges Feydeau dans les lacs et fleuves du Bélouchistan que vous révélait Bonvalot, et, sur son Himalaya, pour vous laver de Renan et de *la Prière sur l'Acropole*, vous conversiez avec Dieu dans la langue de « l'Imitation ». Ah ! je ne vous le reproche pas : je constate. La justice immanente vous rapprocha de Rochefort dans un voyage de ces montagnes russes qu'il affectionne. Vous vous repentiez d'avoir aimé l'élite, vous aviez des sourires pour oublier d'autres sourires : c'était une nouvelle vie, une expiation et une résurrection pour

Wyzewa et Tolstoï. Pour avoir raffiné sur tout, vous ne voulez plus raffiner. Vous ne voulez pas choisir votre Dieu : ce serait le Dieu des bonnes gens, si ce n'avait été celui de ce franc-maçon de Béranger, c'est le Dieu des braves gens, le Dieu du petit catéchisme. Homme d'État de la dernière heure, réactionnaire par conséquent, vous ne raffinez pas là non plus : Richelieu, Colbert, Turgot, Napoléon, Guizot et Falloux dans le même sac, mais en plus petit, et voilà un gouvernement ! Ça s'appelle M. de Marcère. Et allez donc !

— M. Lemaitre, opina M. Legouvé, n'a pas le feu de M. de Cormenin, la verdeur d'opposition du jeune M. Prévost-Paradol, l'aigreur de M. de Pradt, ou le trait de M. Capo de Feuillide. Quant à Paul-Louis Courier.....

— Enfin, interrompit M. Lemaitre, je suis Français, moi ! j'écris en français, je pense en français ; j'ai même cette suprême vertu française, la maladie du scrupule. Je m'interroge, puis je me confesse et enfin je m'écoute songer. Ça ne se ressemble pas toujours, mais je suis de bonne foi. Et quand on ne veut pas être, sans fin, de bonne foi, il y a un remède, la Foi. Je comprends les moines. En chantant continûment

des psaumes, ils ne s'entendent pas, ils ne souffrent pas : et, je pense, la héatitudo céleste est, même sur terre, une espèce de bonheur. J'ai assez regardé les autres pour les avoir assez vus. D'autre part, je ne veux pas me connaître. Alors, n'est-ce pas ? Il me faut un spectacle. J'en ai un : l'armée qui passe. C'est beau, ça a de la couleur, de la fraîcheur, de l'ordre, ça résonne, ça cliquette, ça marche : j'en ai pour mon argent, mon argent de contribuable. Et c'est la France depuis si longtemps ! c'est l'Europe parcourue, conquise, c'est le sang versé, c'est demain et ça a, en plus, la chère amertume des désastres et l'âpre héritage des revanches à réaliser. Alors...

D'enthousiasme, José-Maria de Heredia se mit à déclamer :

A Paul Marieton.

Or les ordres du jour bordaient les hordes d'or ;
Leur gloire s'y creusait en des mots séculaires
Et les plantons, mentons matés de jugulaires,
Hiérarchiquement louaient l'Etat-major.

Défaite et toi, succès, vous vieilliez, tutélaires,
Couvrant, passé vivant, de votre étendard mort,
L'avenir hésitant, le présent sans effort
Et l'article de foi : « Croyez aux militaires. »

Hélas ! le Vrai dont l'uniforme est d'être nu,
D'un pas qui jamais n'est au pas, s'en est venu
De notre Champ de Mars faire un affreux prétoire.

Les généraux fuyaient par d'obscurs soupiraux,
Cependant que, gênés du regard de l'Histoire,
On entendit dans l'air jongler les amiraux.

M. France laissa les applaudissements se grouper et mourir, et dit :

— La vérité, mon cher Lemaître, c'est que vous avez toujours eu le goût immodéré du martyre. Mais vous y apportiez quelque modération. Vous ne croyiez d'ailleurs au martyre que par tendresse. Vos saintes sont juste assez roman-russe pour mourir, non sans un peu de scepticisme et une grâce qui dépasse un peu la grâce chrétienne ; quant à votre héros, Sérénus, c'est un renanien de *la Vie parisienne*, par conséquent très décadence-romaine. Votre martyre a été dans le même prix. On vous a insulté : c'étaient de grosses injures à tout faire et des outrages-omnibus qui ne portent point ; on vous a condamné avec des formes et un sursis, on a dissous votre ligue de la façon dont, en Belgique, on encourage la vente des journaux « prohibés ». Vous étiez notoire, vous voilà populaire. Que vos partisans n'aient jamais lu

ou pu lire les écrits qui vous ont valu une si légitime et si rare illustration, qu'ils connaissent mal ou autrement que vous vos sujets et vos patients, cela ne peut même nous faire longuement sourire. Vous ne les voyez même pas : ils vous apparaissent métaphysiquement, comme une entité touchante et vous avez charge d'âmes pour en souffrir. Je ne vous hais point. Mais c'était bien la peine de faire le rechigné envers Barrès jadis pour servir aujourd'hui, sous lui.



Anatole France.

— L'évolution des genres, triompha M. Brunetière.

Un silence pénible tomba. Et M. Sully-Prudhomme en profita :

A Le Pic.

Le juge, dans un songe horrible, m'a dit : « juge ! »
 Le bourreau m'a tendu sa guillotine. André
 Lebon m'a commandé : « Qu'il soit brun, blond, cendré
 Ou roux, va tirer l'innocent de son refuge ;

Pour l'empêcher de fuir dans l'arche du déluge,
Mets lui ta boucle qui se double, et je prendrai
Sous ton nom, et c'est sous ton nom que je vendrai
Le couperet colonial et centrifuge. »

Et des explorateurs m'amènèrent des noirs
A tuer, et des gens qui possédaient des mines
M'offrirent des mineurs pour dents de laminoirs.

Le chaos et l'horreur, carnages et famines,
Tout m'incombait : « Non ! non ! » et, clamant mon refus,
Je me lavai les mains de l'affaire Dreyfus.

Ce nom si peu académique éclatait tout à trac au milieu d'eux comme une balle *dum-dum* à la bataille d'Actium. Sous l'œil fixe des statues, en cette salle percée de tribunes creuses et d'amphithéâtres vides, de logettes désertées, coiffée d'une coupole lente, ils se virent plongés en un cirque de fauteuils vieillis, en un fond comme souterrain où l'air semblait ne s'être point renouvelé depuis des siècles et des siècles, où l'on ne respirait même pas l'odeur de l'antiquité et des chefs-d'œuvre endormis, mais la poussière de bouquins mort-nés, de discours rentrés, de desseins enfouis : cave et cage de grandeur mêlée de cette aigreur qui vert-de-grise les ambitions satisfaites et qui les cache mauvasement pour les empêcher d'aller plus loin. Des hommes se considèrent

et eurent peur. Ils étaient là, quelques directeurs de conscience et d'esprit échoués, des maîtres à penser retraits sans pension, des hommes d'État hors d'état, des gens du monde hors salon, des moralistes démonétisés, des journalistes pour revues et des revuistes trop vus. Ce nom qui leur jetait à la face l'avenir brut, lourd de bien et de mal, d'erreurs, d'illusions, d'action et de rêve, cette machine de guerre et ce couteau de guerre, cette petite masse de souffrance, d'effroi, de leurre, de colère, leur rappelait des larmes, des duretés, et tout un attirail d'attaque, de défense, une guérilla et une contre-guérilla très regrettables, mais fort modernes. Ils ébranlaient du regard le rempart qu'ils formaient à eux tous devant la tradition, la tenue, tout le trésor classique. Ils s'étaient tous déchirés avant que de s'asseoir côte à côte. Ils avaient pesé, peiné l'un contre l'autre, entassant des charmes, des séductions ennemies, appelant à soi les petits enfants sous l'enseigne d'un saint accaparé, d'une science détournée ou d'une Raison maquillée : ils étaient tous rivaux, séparés par quels précipices ! Et voilà qu'ils s'étaient, par une ironie mutuelle, discerné ce Prytanée sénile, qu'ils s'étaient, l'un après l'au-

tre, retirés l'un l'autre de la lutte, que leur rancune et leur vanité inconsciente s'étaient ménagées Invalides où ils jouissaient simultanément de leur suppression, où chacun supputait l'agonie du reste; ils songèrent pour la première fois qu'ils n'étaient immortels que par une mort anticipée, qu'ils étaient apprentis-défunts en un couloir fatal, inégal, semé de fondrières posthumes. M. Claretie tâcha à se consoler tout haut.

— En somme nous ne sommes pas inférieurs à nos aînés : nous valons Esménard, Trognon, Suard ou François-Emmanuel Toulangeon.

Mais M. Henry Houssaye ne se dissimulait pas le désastre :

— Waterloo ! compara-t-il...

— Waterloo ? ricana tristement M. France. Non ! Waterloo est une défaite personnelle ; elle suppose un chef, un génie à abattre et je ne le vois pas ici. Nous n'avons, nous ne pouvons avoir ni chef, ni tête, ni direction : notre directeur, c'est une formule de politesse, un titre de saison. Nous ne sommes par ailleurs qu'un Olympe sans sérénité, un Directoire platonique, une collection de notoriétés dépareillées, un cercle de retraités en province. Je n'ai pas à prononcer un

discours de réception ; je n'ai pas à rappeler le dessein et la volonté du cardinal dont nous reçûmes la vie et dont nous sommes le seul enfant (un peu vieux) légalement reconnu. Et puisque je parle de légalité, reconnaissons que nous avons été légalement supprimés et que légalement, nous ne sommes que la première classe de l'Institut national — et il n'y a pas de quoi être fiers ! Et voici que, parce que nous fûmes quelques-uns à avoir des idées sur les choses, les autres voulurent avoir les idées opposées et rédigèrent le Manifeste de la Patrie française. Savez-vous ce qu'il me rappelle, ce manifeste ? Exactement *les Sentiments de l'Académie sur le Cid*. Ce n'est pas notre page la plus glorieuse. D'ailleurs, quand nous nous mèlons de faire un acte — en corps — (je ne parle pas de toutes les élections), c'est assez généralement vilain : c'est l'expulsion de Furetière, celle de l'abbé de Saint-Pierre et la soumission sur l'incident Chateaubriand. Et cela m'attriste, messieurs, que, au moment où nous assistions à l'amer épanouissement de « LA GRÈVE DES IDÉES GÉNÉRALES », l'Académie n'ait ni protesté ni défendu ces idées, son plus admirable patrimoine, les idées générales, le rudiment, le secret de « l'honnête

homme », le philtre de la tradition, l'élixir de la vie des hommes et des peuples.

Il s'exaltait :

— Oui, nous en sommes venus au pouvoir, à l'invasion des spécialités, comme en pharmacie. Chacun s'enferme en son métier, ne veut pas voir plus loin, fait de son métier, de sa spécialité, un critérium, une borne, une barrière, et nous gravitons dans la pire tour de Babel puisque nous n'avons aucune langue commune, aucun mot de passe pour nous entendre, pour communier, pour pleurer ensemble. On parle *artillerie*, on répond *sport* ; on parle *équité*, on réplique *discipline*, et, en sauvages butés, en êtres qui ne connaissent que leur « parti ». Les partis extrêmes, ceux dont le rêve dépasse le temps réclament un déporté affaibli, qui, par delà les mers, est toute infortune et toute injustice, toute haine, toute incompréhension. On le ramène, on le donne, non à ces rêveurs, mais à des hommes en brandebourgs et en éperons parce qu'il a eu des éperons et des brandebourgs qu'on lui a arrachés et qu'on lui rend un instant pour qu'il ressemble à ses juges et ça va, ça s'écoute : on admet, on attend un arrêt comme si ç'avait quelque importance.

Personne ne crie : « Il y a erreur ; le tribunal n'est pas là ! » Et savez-vous quel devait être le tribunal ? *Nous*, nous, jugeant en dehors de toute passion, en dehors des temps, en dehors des hommes, nous, dépositaires de l'illustration française, des grands exemples nationaux, de l'âme universelle et de l'âme nationale, nous, dépositaires des idées générales, impartiaux, graves, immortels, éternels.

M. Coppée rugit :

— Nous ne sommes pas la Haute-Cour.

— Nous ne sommes pas le Saint-Office, bénit le cardinal Perraud.

— Nous n'usurpons pas les attributions du Conseil académique, professa Gréard.

— Nous ne sommes que des avocats, plaïda M^e Rousse.

— Et, d'ailleurs, il me semble que nous avons des idées générales, nous, se dit avec force, le vicomte Melchior de Vogüé.

— Vous, riposta M. France, vous êtes un spécialiste des idées générales : elles ne sont pour vous qu'une matière, une matière à discours et à essais. Quand il s'agit de les appliquer, d'agir d'après elle, vous ne voyez pas plus loin que votre ruban de médaille militaire. Vous ne

les servez pas, vous vous en servez, en égoïste, en traître.

— Traître !

(Ce fut un effroyable vacarme.)

— C'est vous qui êtes un traître ! rétorqua le vicomte.

— Eh, oui ! ajouta Lemaitre. Quand on a écrit *le Procureur de Judée*, on ne s'embarque pas dans les religions nouvelles à base d'erreur judiciaire.

— Et quand il y a prescription pour les vieilles erreurs judiciaires ? railla M. France. Il me semble que dix-neuf cents ans...

Dès lors, tout se déchaîna. Lavisse qui répétait sans fin : « Mais je vous ai réconciliés » fut traité de Prussien, à cause de ses études sur l'Allemagne. Et, les injures devenant de plus en plus anonymes et indistinctes, si j'ose dire, Bourget s'entendit appeler Ecossais (histoire de lacs) ; Gaston Pâris, Roman ; Joseph Bertrand, Auvergnat (à cause de Pascal) ; Vandal, Norvégien (voir *En Karriole*) et même Vandale, rapport au nom : ce fut un chaos grossier ; il ne resta de Français que... France.

Et tandis que ce tumulte s'éternisait, que ces pasteurs d'élite sautaient de récriminations en

attaques et en calomnies et creusaient le fossé, sans fin, les statues de pierre, à droite et à gauche, Fénelon et Bossuet, regardaient devant eux, sans se voir, sans se connaître, après deux siècles... pour se réconcilier.

Octobre 1899.

L'OUBLIÉ

L'OUBLIÉ

A Georges Clémenceau.

— Je vois, me dit le Monsieur triste, que vous songez à l'amnistie.

— Merci. Me croyez-vous bien bête ou bien jeune ?

— Passons, trancha le Monsieur. Et il continua : Dieu m'est témoin que je n'ai pas l'intention de faire un mot. Mais vraiment rien n'est plus admirable que cette confusion populaire entre *amnistie et armistice*. Les grammaires éclairent les masses, dénoncent la faute ? C'est la synonymie coupable qui a raison, c'est le vulgaire qui voit juste, Oui, Monsieur, amnistie, armistice, c'est la même chose : ce n'est rien. Ce n'est pas la paix, c'est une suspension d'armes où chacun arrache au faisceau son arme, à la dérobée, où chacun se prépare traîtreusement, où la haine s'aiguise aux pierres du chemin, où le

repos féconde une activité méchante, conseille des attaques et des embuscades, où l'on forge des chaînes secrètes, où l'on bâtit, pêle-mêle, des prisons, des bagnes et des réquisitoires. Nous n'en avons pas fini encore, allez !...

— De quoi, avec quoi ?

— L'Affaire, Monsieur !

— Ah ! Monsieur, permettez. Nous commençons seulement à en jouir. Laissez-moi ce plaisir bien gagné.

— En jouir ? Vous jouissez de l'Affaire ? haleta mon bavard interlocuteur.

— Mon Dieu ! oui, Monsieur, je suis philosophe. Que nous soyons ou non menacés d'une reprise, la détente est certaine en ce moment. C'est un chaud-froid qui n'est pas sans saveur. On se remet timidement à s'occuper des lettres, des arts, de ses affaires à soi, on s'évade par la porte de l'histoire romancée cependant que nous organisons, administrons, rangeons par ordre les conquêtes faites au cours de ces débats.

— Des conquêtes !

— Certes ! Nous n'avons plus, des impériales d'omnibus, la sensation de traverser du tragique et de l'histoire, un silence ouaté et capitonné mais ouaté et capitonné comme les

voitures qui mènent les fous au cabanon et les condamnés à l'échafaud, un silence effrayé, agressif, un silence de gestation, un silence de feu, métallique. Et l'affaire, passionnément circonscrite, ne tourne plus de tourbillons en révélations, de calomnies en scandales, sinistrement dansante, tache d'huile qui grossit, tache de boue, de sang, de pétrole, en nous faisant tous prendre parti. On était, avant, ceux qui ne veulent rien savoir, ceux qui s'occupent de leur peau — tout juste —. Voici que nous nous sommes découvert un cœur, une sensibilité, un besoin d'équité, de l'indignation, de la générosité, de la haine, le désir de l'action, une offensive, de la résistance, du courage, enfin ! Ça nous reste pour des choses plus sérieuses. Ça été un effroyable véhicule de pensées, d'inquiétudes, de résolutions, de doutes, d'affirmations hasardeuses, de négations, de cris, d'injures, de vie enfin. Nous dormions — de quel pauvre et petit sommeil — et nous voulions dormir. Les jeunes hommes et les hommes moins jeunes qui parlaient d'action semblaient en parler comme en songe, comme en un court réveil d'ivrogne, en un hoquet de remords. *L'Affaire* changea tout cela. Quand on rêva, on rêva tout haut. Quand on

voulut murmurer, on hurla. Tout devint l'arrière-boutique des réunions publiques, celle où l'on tue — pour des idées.

— Pour des idées !

— Oui, des idées.

— Monsieur, vous êtes jeune, vraiment. Ce n'étaient même plus les appétits et les utopies dont on construit, pour l'ordinaire, des opinions politiques. C'était la folie et la même folie, l'idée fixe devant laquelle tous étaient égaux. Les idées n'étaient pas là. L'idée de justice et la pensée sont tellement hautes, tellement grandes, vivent par delà la terre d'une telle vie qu'elles supportent, qu'elles présupposent toutes les injustices et toutes les erreurs : ce sont des faits et les faits ne peuvent rien contre les idées qui ont l'ancienneté même de l'éternité, qui existaient en puissance — et quelle puissance ! — avant la création du monde, — qu'on leur doit.

— Mais oui, fis-je, mais ç'a été une occasion.

— Jolie occasion ! l'occasion d'un ratage complet, l'occasion de cochonner les efforts les plus magnifiques, l'occasion d'un faux départ général, l'occasion d'une lassitude superbe, d'un désespoir universel et plus : le faux but,

Monsieur, l'arrêt au cours du parcours, la fausse arrivée, un résultat faux — et pas même de poteau !

— Vous êtes gai !

— Non ! voilà la situation stratégique : un corps d'éclaireurs se trouve en présence d'un gros de troupes. Ils n'ont pas à entrer en pourparlers avec ces gens qui ne comprennent pas leur langue et qui répondent par des onomatopées de menace à leurs onomatopées de conciliation. Ils leur lancent donc tous leurs projectiles de progrès, toutes leurs armes de réserve : ils se servent comme obus ou comme traits des trésors de l'avenir qui ne peuvent encore pas entrer en chantier, ils emploient en guise de pierres de lapidation les pavés savants des barricades futures, les moellons de l'édifice du grand lendemain et ce sont, pêle-mêle, des théories, des anathèmes, un monstre de construction, une improvisation d'éternité, quelque chose dans le genre de l'Exposition en carton-pâte pour l'humanité définitive, pour le soutènement des cieux.

— Mais on gâchait aussi, de l'autre côté.

— Vous n'êtes pas homme de guerre, Monsieur. La guerre n'est ni une expérience, ni une

apothéose, c'est un exutoire ; on ne doit y perdre que ses vieux fusils, ses vieux canons, ses hommes inférieurs. Il faut garder le reste pour la montre, pour les exhibitions, pour le désarmement. Une armée permanente doit résister aux invasions et à la mort : elle doit être, comme son nom l'indique, permanente.

— Vous êtes décidément gai.

— D'ailleurs il n'est que des guérillas pour avoir marché dans cette aventure. Où voyez-vous un état-major, — je ne parle pas de l'Etat-Major — discipliné, dirigé, actif, prévoyant, guidant, défrichant des terrains de manœuvre ? On compte sur le hasard, on attend le scandale du jour : on n'invente rien, on se sert de ce qu'on rencontre, on improvise, enfin. Le jeu de guerre, — Kriegspiel, — n'a servi à rien pour l'évaluation des distances et des effectifs, pour la divination des manœuvres de l'adversaire : on n'a ni psychologie ni algèbre et les semences de fraternité, de socialisme, de tolérance qu'on jette, on les jette vraiment, dans un sol réfractaire, à la surface du sol et on les laisse emporter par le vent, comme de la cendre de suppliciés.

— Enfin ! voyez les dévouements qui se sont signalés.

— Ce ne sont pas des dévouements : ce sont des tempéraments. Les « intellectuels » n'avaient que des sentiments. D'ailleurs les idées ne peuvent pas porter des individus. Les individus font d'eux-mêmes des idées, tout ce qu'on veut, ils idéalisent leur force et leur matière en l'imposant...

— Napoléon !...

— Passons, dit le Monsieur. Mais voyez cet admirable colonel Picquart qui prend du service dans un régiment d'abnégation. Il n'est plus lui-même, il prête sa vertu et ses qualités, son héroïsme et je ne sais quel fantôme d'abstraction, il y perd sa vigueur, il parle, ne calcule pas, il se perd avec sa cause. Il ne reste pas un instant lui-même, il *sert*, loyalement, s'oublie et ne pense à soi que lorsqu'il n'est plus temps. Quelle belle énergie annihilée, quelle belle ambition close ! Et les gens qui restent eux-mêmes, regardez-les. C'est Yves Guyot.



Urbain Gohier.

— Passez.

— Je passe. C'est Urbain Gohier, âpre, ardent, anachronique. L'âme et le style de Suleau et de Richer-Serizy.....

— Mais ce sont des réactionnaires que vous citez.

— Exprès. La verve la plus révolutionnaire est toujours celle de la réaction. Il y a dans l'esprit et l'essence de la Révolution tant d'extase qu'on n'en peut parler, qu'on ne peut l'évoquer et l'invoquer qu'avec la poésie lyrique. La réaction, c'est l'injure : elle gourmande les gens, le temps, les incidents qui s'éloignent d'elle, elle rappelle les êtres et les choses comme les chiens, elle siffle, elle outrage : ça, c'est le fonds. Parfois, les hurleurs s'illusionnent et croient servir la liberté. Voyez Rochefort. Mais ça ne dure pas. Gohier, avec son âme violente de voyant et d'autocrate, reviendra ainsi qu'un autre Drumont, à ses haines restrictives, à son apostolat carnassier, à son individu, enfin, qui se nourrit de textes appropriés, de similitudes, de rapprochements, à son actualisme véhément et passionné, à sa force propre, à soi, à soi tout seul. L'affaire l'a déchainé, l'a sorti. Comprimé jusque-là, enfermé dans une réputation de pam-

phlétaire pour une élite, réduit à ses lectures flamboyantes, à son ambition sans cesse enrichie d'exemples de style et d'exemples de vie, soutenu, aigri, excité, porté tout ensemble par cette histoire de la Révolution qui est tout philtre et tout danger, chargé à mitraille d'utopies neuves ou remises à neuf, auteur ardent de brochures tièdement accueillies, il se trouve tout à coup à l'entrée d'une route inédite, il s'y lance, s'y venge de son silence, y épuise sous lui ses réserves de furie documentée, y exerce son paroxysme infini, se révèle chef d'armée, conducteur de peuple, procureur, bourreau, martyr révolté, polémiste, quoi ! Il a des idées, ses idées sur tout, il n'est ni général, ni magistrat, mais Urbain Gohier rat de bibliothèque qui a des dents, réformateur universel à qui l'on n'a prêté ni une brigade, ni une préfecture mais qui a l'autorité de l'impuissance pratique et qui peut prêcher sans fin puisqu'on ne lui donne pas le moyen de réaliser, de rater son affaire. On a vu dans toutes les insurrections de parfaits guerriers qui regrettaient atrocement les régiments disciplinés et merveilleux qu'ils étaient obligés de vaincre et de détruire. Combien leur génie se serait accommodé de ces troupes de carrière !

M. Gohier est né solitaire. Il ne lui manque jusqu'ici qu'une étoile. Il lui faut commander, organiser, créer. Il est despote comme on est reporter. L'armée, c'est lui ; la Révolution, c'est lui ; la raison, la justice, l'avenir, l'éternité, c'est lui. Il n'est plus royaliste, il est roi. Il ne croit plus à Dieu, il est Dieu. Il ne croit qu'à soi.

— Et à son ennemi, M. Joseph Reinach.

— Celui-là a un autre point de départ. Il est très intéressant. La famille Reinach est une de ces familles juives qui attachèrent de l'importance à la Déclaration des Droits de l'homme. Tandis que ses frères, sagement, se réfugiaient dans les dèmes et municipales de la science, Joseph eut la naïveté de s'abandonner à la forêt de la politique. Instruit, éloquent, formé à l'école des meilleurs orateurs, interrupteurs et chroniqueurs parlementaires, dévoué à toutes les institutions existantes, il se croyait sûr de la plus brillante carrière. Son zèle fut mal interprété. Amoureux du pouvoir, voire du pouvoir suprême, il tourna, après des malheurs de famille, sa frénésie et son mysticisme modérés vers de l'histoire juive accomplie et une histoire juive à faire. Il y trouva d'ailleurs une ambition renouvelée,

toute jeune d'un sang récupéré. Et c'est le secret de son ardeur. Il recommence sa lutte vers le pouvoir avec des troupes inattendues, avec ses moyens de jadis et sa politique de toujours. L'ambition stérile, Monsieur ! Si feu M. Prévoist-Paradol...

— Puisque vous en êtes là, que pensez-vous de M. Francis de Pressensé ?

— Ah ! Monsieur, l'ambition — encore ! L'*Affaire*, c'est l'école des ambitieux déjà trompés. M. de Pressensé ? C'est encore un professionnel de l'ambition. Son feu huguenot, son prosélytisme méthodique l'avaient déjà jeté dans un catholicisme gratiné d'anglicanisme : il avait chanté le cardinal Manning avant de découvrir un martyr. Pesamment, maladroitement, infatigablement, roulant d'un lieu de conférence à un endroit où on l'empêche de parler, insensible aux agressions, aux guet-apens, il va, va, conquérant la France à sa parole, *in partibus infidelium*, recommençant les prêches de son père, entêté dans son effort, dans son emprise, mais faisant tout tourner autour de son action. Tous ces gens-là sont les plus honnêtes gens du monde, mais si différents !

— Et Zola !

— Ici, dit le Monsieur, permettez-moi de faire du style. Voici. Lentement, sûrement, de touches larges, de touches menues, de nez qui viennent à leur heure, de bouches qui naissent et qui sourient, d'un ciel qui s'étend peu à peu, d'un paysage qui hésite et qui se campe, une fresque s'affirme, se termine et s'immobilise, hiératique : c'est puissant et solide, c'est grand, ça pèse sur vous, ça vous attache et ça s'attache à vous ; nous regardons, nous nous étonnons, nous admirons, un peu effrayés, puis voilà que la fresque s'agite, qu'elle grouille et que tout grouille en elle, arbres et gens, ciel et pierre, toute l'épilepsie de la vie se déchaîne en ce soudain cinématographe surhumain et monstrueux : cris, odeurs, terreurs se heurtent, se mêlent, chaos et cahots, luttes de la fatalité et de la médiocrité, essor des vices, des crimes et des malheurs ; tous les métiers, toutes les maisons se précipitent, débordent ; des flots et des vagues s'élancent dans l'immensité, en un décor vaste comme l'enfer, et tout est soutenu, tenu par une maçonnerie tranquille et nerveuse : cinématographe mais cinématographe épique, frénétique ; chaos mais chaos ordonné où rien ne se perd, où rien ne s'oublie, où les idylles se dessinent pu-

rement et se laissent suivre, où les élégies vont leur chemin : lave ardente, roc fondu, chair frémissante, c'est l'œuvre de M. Zola.

Pendant trente ans, M. Emile Zola nous jeta chaque année un volume, distillant sa fièvre goutte à goutte, filtrant son hallucination, sachant que ça se retrouverait sur le papier et que ça s'enflammerait tout seul. Il fit jaillir de terre la ruine et l'incendie, prit la vie dans les campagnes, dans les rues et les cabarets, par la peau du col, par la peau



Emile Zola.

du ventre, par la peau, et nous la montra en gros, en détail, par dessus, par dessous, de ce côté-ci, et de ce côté-là, sans nous demander : « Hein ! est-ce que c'est ça ? » mais en déclarant, en proclamant : « C'est ça. Voilà ! » Lourd, énorme comme une machine de guerre, il pesa sur le siècle qui faisait effort pour le nier. Il maigrit depuis, non parce qu'il s'était mis au régime

sec mais parce qu'il donnait, sans fin, un peu de soi à ses livres. Il s'épuisa inépuisablement...

— Que voilà de la littérature !

— C'est de la vérité...

— ...En marche ?

— Pas encore. Et ça continue à être de la littérature. Littérature, la volonté de Zola de lutter, en dehors de sa lutte à soi, après le triomphe, de lutter hors de saison, hors de raison. Littérature même, la fatalité ironique qui ne le fait poursuivre ni pour des audaces de virilité, de morale, de description et de synthèse et qui l'expose aux pénalités, aux huées pour un désir d'équité si généreux qu'il est vulgaire, qui le bannit pour une indignation si noble qu'elle en est bourgeoise, qui lui arrache sa croix pour un prétexte à décoration. La justice immanente ! diraient les sots. C'est d'un comique amer. Mais ici encore, l'*Affaire* est l'occasion. Ce n'est pas la cause.

— Alors ?

— Alors rien. Prenez tous les combattants : tempéraments, individus, qui restent eux-mêmes dans les rangs, en dehors des rangs, qui combattent leur combat à eux, qui emploient leur tactique à eux, leurs trucs à eux : ce n'est pas un corps d'armée, ce sont des vedettes.

— Comme au théâtre ?

— Si vous voulez. Ils ont leur rhétorique, leurs injures, leurs coups et leurs idées ensuite. Ils se prêtent, se louent, ne se donnent pas. Ah ! vos idées ! Monsieur, où sont-elles ? C'est la tolérance, n'est-ce pas, la liberté de ne pas croire la liberté toute seule, le socialisme aussi, non ? Ça vous donne, tout bien résumé, le socialisme coupé en deux, déchiré, renié, devenu plus fort mais devenu plus fort contre soi, ne se mordant pas la queue comme le serpent classique, mais se dévorant la tête et le foie et l'âme comme ce Prométhée qui était son vautour à soi et qu'on retrouve aussi impuissant, aussi douloureux dans tout ce qui veut donner à l'humanité le feu ou le pain ! La liberté de conscience ? Vous avez un antisémitisme triplé, diffusé, qui s'est répandu dans les rangs des « revisionnistes » après avoir amené à l'autre camp une foule de volontaires, qui a saisi, tordu, empli ses remplaçants, qui les a, dans leur disponibilité de défaite, poussé tacitement contre leurs patrons ou leurs clients de la veille, contre leur folle neurasthénie d'activité et leur neurasthénie de résignation. On a même fait germer un antiprottestantisme et un antimaçonnisme ! Nous serons contraints de for-

mer une ligue pour la protection de Dieu, en dehors des communautés et des communions, des loges et des niches, de fonder, oui Monsieur, une religion, non pas une religion de combat, mais une religion de paix, de repos, de refuge, d'extase, une religion, enfin, où l'on prie, où l'on prie pour soi et pour tous!

— C'est très beau, Monsieur, mais dans tout ce tableau, vous oubliez quelqu'un.

— Qui ?

— Celui dont l'*Affaire* porte le nom.

— Ce n'est pas moi qui ai commencé, Monsieur. Personne jamais n'a pensé à lui. C'a été un nom, pas plus, le nom d'un innocent ou le nom du crime, pas même un drapeau, je ne sais quelle loque de fanion sale ou sali. Il n'y a pas eu pour lui un seul cri de vraie pitié ou de haine véritable. Il n'existait pas en soi. Il était ou l'homme de sa peine ou l'homme de la peine des gens. On a fait bon marché de ses sentiments, de son éducation, de sa psychologie. On l'a anéanti avant de s'occuper de lui. On en a fait sa chose à soi.

— Vous allez un peu loin, Monsieur. Vous laissez de côté, délibérément, les souffrances de ce malheureux, sa honte, sa solitude...

— Monsieur, interrompit mon interlocuteur, vous n'y entendez rien. Êtes-vous si sûr d'ailleurs, de l'horreur de cette situation ? On se fait à tout. Ah ! l'habitude. Et puis vous avez parlé idées... J'imagine que vous avez les vôtres, que vous avez des passions, des antipathies, des pensées et arrière-pensées. Est-ce que vous voudriez être sauvé par tout le monde ? Voici un homme qui a été élevé dans un monde particulier, avec une fortune particulière, des idées, des ambitions, un idéal de caste. Il a un but en vue, des pairs, des camarades et des supérieurs à soi. Un jour on le jette en bas de tout, on le réduit à moins que rien ; là même, il n'a pas à subir de promiscuité soudaine, il est seul, atrocement mais absolument... Il n'a plus à compter sur ses égaux de la veille mais il n'a pas d'égaux. On lui trouve des complices, des défenseurs, des libérateurs. En un jour, il est le pupille et l'idole d'une classe de la société, en dehors. On l'avait dégradé en vain, on le déclasse : c'est plus grave. Ne plus exister, n'être plus rien, ce n'est rien : être autre chose, c'est la réincarnation à rebours, c'est la peine de renaître autrement, de mourir pour renaître : c'est effroyable !

— Vous en parlez bien à votre aise !

— Heu ! Vous ne connaissez pas les mœurs des juifs riches. Ce sont eux qui ont inventé le nationalisme. A force d'être une nation errante et morcelée, contrainte d'emporter des ors différents en des auberges qui devenaient tôt peu sûres, la partie de la race un peu lourde d'argent voulut des immeubles et une patrie, non du provisoire, mais des maisons à soi et des tombeaux à soi. Les enfants voulurent servir et dominer dans ces acquêts de peuples. Ils n'avaient plus de rapports avec la lie maigre. Ils désiraient la dispersion totale, la fin de l'élite contestable, ils voulaient se perdre dans la masse, la masse d'en haut. Le héros de l'aventure d'hier était la plus nette expression de cette ambition, de ce rêve de néant. Autoritaire, réactionnaire, ploutocrate, armé du pouvoir et de la force, passionné de noblesse, de luxe, vous le rejetez non pas à une réclusion où il peut revivre tous ses songes, mais à une alliance avec des pauvres, avec la révolution de reprise, de pillage, que sais-je ? C'est là qu'est la véritable trahison. C'est donc maintenant qu'il est malheureux, votre malheureux, avec des amis nouveaux qui sont presque des complices, qui ont des mots de complices, qui n'ont ni ses goûts, ni ses désirs,

rien de sa vie passée, rien du cercle qu'il se construisait et de l'avenir qu'il échafaudait. Et jusqu'à Dieu qu'on lui refuse ! C'est à son propos qu'on proscrit Dieu et comment pouvez-vous, Monsieur, imaginer la vie du déporté à qui on avait caché la terre et la mer, sans la contemplation du ciel, et non d'un ciel muet, mais d'un ciel tout empli, tout débordant de cette consolation, de cet espoir, de cette puissance d'épreuves et de relèvement, à quoi on donne ce nom de Dieu que j'ose à peine prononcer parce que, n'est-ce pas ? ce mot « Dieu » tout seul, ç'a l'air d'un lourd nom de famille : il y manque les ailes d'un prénom, comme Bon, si vous voulez ou Grand, — ou les deux ?

— Vous avez l'air de bien connaître l'âme de cet homme !

— Vous ne m'avez pas regardé, dit le Monsieur.

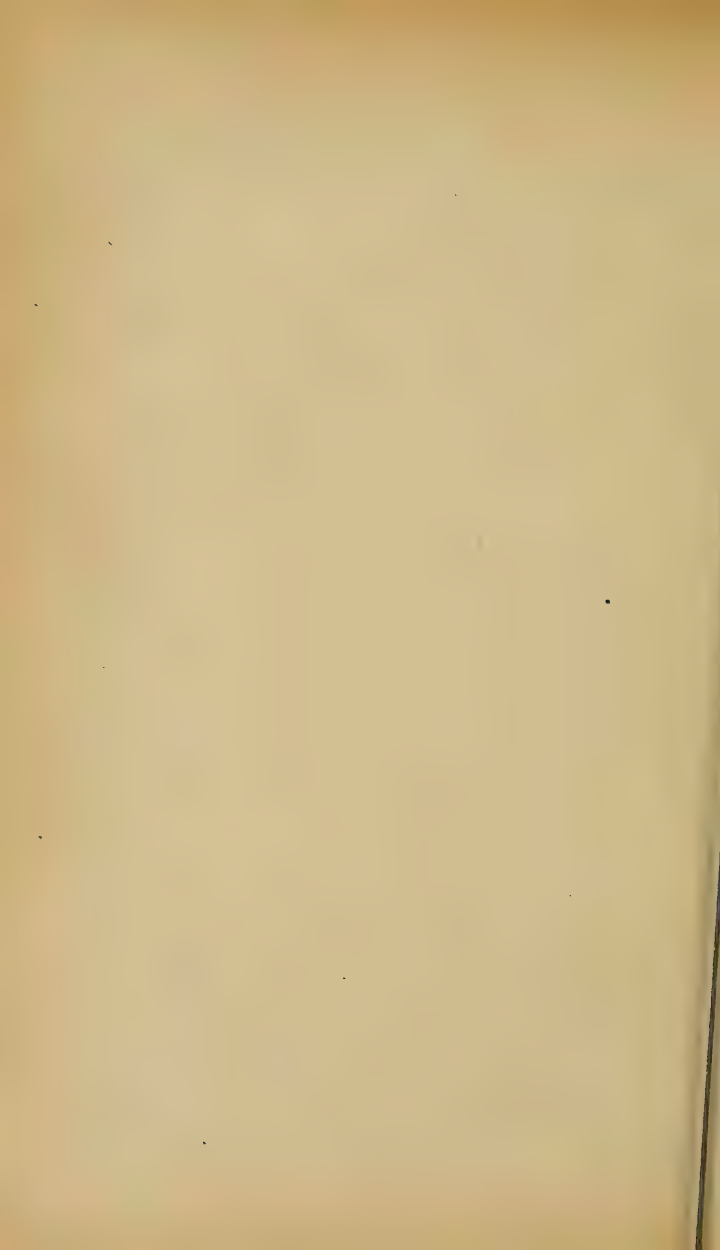
Je le regardai, en effet. Sa phrase n'avait pas la valeur de la scie boulevardière ou soi-disant telle. Il valait qu'on le regardât. Il tremblait, en son calme visage, un je ne sais quoi d'éternel, une souffrance, un doute, une flétrissure qui venait mourir dans l'épaisseur d'une barbe neuve. Il me fixa, lui aussi, derrière l'é-

nigme de son binocle, puis, troublé comme moi :

—Vous ne vous décidez pas à me reconnaître,
dit-il. Je suis Alfred Dreyfus.

Janvier 1901

LES DEUX PRÉSIDENTS



LES DEUX PRÉSIDENTS

A Antoine Marty.

Lorsque M. Magnaud, président du tribunal de première instance de Château-Thierry (Aisne), vit arriver devant lui ce singulier délinquant, il le regarda avec cette attention tendre que mérite à ses yeux toute créature — après avoir dérangé les gendarmes.

Rien cependant dans l'aspect du nouveau venu n'appelait la curiosité.

Ses courts et pointus cheveux blancs, ses yeux chinois, son nez aigu, sa bouche mince et longue, ses oreilles déliées et son menton plissé défiaient la sympathie, l'antipathie et l'anthropométrie. Ça procédait du lapin et de la fouine et ça les mariait en un ensemble pas très d'ensemble, neutre, fuyant, fouillant, bonhomme et pas très rassurant : paysan ruiné qui maraude, huissier qui

rève, sur déconfiture, à d'extra-judiciaires saisies, vieux chemineau qui a appris un peu de droit dans ses incessants démêlés avec des parquets espacés, l'homme avait encore un je ne sais quoi de retors et d'illuminé, un mysticisme pratique, de la grandiloquence tacite, des patenôtres virtuelles, de l'onction agressive et sournoise : pourquoi n'eût-ce pas été un sacristain ?

M. le président du tribunal de première instance de Château-Thierry, jugeant correctionnellement, mit fin à ses hypothèses pour procéder à l'utile cérémonie de l'interrogatoire :

— Prévenu, dit-il, je ne vous demande pas de vous lever. Vous avez refusé de répondre à toutes les questions qui vous furent posées touchant votre état civil, profession, résidence, moyens d'existence et nationalité. Je n'insisterai point. Mes sentiments profonds sont pour la liberté, même et surtout des individus dans la situation de détenus. La loi n'a pas assez prévu le cas de ces infortunés qui, arrachés à leurs habitudes, à leur solitude ou à leurs familles, ne doivent sortir d'une cellule sourde et d'un silence réglementaire que pour échanger des paroles précises avec un magistrat chargé de l'instruction et commis à cet effet. Magistrat moi-même

mais homme, et ayant pris ces deux titres dans leur plus grande extension et dans leur essence, je n'userai point du premier pour attenter au second dans la personne d'un de mes semblables plus malheureux. Vous êtes un homme, prévenu...

Ici, le prévenu interrompit le président et articula simplement :

— Vous pourriez m'appeler Monsieur.

M. Magnaud demeura un instant offusqué de cette injuste observation.

Les coutumières formules de politesse et autres obséquiosités manquaient. Il brusqua les choses :

— Monsieur, puisque Monsieur il y a, nous allons vous acquitter. Les délits à votre charge sont parfaitement caractérisés. Vous avez parcouru la ville en vous livrant au pire tapage injurieux et nocturne que vous avez pris le soin de correctionnaliser par l'adjonction d'outrages par paroles et par gestes envers les agents de la force publique. Vous êtes, d'ailleurs, couvert par la loi d'amnistie. Vous ne vous êtes point con-



Magnaud.

tenté du délit de port d'armes : vous y avez ajouté celui de port d'uniforme : vous étiez déguisé en général de division. Vous avez incité notre paisible population à la révolte, vous avez tenté d'embaucher un lieutenant-colonel d'artillerie territoriale, l'honorable M. C... et vous vous êtes entendu avec un M. B .., journaliste, pour la rédaction et l'affichage de placards séditieux. Nous n'avons point retenu ces chefs d'inculpation qui échappaient à notre compétence.

M. Magnaud se pencha — ou à peu près — sur ses assesseurs et improvisa la lecture du jugement :

« Attendu que par un sentiment respectable de discrétion, le prévenu a commis les faits qui lui sont reprochés sans esprit de publicité et dans l'intégrité de l'anonymat... »

Mais le susdit prévenu qui ne s'était pas levé interrompit le magistrat ;

— Pardon, Monsieur le président, ne m'acquitez-vous pas ?

— J'en ai peur, fit jovialement M. Magnaud.

— Mais vous ne me connaissez pas.

— Je n'ai pas besoin de vous connaître. L'acquiescement, c'est ma nature.

— Votre seconde nature.

— Ce que j'acquitte en vous, ce que j'absous, ce sont vos délits. Peu m'importe votre individualité. Un délinquant, c'est (ou ce sont) des délits. Voilà : j'efface vos délits, j'acquitte l'homme.

— Vous n'en avez pas le droit. Vous avez manqué dans mon interrogatoire aux articles les plus importants du Code d'instruction criminelle. Vous manquez aux règles de jurisprudence. Serviteur de la loi, vous ne l'appliquez pas, vous l'interprétez abusivement...

— Dans le sens le plus large ! s'exclama le président.

— Vous empiétez sur les droits et attributions du législateur, vous vous faites vous-même, en personne, la Loi et les prophètes...

— Le prophète, le prophète de la Loi future, consentit M. Magnaud.

— Monsieur, continua le prisonnier, avant l'unification et la confection du Code, nous avions *les Coutumes* de province, vous nous ramenez au bon vieux temps : vous rédigez sur siège le Grand Coutumier de Château-Thierry.

— Prévenu !... menaça le président.

— J'étais venu ici pour ne dire qu'à vous mon nom mais pour vous le dire. C'est vous seul que

je suis venu outrager. Ma protestation, mes violences ne s'adressaient qu'à vous. Et vous m'acquitez ! C'est un abus, un abus criant.

— Vous connaissez la Loi ? remarqua enfin M. Magnaud. Seriez-vous pas repris de justice ?

— Je m'appelle, dit lentement le prisonnier, M. Quesnay de Beaurepaire, ancien procureur général à la Cour d'Appel de Paris, ancien président de la chambre civile de la Cour de cassation.

— Q. de Beaurepaire ! s'exclama M. Magnaud. Etant donné les éléments de la cause, je prononce le huis-clos. Huissiers, faites évacuer la salle !

II

Le tribunal étant vide ou à peu près, l'ordre du président s'exécuta sans trouble. Les gendarmes furent congédiés d'un signe et bientôt l'on fut entre soi, comme en chambre du conseil.

— Vous êtes fou ! dit simplement M. Magnaud à M. de Beaurepaire.

— On me l'a déjà dit quelquefois depuis deux ans.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Manifester, je le répète. On déranger pour moi, il y a déjà pas mal de temps le conseil supérieur de la magistrature. Il paraît que j'avais manqué de diligence dans l'engagement des poursuites contre une Compagnie qui canalisait. Vous, vous arrêtez les poursuites — d'un scandaleux et perpétuel et incessant arrêt de relâche. J'ai voulu organiser un vaste pétitionnement. Vaste pétitionnement moi-même, vaste pétitionnement à moi tout seul...

— Vous êtes fou ! répéta M. Magnaud.

— Et vous ? Il y a folie et folie. Mais nous nous ressemblons, mon ami. Nous sommes tous deux des ambitieux et des aigris. Nous avons fait un placement différent de notre ambition



Quesnay de Beaurepaire.

et de notre aigreur. C'est devenu chez vous une sérénité agressive. C'est devenu chez moi une inquiétude, — agressive aussi. Mais, chez vous, chez moi, c'est la même déclamation, la même prudhommie, le même verbiage, puisque c'est le même dialecte, le même patois, le même argot de grimoire. Président, je me suis rétrogradé substitut ; président, vous êtes tombé avocat — sur siège. Nous avions déjà M. Camille Bouché et M. Bertrand, mais au moins ils appartenaient, en la dirigeant, à la magistrature debout. Voulez-vous que nous comparions nos deux existences ? Je commence par moi : ce n'est pas que je me connaisse mieux mais je jouis du pseudo-privilège de l'âge. J'ai commencé ma vie à plus de cinquante ans, — j'entends la vie telle que je la convoitais. J'étais alors trop vieil avocat-général et romancier trop jeune encore. Forestier jauni et blanchi, d'être trop resté au vert, trop au courant des mœurs de province, pour y avoir été oublié, commandant de mobiles en non-activité sédentaire, j'étais tout et rien et j'enviais tout. Il me fallait la gloire et le bruit, la bataille — enfin ! — dont on parle. Je n'avais jamais eu le temps de penser. L'armature du Code et de la

jurisprudence me servait de corset, de cuirasse et d'étau. Je ne réfléchissais pas dans mes loisirs : j'écrivais. Mes audaces de moraliste, c'était de la chronique pour Emile Bergerat. Mon observation, c'était de l'observation de greffier ou d'institutrice. Quant à mon style, hélas ! il avait la fraîcheur des primeurs de conserve, l'innocence d'une sœur tourière, la saveur de l'eau filtrée, la verdeur généreuse d'un vinaigre de toilette. Les grands problèmes ne m'avaient jamais troublé : j'étais né dans un édifice qui me couvrait, me protégeait, où ma carrière était tracée — et mon avancement ; j'étais conservateur pour être conservé, je défendais la société à charge de revanche mais mes espoirs ne se satisfaisaient point. Avez-vous vu déjà, mon cher collègue, un magistrat échapper à l'orgueil de sa charge, à son orgueil de caste ? Même avec le pire et le plus général désintéressement, nous désirons une élévation non pour une plus-value d'émoluments mais pour avoir un troupeau plus nombreux à guider et à sauver, pour être davantage nous-même la justice et la justice même. Notre verbe est fait pour retentir au dehors du prétoire : la condamnation d'un accusé, ce n'est pas une année ou une série à retrancher d'une activité obscure,

c'est un enseignement, c'est un acte d'autorité dont la vanité nous est permise alors seulement qu'on le connaît, qu'on le commente, qu'on nous redoute pour cet avantage remporté sur la coalition des mauvais exemples et des forces mauvaises. J'ai, peut-être plus qu'un autre, été l'objet de cette vanité. Vanité de l'éclat, de l'illustration, vanité du pouvoir, de la légalité et de l'arbitraire légal, serviteur de la Force établie jusqu'à en devenir le valet, admirateur de toute force et de la mienne, il m'a été donné de combattre une force sans mandat, sans autre mandat que quelques mandats aussi impératifs que législatifs. Ah ! pouvoir requérir !...

— Vous ne faites que cela, interrompit M. Magnaud. Vous êtes le réquisitoire fait homme.

— ... fait âme, corrigea l'apologiste Quesnay. Je suis donc, à l'automne d'une carrière sacrifiée, sacré procureur général. Je puis me venger avec la Loi, attaquer tous les citoyens, me venger de mes insuccès de Cour et de jardin, de mes échecs dramatiques. Après tant d'amertumes de librairie, je suis sûr enfin qu'on m'écouterà, qu'on me lira, par ordre ou par haine, pour se justifier, pour se convertir ou pour renforcer sa conviction. Je puis employer toutes mes finesses

de procédurier, toutes mes ressources de mélodramaturge, draper dans ma toge une psychologie trouée, faire à la fois un conte, un roman — encore ! —, un vaudeville tragique, découvrir des traîtres pour de vrai, avoir pour spectateurs tous les Français ensemble et traduire leur destinée en prose de feuilleton populaire. On me prête des collaborateurs qui depuis !.... ; on me discute ainsi qu'un génie ; j'incarne — enfin — la magistrature active, militante, offensive, accusatrice, la magistrature d'exception qui extorque un arrêt et non un verdict, un ordre du jour et non un jugement à un tribunal d'occasion, je suis le croquemitaine en simarre, le paladin spécial de l'hermine qui s'appuie seulement sur la gendarmerie, l'arsenal des lois et les parquets pour combattre une opinion, je monopolise l'injure et la calomnie, je m'en sers et l'on s'en sert contre moi, on ne voit plus en France que moi — et l'autre. Hélas ! ce moment ne dure pas. Je retombe à mes fonctions, à mes honneurs. Esclave d'un procès sinistre, je laisse par force les autres procès se faire sans moi, sous moi et quand je requiers, quand je demande une tête, c'est toujours une tête déjà acquise : je ne la gagne pas, on me la jette. Je ne suis plus

procureur, je suis — à sec — le bourreau. On me chasse, on m'encloue dans un siège à la Cour de cassation, en me tenant loin de la Chambre criminelle à laquelle me prédisposaient mes goûts et mes antécédents. J'avais la nostalgie de mes débuts, de mes services. Dans les déboires amenés par des complaisances toujours politiques, dans la paix orageuse d'une ambitieuse et bavarde conscience, je suis réveillé par les échos d'un tumulte déjà connu. Deux partis se disputent : je crois qu'ils se disputent mon concours. C'est au tribunal même auquel j'appartiens mais à la porte à côté que se joue le dernier acte. Dramaturge, je veux y ajouter un acte encore. Procureur impénitent, j'emploie des trucs de police officieuse, j'entends, je fais écouter et, pour dresser un réquisitoire, je bâtis une enquête brève, un rapport d'agent pas assez secret. Je m'évade de mon inamovibilité, j'agite, je me remue, je me jette dans une mêlée que je prends soin d'embrouiller, de diviser, d'aigrir et d'intoxiquer par habitude, je crie, je déclame, j'apporte des mots, je demande des preuves et je finis polémiste après m'être annoncé témoin. Ironie de la destinée ! J'entreprenais un métier pour lequel j'avais fait condamner un de mes

nouveaux alliés, mais je n'avais ni flair, ni légèreté, ni vigueur de traits. J'écrivais des réquisitoires !

— Passons ! dit M. Magnaud. Nous savons...

— Eh bien ! c'est tout pour moi. Je ne suis plus. Je suis une parole de magistrat sans toque et sans robe, le néant soufflé, ampoulé...

— Passons à moi, demanda M. Magnaud.

— Mais, répliqua M. Quesnay, c'est le même point de départ, la même attente, le même mauvais désir amer. Vous trompez tout cela par des courses à cheval, par des réflexions à travers la nature, à même la nature. Vous vous attendrissez sur vous et sur tous, en vous comparant aux passants, aux vagabonds. Ça devient une sérénité orgueilleuse et envieuse, tout de même, un accord avec les convoitises tacites des pauvres, une complicité de besoin. Pour n'avoir pas été choisi en votre temps et à votre tour pour revêtir la robe rouge, vous vous installez sur place premier président et juge souverain. Vous transportez, d'autorité, en ce chef-lieu d'arrondissement, la Cour de cassation et le Conseil d'Etat, vous avez fait de la Loi une chanson, une romance, un je ne sais quoi de malléable dont on peut frapper des médailles d'or et un optimisme

bienfaisant, vous rêvez tout haut des rêves féconds pour quelques individus et tout cela dans notre style à nous, dans notre jargon à nous dont nous ne pouvons nous débarrasser ni pour le bien ni pour le mal. Ah ! mon cher collègue, la Loi n'est pas une belle chose. C'est une arme, l'arme du plus fort. Elle ne protège jamais qu'une caste à la fois. Vous en faites la chose de tous. Vous faites vivre un petit coin de terre en avance d'un siècle sur les autres, vous l'avantagez d'idées généreuses, de résultats qui n'ont rien à voir avec votre état. Vous vous douez d'une mission quand vous n'avez plus à vous soucier d'une carrière. J'en eusse fait autant si j'étais resté en province. C'est Paris qui m'a jeté dans les factions. Votre place de réformateur était à la Cour de cassation, ma place de forestier était ici. Mais tous deux, nous n'étions pas nés juges. Le juge est une statue qui décide, qui punit, qui n'a rien de vivant ni d'humain. Son pouvoir l'isole du monde auquel il commande, qu'il peut amoindrir à son gré. Ce n'est pas un apostolat qu'on lui demande, c'est un renoncement et un vœu d'impassibilité. Vous parlez, vous écrivez, vous commentez. Vous croyez à la publicité, à la popularité, à la gloire. Les juges anglais croient à leur perruque : ils

ont raison. Mais je vous envie tout de même...

Les yeux brillants sous ses cheveux blancs, sa barbe noire comme figée à son menton osseux, le président du tribunal de Château-Thierry laissait discourir le triste orateur.

Sans se lasser du parallèle écourté, il élaborait un jugement qu'il ne prononcerait jamais sur les événements que représentait le vieillard et qu'il évoquait de sa silhouette falote et de son geste de clown.

C'avait été un juge, une solution, un intermède, tragiquement.

C'étaient dix ans de France et plus, un pantin de combat, presque une cause de guerre européenne. Et tant d'hommes s'étaient faits à son image !

Il pensa une minute à la magistrature comme ce prévenu l'avait définie, à lui-même comme il l'avait caricaturé, puis il se consola et revint à son rôle, à l'heure présente, aux circonstances qui amenaient l'un en face de l'autre un juge évadé et un juge obstiné. Alors, regardant tendrement, de biais, le buste de la République qui remplace dans ses prières comme au prétoire l'âme saignante de Jésus, il étendit la main vers M. de Beaurepaire pour arrêter son éloquence et

pour lui infliger la paix de l'esprit, puis, d'une voix où il fit sonner, exprès, sa pitié, sa fraternité et son évangélisme athée et anti-juridique :

— Je vous acquitte tout de même, prononça-t-il.

Janvier 1901

OCTAVE MIRBEAU

OCTAVE MIRBEAU

A Thadée Natanson.

I

Il faudra pourtant que, selon ma promesse, je publie mes *Essais de Bibliographie sentimentale*.

Les peuples y apprendront que j'ai laissé un peu de mon âme — tout en la conservant grande et entière — au verso de bien des pages, et que pour moi, — parlons comme notre confrère, M. Joseph Prudhomme, — beaucoup de livres ont été des drames.

Un jour, ayant pour fortune — et par fortune — une somme de un franc cinquante centimes (trente sous), j'hésitai non entre l'acquisition de substantielles charcuteries ou de pâtisseries avantageuses, mais entre l'achat des poèmes (en anglais) de Dante Gabriel Rossetti et

de la photographie de mon maître et ennemi Anatole France. J'optai pour Dante Gabriel, un peu parce que la photographie coûtait deux francs et je donnai par la suite mon cher recueil de poèmes à un Anglais qui s'ennuyait sur les bords de la Marne.

Dieu et quelques amis — qui ne me furent pas secourables — savent seuls combien me fut pénible la capture — en l'édition *princeps* et plantinienne — des *Dionysiaques* de Nonnus le Panopolitain. Je cherchai les deux francs qu'on me demandait chez tous les littérateurs et marchands de vin de la capitale, jusqu'au moment où je les obtins de Thadée Natanson — à qui je les dois encore.

Mais mon souvenir le plus âpre et le plus tendre est celui du matin où — j'en demande pardon à mon élégante clientèle, — comme d'habitude et comme dans la chanson : *Dansons la Capucine*, il n'y avait pas de pain chez nous. J'achetais couramment — sur quelles économies ? — la *Vie Populaire*, qui publiait *La Débâcle*. Elle se vendait alors trois sous — et ça ne nous rajeunit pas. C'était un mercredi — la *Vie Populaire* arrivait le mercredi en province.

Je me promenai autour des kiosques pour

essayer de trouver en leurs violentes images un peu de consolation et d'espoir. Et je vis que mon journal publiait ce jour-là *Le Pauvre Sourd* d'Octave Mirbeau, avec une image de première page de M. B. Borione.

Je revins chez moi et je dis à ma mère : « Il me faut trois sous ! »

Ma mère eut un sourire tiré — par les pieds, si j'ose dire de *L'Enfer* de Dante Alighieri :

« Où les prendre ? »

Nous eûmes une idée, nous vendîmes un atlas de géographie et je lus *Le Pauvre Sourd*. Cette nouvelle mélancolique et amère était plutôt

pour me désespérer que pour me donner trois sous de courage. Il paraît qu'elle m'encouragea néanmoins, puisque, aujourd'hui, je puis conter cette anecdote.

On me dira que je lisais cette nouvelle quand elle avait cinq ans de date : ça valait mieux que de ne pas la lire du tout.



Octave Mirbeau.

Et je fus toujours très en retard. C'est avec un retard de cinq ans ou presque que je lus *Le Calvaire*. J'achetai très cher — deux sous la pièce — quelques livraisons dépareillées de la *Nouvelle Revue*.

J'y découvris du Roger Marx peut-être, du Jean Aicard et du Bourget; mais des pages, des rages, des râles me prirent, me mordirent, me tordirent et m'arrachèrent de spasmodiques admirations, m'affolèrent de colère et d'ardeur. C'était le roman de Mirbeau. J'en lus des fragments sans suite, je fouillai des amas de vieux bouquins et de vieux papiers pour trouver la fin et le commencement — et je finis par où j'aurais dû débiter : je demandai à la bibliothèque municipale de Nancy je ne sais quel tome de la *Nouvelle Revue*.

Dans cette salle longue et froide, parmi des écoliers qui copiaient des traductions de leurs versions latines et des vieillards qui désiraient vainement des documents nouveaux sur les antiquités de Maxéville, je m'échauffai, je m'attristai, je pris conscience de cette triste chose qu'on appelle devenir homme et je crus, avant de connaître l'amour, à la vanité de l'amour.

Heures d'ivresse sur un coin de table anonyme, heures de fastueuse solitude parmi une horde de douteux et obscurs travailleurs, heures d'orgueil, de mépris, de haine et de puissance ! La pudeur de la revue de madame Adam avait mutilé *Le Calvaire* : il y manquait des forêts occupées et saccagées par nos troupes en 1870, il y manquait de l'horreur militaire et la désillusion de la gloire.

Ce furent des pages que je devinai, que je reconstituai, que j'imaginai longuement, par une humble et fiévreuse collaboration. Je lançai sur tout le territoire français des soldats vaincus que j'empruntais à Maupassant et que je revêtais d'uniformes tolstoïques, j'ajoutai des défaites harnachées tant bien que mal, des déroutes que je dénudai comme je le pus. Et *Le Calvaire* me satisfit ainsi.

Me satisfit !

Il m'enchanta de désenchantement, de renoncement, de douleur et de rancune — déjà ! Il me laissa non pas nu, mais dépouillé. Toutes les espérances — les médiocres espérances qu'on m'avait infligées au collège, — tous les désirs de places et d'honneurs qu'on m'avait fait sucer dans les manuels moraux et civiques de feu

MM. Paul Bert et Auguste Burdeau, toutes les ambitions d'amour et d'amourettes que j'avais puisées — avec ou sans le consentement de mes proviseurs, censeurs, ou autres pions — dans les œuvres de Théocrite et de Théo-Critt, d'Andréa de Nerciat et d'Alfred de Musset, de Louvet de Couvray et d'Edmond About m'abandonnèrent comme des cocottes qui, au coin d'un bois, apercevraient la bête de l'Apocalypse (qui n'est pas bête,) me lâchèrent, me plaquèrent, s'enfuirent comme des femmes en carte qui, sans carte, se trouveraient nez à nez (soyons poli) avec un agent de mœurs — et je n'en fus pas plus fâché pour ça — ni moins malheureux.

J'avais trouvé un ami, un ami lointain et proche, l'ami des jours de jeûne et des soirs de deuil, l'ami des nuits glacées et des pâles aurores, l'ami qui ne tenterait pas méchamment de m'apporter la banale consolation aux souffrances qu'on ne console pas, qui me donnerait la fièvre et le feu, le dégoût et la colère.

Les journaux de reproduction, les suppléments littéraires — je leur dois tout — m'accordèrent peu à peu et tour à tour des chroniques de lui, qui n'étaient plus d'actualité et qui vibraient encore, qui frémissent encore de fris-

sons rouges, des nouvelles aussi, aigües, profondes, déchirant le cœur et griffant atrocement notre épiderme égoïste, notre derme menteur, mettant en sang la chair, m'accordèrent des visions qui brûlaient les yeux, et des utopies qui, de leur beauté, de leur attirance, de leur impossibilité, nous jetaient en de saouls et désolés évanouissements.

Je fouillai pieusement des amas de reliures et de ferrailles : j'en tirai de petites brochures rouges : *Les Grimaces*.

Hélas ! ce n'étaient pas toujours *Les Grimaces* en ce pêle-mêle irrespectueux et inconscient, il y avait bien plus de *Lanterne*, de *Cloche*, de *Diable à quatre*, que sais-je ? que de *Grimaces* ! et, après avoir eu un mouvement de joie, il fallait renoncer aux littératures de Rochefort et de Louis Ulbach — ou les accepter.

Je lus de la sorte du Grosclaude, de l'Hervieu et du Capus, du Mirbeau aussi, que je sentis plus que je le compris : les allusions très parisiennes m'échappaient un peu, en mon coin de province : il y avait la date.

Mais ces lignes avaient des vertus qui n'ont pas de petite patrie, des vertus qui peuvent s'épandre et s'exiler, et qui se comprennent même

en russe : l'esprit et la férocité — ce qui est tout un. Des certificats attestaient, de semaine en semaine le courage de la rédaction, du rédacteur en chef, et combien les traits portaient : c'étaient des procès-verbaux de duels. Le sang répandu ne vieillit et ne sèche jamais : les pages étaient encore jeunes, d'hier, d'aujourd'hui, cinglantes après les réconciliations, après l'oubli.

Dans le même temps — un bonheur ne vient jamais seul — je mis la main sur la plaquette du *Comédien*, publiée par Gabriel Brunox, sur les *Lettres de ma chaumière* et sur l'*Abbé Jules*. C'était le temps où, dans l'*Echo de Paris*, Octave Mirbeau continuait sa série de *factums*, de rires trop clairs et trop bruyants du *Figaro* et du *Gaulois*, sa série de caricatures en noir, de portraits à l'eau-forte maculés de pointe sèche et de gouache méchante, sa suite de cris d'indignation, d'interviews prises au seuil de l'enfer, d'ironies épiques et de lyriques haines : c'était le temps où il publiait ses *Mémoires d'une femme de chambre* — que nous attendons encore, ce volume où tout est ardent jusqu'au cynisme, où tout — même et surtout l'érotisme — est amer.

Et c'est le temps où j'achetai, cousus hâtivement par une aiguille de pauvre femme, les feuillets de *Sébastien Roch*. Ah ! cette fois, il n'était plus besoin de glossaires ; je compris, je compris trop : mon enfance malheureuse, la lâche et grise horreur des lycées qui m'étreignait encore, l'horreur des élèves et l'horreur des maîtres, l'idée de justice, l'idée de liberté, la guerre même qui terminait le livre comme on mure une tombe, ça grouilla, ça pleura, ça ricana, ça rugit en moi. Je me jurai à moi-même, je jurai à ce feuilleton de n'être pas vaincu, de n'être pas écrasé, de ne pas mourir — et de vivre ma vie.

N'éternisons pas cette monodie : le charme de Mirbeau, c'est entendu, n'est-ce pas ? persista et grandit pour moi — et pour tous. Ses véhémentes critiques d'art, sa campagne contre la bourgeoisie, le peuple, les lois, le socialisme et M. Frédéric Fevbre, son *Histoire d'un pauvre homme*, et ses *Supplices chinois*, m'exaltèrent, m'abrutirent, m'enflammèrent et me glacèrent, ainsi que la majorité des Français — et autres sensitifs ou penseurs.

Entre temps, je le connus.

Oh ! ça n'alla pas tout seul ! Une brochure que

je lui adressai en 1895 avec une dédicace de petit garçon s'égara et me revint après avoir fait toutes les carrières, sauf à Poissy.

Et, en 1896, bien des gens me félicitèrent avant lui. J'étais malade d'attendre ses félicitations, à lui. Elles me parvinrent, bourruées, actives, fécondes.

Et il m'échut cette rare fortune : devoir de la reconnaissance à qui l'on aime. Je le connus, je le vis et le revis.

Je fus à même d'apprendre combien son âme était tourmentée, délicate et scrupuleuse, doutant de soi, s'épuisant en efforts et désespérant de ces efforts lorsque tout le monde admirait le résultat de ces efforts, d'apprendre combien cette âme avait la maladie de la perfection, combien Mirbeau se croyait arrêté en son essor vers les étoiles, d'apprendre qu'il croyait n'avoir jamais suffisamment exprimé sa pensée, son mépris, son amour : c'est la rançon du talent, mais Mirbeau y met bien de la bonne volonté !

Voilà sept ans ou à peu près, qu'il n'a pas publié un volume, que son ardeur est éparse et qu'elle ne s'agglomère, compacte et haute, dans l'esprit et le cœur de tous, que par la force

de son souvenir, par sa force même. Et, avec ses yeux pâles, sa face énergique et sa moustache d'officier qui abandonnerait vers 1824 son titre de maréchal de camp, son avenir et ses croix pour aller mourir, brigand, sur une montagne isolée de la Grèce, en l'honneur de la liberté, — avec ses sourds éclats de voix, ses gestes brusques de dédain, la flamme verticale de ses yeux et la minceur soudaine de son nez, avec la menace de ses sourcils et le frémissement de son front, il rumine de lointains paysages de Bretagne, des paix d'Italie, des lagunes et des mers, et doute, doute, s'apeure, se lamente à sec, désire tout — et ne désire rien.

Mais enfin, la Vérité et la Beauté ont triomphé en cette âme de beauté et de vérité. La pièce qu'il échafauda — non ! échafauder c'est un vilain mot, quand il ne s'agit pas de la guillotine ! — qu'il dressa, qu'il hérissa, qu'il ensanglanta de son propre sang, qu'il anima de son âme, où il jeta, palpitante, sa féconde désespérance, où il lança, en sa sainte épilepsie, son ardeur et son éloquence, où il fit sangloter et chanter son humanité, où la Mort, en cote d'ouvrier et en pantalon rouge, s'en vient ouvrir aux malheureux la porte du Néant et la grille

du rêve, cette pièce, donc, va dans peu de jours se dérouler devant nous comme le pitoyable et sublime cinématographe de la misère et de la douleur, comme le seul drame humain, comme le seul drame de notre époque. C'est « la vraie chose » pour parler anglais, la chose de la passion et de raison, triste comme la mort, ainsi que dit Musset, dans *Il ne faut pas badiner avec l'amour*, et plus triste, triste comme la tristesse et triste comme la vie. Ah! si je pouvais en détailler les beautés; mais tout est beauté tout y est pathétique et l'on en parlera — bientôt — mieux que moi.

J'ai voulu seulement accomplir une action lâche et méprisable : embrasser un guerrier un tout petit peu avant le triomphe certain. C'est ce qu'on appelle le baiser des armes.

Ne sourions pas : j'ai voulu balbutier mon affection, faire d'une page une longue et une intime étreinte, en un sentiment qui est sentiment, dire mon admiration instinctive, anecdotique et documentée.

Décembre 1897.

II

Et les temps ont passé. Il y a loin aujourd'hui du Mirbeau farouche, taciturne et quasi-secret au fécond triomphateur des *Mauvais bergers*, du *Jardin des supplices* et du *Journal d'une femme de chambre*.

C'est le même homme.

Je me félicite et je m'honore de l'avoir le mieux connu et le plus fréquenté aux lourdes heures de l'inconsciente gestation, aux heures où l'homme de lettres porte le germe inconnu des succès et des chefs-d'œuvre comme il porte le souvenir des vains hiers et du vide passé infini et fini, où il a le masque de la femme grosse, geint comme elle, se décourage comme elle, sans se douter qu'il est radieux, en soi, d'avenir et d'éternité.

J'ai vu l'envers de son esprit forcené, de sa fureur guerroyante, de cet assaut de trois ans où il a tout attaqué et tout aimé, où, de son amertume et de sa foi dans la beauté et la vérité, de sa violence et de sa tendresse, il a

effaré, dompté, arrêté cette cavale de cirque, la popularité.

Aujourd'hui on lit, on dit Mirbeau comme on dit Zola.

Je n'ai pas à analyser ici l'acuité enveloppante du *Jardin des supplices*, sa force de pénétration, son atmosphère de folie, sa cruauté, sa pitié et la grande impression de misère, l'envol de vie qui y tournoie sur la mort, comme des abeilles au haut d'un charnier. Volupté captivante et exténuée, sadisme même et masochisme, désir de faire souffrir et désir de souffrir, toute la nature humaine y est, dans son essence, dans son atrophie, dans son hypertrophie : c'est du rut et de la sanie, c'est on ne sait quelle projection de virilité et de passivité, de rêve et de néant hors des limites présentes, c'est un effort d'horreur et d'infamie ; c'est un exercice effroyable de compassion, d'indignation et de cynisme tenaillé. Les merveilles de fleurs qui se jouent parmi les supplices y sont aussi pieuses que perverses : on ne sait si elles sont un défi de Dieu ou une consolation et un espoir des hommes, — et cette ambigüité de sorcellerie est un charme de plus en ce livre d'effroi.

Je n'ai pas à détailler le *Journal d'une femme*

de chambre : tout le monde l'a encore, non dans la tête, mais dans le sang.

La bassesse scrupuleuse, l'auto-suggestion servile, l'ampleur intime de crimes, de scélératesses, de perversités qui s'ignorent et qui s'avouent, l'odeur des aventures et des intérieurs, la sincérité changeante, la duplicité qui se confine, ah ! que c'est vrai, ah ! que c'est nouveau ! Et que c'est triste ! Le public a mordu à l'appât de quelques scènes, à quelques relents : il a été contraint ensuite de happer l'indignation contenue et roulante, l'énergie descriptive, la satire sanglante et saignante, toute la morale de ce livre, sa leçon d'humanité, son anarchie, enfin, autoritaire, seule autorité dans un intérieur de bourgeois mous et vils et d'apprentis bourgeois voleurs, violeurs, assassins et patriotes.

Mais mon Mirbeau est plus jeune — pas beaucoup plus jeune. Il n'a pas encore le bénéfice de ses rancœurs et de ses études mal cicatrisées. Mon Mirbeau, à moi, hésite, hoquète de dégoût devant le monde avant de lui lancer la fleur de sa colère et le rire de sa douleur. Mon Mirbeau restera dans mes yeux et dans mon cœur celui des veilles d'articles et des aubes de livres, reli-

sant sans fin un fragment à ses amis, les harcelant de ses phrases scandées et martelées afin de pouvoir croire lui-même qu'il les a lues, qu'il les a écrites, qu'elles sont à lui, de lui, — et qu'elles sont.

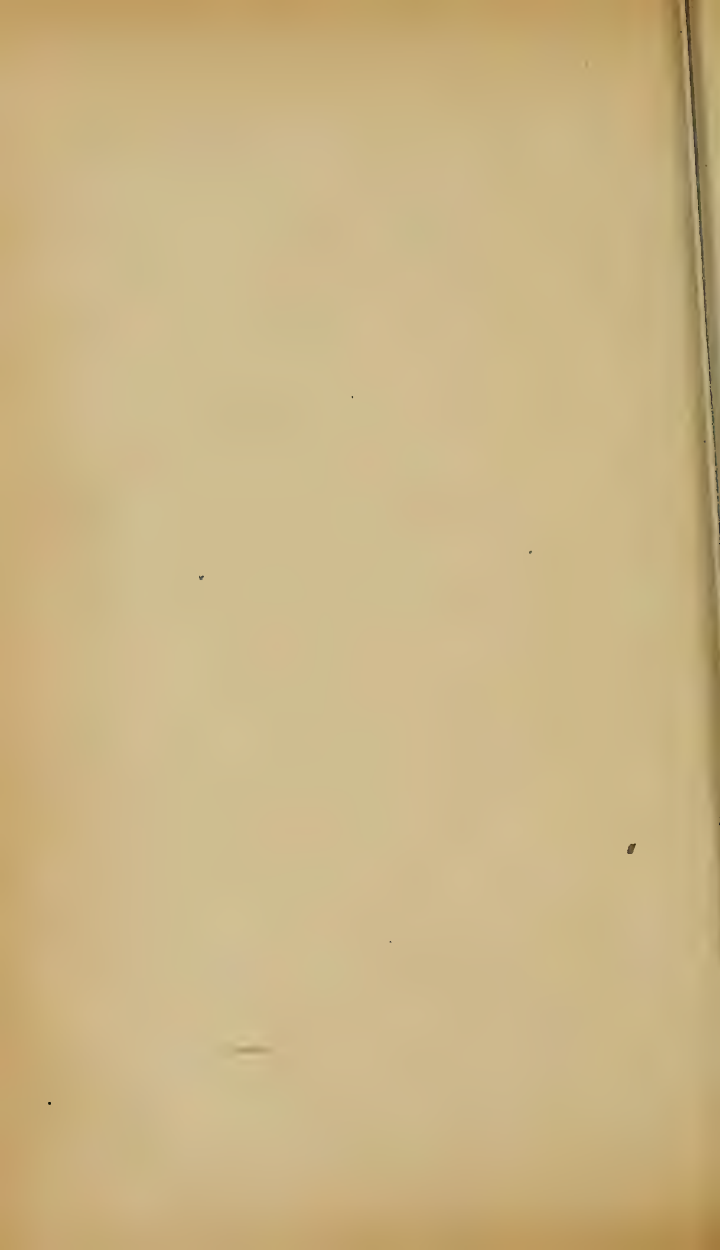
C'est l'auteur crucifié sur sa page inachevée, la vomissant avant que de la parfaire, tâtonnant dans sa sûreté, s'arrêtant au bord de la Beauté comme s'il n'avait pas le droit d'entrer dans cette terre promise après l'avoir pétrie de sa semence et de son mal.

Difficile, injuste, brutal, comparant un chacun à ce qu'il devrait être, souffrant de toutes les taches du soleil et des taches des moindres soleils, avec son rire de chien de fusil, avec ses abois de chien de braconnier, nerveux, agité à la fois et serein d'une grande paix hautaine, Octave Mirbeau est malheureux parce que, avant tout, il est un délicat.

Il a brisé et adultéré des fleurs pour avoir plus de parfum et plus de joliesse, il a mâtiné des marbres et des bronzes pour qu'ils fussent plus tendres et plus en pâte d'âme, il a eu une générosité pathétique qui rougissait, qui éclatait des générosités plus grossières, des apitoiements qui ne discernent pas, qui ne choisissent

pas, qui vont au tas, — au tas des *Mauvais bergers*. Il n'a fait de concession ni à la foule, ni aux élites de semaine : il a peiné pour tous et pour peu ; il a surtout ce mérite sacré, c'est qu'il n'a jamais joui lui-même de ses phrases, de ses mots, de ses cris, c'est qu'il s'en est éloigné tout de suite, allant plus loin, dans sa quête berceuse de bibelots, de livres, de fantômes anciens qui le distraient de sa fièvre de Nouveau, c'est qu'il s'est arrêté longtemps devant des reliures séculaires tandis qu'il brisait le moule de l'art du jour, c'est qu'il a toujours demandé pardon aux vrais morts des blessures qu'il faisait aux faux vivants.

Mars 1901.



O. P. ZISTEZESTVSKY CZ



O. P. ZISTEZESTVSKYCZ

Au C^t A. Veling.

Rien n'est plus rare qu'un vrai Polonais. J'éprouve quelque émotion à en découvrir un, publiquement.

Je donne tout de suite la preuve de son authenticité : il écrit en français. Il n'attend ni traducteurs, ni exégètes. Il a appris notre langue à la lueur de notre sympathie d'antan et à celle (*sic*) des incendies de son pays. Sa famille réside à Paris depuis Balzac.

Il a été lui-même sous-officier de dragons et vainement candidat à des élections municipales et législatives.

Mais citons, sans pire préambule, un de ses plus pathétiques sonnets :

A E.-C. Saint-Blancard.

Tu m'as donné le fils que me devait la Terre,
Rêve d'or que mes jours avaient tissé sans fin,
Que mes jours, un par un, jetaient, rêve d'or fin,
Au creuset profond et fécond de ma prière.

Tu m'as donné ce fils. Tu m'as donné l'amère
 Horreur de ne savoir de lui que son lointain.
 Il sucera le lait de ton amour éteint,
 Il sucera l'oubli de mon cœur solitaire.

Je n'aurai ni tes pleurs sacrés ni tes baisers,
 Mon fils, ni tes premiers mots purs et malaisés.
 Tes cheveux me refuseront leurs boucles molles.

O lèvre et front veufs de ma lèvre et de mon front,
 La gloire vous dira mon nom dans les écoles
 Et vous ferez effort pour retenir mon nom !

Il y aurait beaucoup à reprendre dans ce sonnet. D'abord il s'adresse à deux personnes, puis il y a comme une hésitation de langage. Il n'est pas jusqu'à « premiers mots purs et malaisés » qui n'étonnent. Mais il a un je ne sais quoi de sincérité furieuse et tendre, une douleur égoïste et orgueilleuse qui sentent leur poète et qui le révèlent. Ce n'est pas français : c'est humain. M. O. P. Zistezestvskycz a souffert. Il a souffert dans sa chair et dans son cœur. Voici un autre sonnet que, trop évidemment, il adressa à une infidèle — la même peut-être :

A Renée Parny.

Il m'a dit : « Prends mon cœur de ta dextre livide,
 Exprimes-en le sang, exprimes-en les pleurs ;
 Quand il sera béant, alors qu'il sera vide,
 Tu le pourras lancer aux molosses hurleurs.

Il ne lui restera ni la flèche homicide
 Qui l'aura transpercé ni les rauques stupeurs,
 Ni les cruels refus dont je pleure et je meurs
 Ni l'horreur d'une lèvres et coquette et perfide.

Puis lorsque je serai l'enveloppe qu'on voit
 Flotter, vaine, d'un mort sans tombeau, sans convoi,
 Ou d'un fantôme trouble et misérable et pire,

Dès qu'elle passera, la chère au cœur de fer,
 Tu me verras sortir des cieus ou de l'enfer
 Et ma bouche sans dents saignera d'un sourire.

Il ne faudrait pas croire que l'inspiration de M. Zistezestvskycz soit exclusivement personnelle. Il imagine et trace des légendes profanes et sacrées. Qu'on en juge par cette Salomé :

A Suzanne Desprès.

Quand la tête s'en vint prêcher sous tes doigts blancs,
 Salomé, de celui qui sut braver ta chair
 Et qui de sa voix rauque et charmante, de fer
 Et d'or, troua ta gorge et ton cœur et tes flancs,

Tu la reçus, stupide, et tes désirs troublants,
 Ta soif de chair, ta soif d'amour, ton rut amer,
 Tout se tut, et, pareil à la foudre dans l'air,
 Un respect écrasa ton rire entre tes dents.

De ton fardeau sanglant, honteuse, embarrassée,
 Clouée au sol et terrassée, hâve, cassée,
 Tu te courbas, enfant, sous la loi du Saint mort,

Et, prête au châtement, pour amuser le sort,
 Captive, ayant dansé comme pour une fête,
 Pour toi, de tes doigts morts, tu fis danser la tête.

Cette imagerie est assez nouvelle. Il faut lui pardonner la prétention des rimes masculines qui se succèdent au début, pour un puéril effet de force et de terreur.

Mais ne louons pas notre auteur, faisons-le connaître. Son ambition est simple : il embrasse toute l'existence ; les siècles, les choses et les gens. Dans une série qu'il a intitulée *l'Histoire d'un crime*, il a dessiné au trait, comme dans des tableaux de foire, la suite logique et ordinaire du plus vulgaire fait-divers.

Histoire d'un Crime.

I

A ce Brunot (E. A.).

« La honte s'adoucit, de songer à sa mère. »
Murmurait sur la route un libéré pensif :
Il revoyait la chambre avec le Christ massif
En plomb, où, tout enfant, proche le presbytère,

Il priait pour les prisonniers du château d'lf.
Puis c'était le collègue et sa jeunesse amère,
La faute, le *bat'd'af'*, l'eau d'aff, l'amer — Ah ! Mère
Du Seigneur ! tu ne protégeas pas le captif ! —

Le repentir luttait en son cœur — et l'audace :
Une vieille passa. Du fond de sa besace
L'or tintait, bruissait, dansait, appelait. Or,

On le sait, rien ne peut nous tenter comme l'or.
L'homme se décida — tel l'enfant qui s'éveille
« *Sursum corda!* » dit-il en éventrant la vieille.

II

A Henri de Bruchard.

Les gendarmes devraient être myopes. Leur œil
Qui du fourré d'en face au champ voisin se joue
Pourrait-il pas garer d'une flaque de boue
La jument blanche ou d'une sirène ou d'un treuil?

Non ! cet œil se démène et devine et voit, troue
Le vasistas de la maisonnette et le seuil
Du palais souriant, de la joie et du deuil,
Il scrute du passant et la joie et la moue.

Vous étonnerez-vous que deux gendarmes, deux
Serviteurs de la loi portant des képis bleus
A bande blanche et des ceinturons et des bottes,

Aient aperçu le meurtrier souillé de sang
Et passé, vainqueurs de la lutte d'un instant,
A ses poignets d'acier l'acier de leur menottes?

III

A Gaspard Meyer.

Hors de la salle des séance
Les jurés se sont retirés,
Dies illa! Dies iræ!
Pesant, marchandant leur sentence,

Tout à l'émoi des circonstances,
« Comment donc, Messieurs, vous irez
Voir guillotiner, vous, jurés ! »
(Le brave homme dit ce qu'il pense),

Ils laissent s'écouler le temps...
 Les gendarmes sont peu contents :
 « Avant que la tête on lui coupe

Rouspète l'un, mon vieux colon,
 Faut pas trouver le temps trop long
 C'est pourtant l'heure de la soupe ! »

IV

A David Louis Pelet.

« Avez-vous fait votre service militaire ? »
 Risque celui de droite à l'accusé qui sent
 Sa mâchoire claquer, entre autres cette dent
 De devant, précisons, la troisième molaire

Que jadis il fit plomber au Louvre dentaire.
 Mais il ne veut avoir, en ce danger pressant,
 Ni l'air intéressé ni l'air intéressant.
 Il répond doucement au rauque garnisaire :

« Je comptais à la deux du cinquième léger ».
 Au travers du verrou (brevet S. G. D. G.),
 S'entend une sonnette, une toux, un silence.

Le gendarme sourit d'un sourire subtil
 (A cause que l'esprit ne meurt jamais en France)
 « Je donne votre tête à cent contre un ! dit-il. »

V

A François Castanié.

Parmi l'après-midi, s'il regarde sa main,
 Le bourreau se permet quelque mélancolie :
 Ce n'est pas que son âme se sente amollie
 Par l'exercice de son métier inhumain.

Ce n'est pas que, dans l'asphodèle et l'ancolie,
Le deuil, le repentir, l'horreur, l'angoisse — amen !
Le visitent ! Pardieu non ! il n'est plus gamin !
Il a sacrifié jadis à la folie,

A l'amour, à ces habioles des vingt ans :
La fille d'un exécuter des hautes œuvres
L'arracha jeune à ces caprices éreintants.

Il a l'air cependant d'avaler des couleuvres :
C'est qu'après son travail, germe, cuisant, troublant,
Dedans sa paume rouge un panaris trop blanc.

Si nous avons tenu à publier intégralement cette suite d'esquisses, c'est pour montrer dans leur décousu apparent un effort d'intensité narquoise, et de je ne sais quel humour synthétique. L'historien n'a nul besoin d'évoquer les noms, les incidents d'audience, les stratagèmes du juge d'instruction et de l'avocat. Même, il renonce à dresser un échafaud !

Cinq sonnets, cinq phrases, le mépris de la vie humaine, les conversations plus précieuses qu'un réquisitoire, qu'une plaidoirie, voire qu'un verdict, — et c'est tout. Ici encore on peut reprocher à notre ami la pauvreté de son vocabulaire, l'abus des mots *horreur*, *amer*, etc., mais n'est-il pas étranger ? Sa sensibilité et son impartialité sont très caractéristiques. Il n'est ni romantique ni parnassien : il est les deux. Il

emprunte des effets aux classiques et des trucs aux décadents. Il ne dédaigne point l'école romane et je lui découvrirais du naturisme si je m'y connaissais en cette partie.

On sait en quoi consiste la poésie : c'est un rugissement, un cri, un sanglot et un râle. Lorsqu'on a essayé de modeler une pensée dans le carcan des vers, on a abouti à un hurlement ou à un long bêlement.

Avec l'âge, M. O. P. Zistezestvskycz a voulu ravalier les vers à leur vrai emploi, à leur rôle de moyen mnémonique, de mannequin passe-partout. « On peut tout y mettre, affirme-t-il, à condition que ce ne soit rien ». C'est dans cet esprit que je qualifie de détestable et dont je lui laisse la responsabilité qu'il a composé ses *Sonnets professionnels*. Pour rendre tangible leur humilité voulue, je ne publie que les deux pièces par lui consacrées aux métiers les moins lyriques.

I

A Paul Virgile Frémeaux.

Le Médecin-mâjor.

Tant qu'il a pu rester debout sous les obus,
 Qu'il a pu ramasser les blessés, dans les balles,
 Que d'un pas ferme, il a pu traverser des salles
 Où l'on guérit du croup, du choléra-morbus,

De l'emphysème ou des syphilis triomphales,
 Tant qu'il a pu, riant d'un généreux rictus,
 Extirper, sécher, cicatriser les lupus,
 Blanchir comme à la chaux les tons de chrysocale

Dont à l'aube s'arrête le facies
 Des gars trop sanguins ou les reins émaciés
 Des phthisiques aux yeux pâles du gris des limbes,

Il a gardé sa tunique au velours grenat.
 Mais la limite d'âge avant-hier l'engrena.
 Sans cesse il se fera les cartes — dans un nimbe.

II

A Michel Tavera.

Le Pharmacien.

Comme des phares ronds et courts, brillants, liquides,
 Aux reflets lourds, aux reflets d'or, aux reflets pers,
 Les boccas sont pensifs, veillant aux bord des fers
 Bravais de provenance et diverse et perfide.

Les juleps, les lichens et l'ipéca bifide,
 Et tous les vins Mariani de l'univers,
 L'eau de mélisse et les Géraudels (pour l'hiver),
 Les pilules du concitoyen d'André Gide,

Monsieur Vincent, font un décor cosmopolite
 Et terne à l'officine du sieur Hippolyte,
 Pharmacien de première classe, entre mille,

Qui, bravant le Codex, les nerfs, le sang, le chyle,
 Les rayons X, hiératique et simoniaque,
 Sereinement, coupe d'eau son ammoniacque.

Nous ne nous arrêterons pas aux imputations

évidemment gratuites que porte le poète contre un savant dont le nom est d'ailleurs inconnu aux informateurs de Didot-Bottin.

Tenons nous en à cette affectation de rythme sautillant et ataxique, à cette constante préoccupation de laisser l'objet de son sonnet dans son milieu, dans son essence, dans sa médiocrité, — à ce paradoxe enfin de faire de la prose en vers.

J'ai écrit paradoxe et je le regrette.

Ce n'est pas un dandysme, c'est une nécessité. Les poètes modernes ont tâché à tant assouplir le vers que le vers n'existe plus. Ils l'ont courbé de césure en rejet jusqu'à lui rompre la colonne vertébrale; la rime n'est pour eux — quand elle est — qu'une gageure, un anachronisme, un archaïsme, un trompe-l'œil. Etiquette fausse, signature frauduleuse, elle est l'instrument d'une escroquerie ou d'une mystification. Nous craignons que, dans le cas présent, M. Zistezestvskycz se soit laissé abuser par les erreurs de son époque. Sa voie n'est pas là : qu'il ne disloque pas, qu'il serre son inspiration, qu'il se rende compte que la forme fixe est, si j'ose dire, fixe, qu'elle fige, qu'elle pétrifie — un marbre éternel(*sic*).

Il ne faut pas croire que notre poète méprise sa patrie d'origine. Au moment des retentissants succès de M. H. Sienkiewicz, nous demandâmes à M. Zistezestvskycz pourquoi il n'écrivait point dans sa langue paternelle (sa mère est française).

Il me répondit que « en ce qui touchait le polonais, il le comprenait peu et ne le parlait pas, qu'il pouvait l'employer comme tout le monde, en tant que truchement de ses sensations et idées, mais que son inspiration n'étant pas exclusivement polonaise il avait le devoir de s'exprimer dans tous les idiomes de l'univers.

Il signifiait par là qu'il était universel.

Il se calomniait : il est Français. Les sonnets qu'il va publier prochainement aux *Éditions de la Revue tricolore* (24, boulevard des Gaulois) sous ce titre : *Cloches, sonnets et sonneries*, vibreront dans tous les cœurs de patriotes sentimentaux.

Terminons en affirmant que M. Zistezestvskycz est un vrai poète, maniéré et fort, pas encore assez maître de son instrument pour se refuser les trilles, les vocalises et toutes les élégances d'élève. Mais il se recommande par des dons certains, par une vision sobre de la nature et des hommes, par un art délicat des tons et

des nuances, par une philosophie encore vivante et optimiste.

S'il sacrifie parfois à la poésie de circonstance, ce n'est qu'en des occasions dignes de ce nom. Habitant de Vincennes, il s'est associé noblement à la réception du 26^e bataillon de chasseurs à pied au mois d'octobre 1900. C'est un plaisir pour nous de citer les vers qu'il récita en ce jour d'émotion et d'espérance :

Le grand Condé captif et ce cadavre, Enghien,
Verront, de leur donjon, rappliquer ta fanfare,
Vingt-sixième chasseurs à pied, bataillon rare,
Unique bataillon qui donnes un regain

De jeunesse au drapeau, ta gloire et ton béguin,
Qui, depuis le départ du vingt et neuf se carre
En ton centre auquel nul centre ne se compare ;
Et, pour le protéger, tu serres tes rangs, hein ?

Commandant Berge et vous, Messieurs les chasseurs,
[halte !
Salut à cette croix qui, mieux que croix de Malte,
Astre d'honneur, à cette hampe se planta !...

Hardy de Périni, poète de brigade
Etant absent, salut ! — il a le même grade —
Au général baron Kirgencr de Planta.

Nulle part, peut-être, la précision héroïque de M. Zistezestvskycz n'a été aussi absolue ; tout y est. Souhaitons-lui une infinité de poèmes

aussi pleins. Notre ami peut donner au sonnet assez momifié depuis les chefs-d'œuvre de J. M. de Hérédia, un peu de vie, de liberté, de fantaisie, de la jambe et de la gorge.

M. Zistezestvskycz n'a qu'à travailler.

Les Français encourageront ce Polonais qui pourrait ne les charmer qu'après des traductions et des préparations de librairie et qui consent à leur parler leur langue, tout de suite, comme cent mille poètes, natifs de Sens ou de Longwy et qui meurent de faim tous les jours pour la plus grande gloire de ce Français préhistorique qu'on nomme, en mythologie, feu Apollon.

LE DROIT DU PUBLIC



LE DROIT DU PUBLIC

A Gustave Larroumet.

Voici le fait : une émotion, un trouble, une extase, une ardeur et une douceur, un besoin de larmes et un besoin d'action nous étaient venus de Norvège : les dramaturges de là-bas nous avaient ployés et grandis et, par eux, nous nous élevions sur les tristes ailes de notre néant, jusqu'aux cieux les plus lointains, parmi des symboles.

Un critique danois se trouva, ces jours-ci, en belle humeur ; il s'amusa au jeu facile des paradoxes et des amoindrissements. Il fut le monsieur qui décourage et qui ricane.

Exégète de parti-pris, Touchatout de Copenhague, il lut Ibsen en y cherchant exclusivement le fait-divers et l'anecdote. Il inventa des contresens, des fantaisies de traducteurs, regarda en bas, liquida le sublime et fit du mystère, de la

portée sociale et morale, de la force extra-terrestre, de l'ironie, de la philosophie, de l'âpreté du *Canard sauvage* et des *Revenants*, je ne sais quelles erreurs parisiennes, de la névrose, des galéjades de Montmartre, de la couleur locale... du Tivoli, des imaginations françaises.

Bons mélos, ces machines à enthousiasmes compliqués, bonnes féeries, bonnes comédies, où l'on meurt bien, où l'on boit, où l'on aime sans subtilité et où l'on parle pour parler, sans désirer se faire entendre, où l'on parle pour soi, non pour l'avenir, les siècles, l'idéal et l'exportation !

Tous les critiques français avaient leur paquet, ceux-là pour n'avoir pas compris, ceux-ci pour avoir trop bien compris. Ils s'indignèrent; ils discutèrent; ils en appelèrent aux auteurs. Ils eurent tort. Et les plus étranges mésaventures sont à craindre.

Car Ibsen est l'auteur des *Prétendants à la couronne* et de *Catilina*. C'est le Prophète et le Verbe, la Lumière et le Dieu. Mais c'est aussi M. le docteur Henrick Ibsen.

Ce vieil homme qui promène une glace au fond de son chapeau, qui soigne laborieusement la symétrie hirsute de ses cheveux et de sa barbe

et qui lit des journaux patiemment, à sa table, en son café, a peut-être une secrète horreur, une peur intime de son fantôme flamboyant qui erre et qui vague parmi les âmes et les nuits des hommes, qui sème des idées et des mirages.

Ce vieil homme égoïste d'un égoïsme amer, orgueilleux d'un étroit orgueil, n'a peut-être pas d'amour pour la foule infinie de ses disciples : c'est un monde qui lui demande la vie, et, vieillard, il craint, en désirant leur donner quelques siècles, s'enlever quelques mois des mois qui lui restent ; il s'enferme en sa vie à lui, ramène sa couverture sur ses genoux de pèlerin, ferme sa porte et veut ne rien entendre, n'avoir rien vu, ne rien savoir.

Tant d'actions folles, surhumaines, tant de crimes — qui sait ? — sous lui et par lui ! Il est conservateur. Et il dira peut-être — pourquoi non ? — que lorsque l'agonisant des *Revenants* crie : « Le soleil ! », il ne veut pas symboliser l'existence et la joie d'exister, toutes les rêveries et toutes les lueurs de la vie, mais qu'il veut du poison — ou autre chose.

Il y a plus.

Ces jours derniers, l'« Œuvre » nous offrait la première partie de *Au-dessus des forces*, de

Bjornson. C'est une heure au bord de l'abîme, de la mort, du ciel et de l'éternité ; une promenade sur la corde raide de l'infini ; c'est la plus âpre beauté. On ne sait plus où l'on se trouve, mais on ne se trouve plus sur la terre. Et quand le miracle s'est lassé, quand la mort a touché la malade et l'apôtre, c'est encore un miracle, c'est une victoire de la vraie vie sur la vie d'ici, et nous restons penchés, éclairés par la torche de la foi sur l'intimité des limbes.

Eh bien ! non ! L'auteur ne veut pas nous laisser à notre extase : il parle science, hypnotisme — et il fait une seconde partie, une expérience dans l'humain ! Une grève, des mots, un attentat et des lamentations, l'échec des tentatives, l'essor avorté, des larmes, des larmes, et de vaines paroles, des paroles criminelles d'indulgence et de bonté : conclusion conservatrice et d'un libéralisme outrageant. Ah ! pourquoi nous avoir montré le ciel ?

Mais c'est ici que nous avons à agir, nous, public. Le public a applaudi, le public a été ému, il a à défendre son admiration et son émotion, à vouloir garder son émotion et son admiration. Le public a le droit de dire : « Ceci est beau, c'est à moi. Pas de commentaires, pas de recu-

lade ! Ibsen pourra venir dire que *les Soutiens de la société* ont la stricte valeur sociale et morale des *Faux Bonshommes* de Barrière et Capendu, je ne le croirai pas. Je veux être ému, je veux éprouver de l'enthousiasme et je serai enthousiaste et ému. J'ai le droit d'admirer, j'ai le droit de voir de la beauté où je veux et de prendre du sublime où j'en trouve. »

Dès qu'un auteur a fait une belle chose, elle ne lui appartient plus. Il lui est échu le bonheur de la faire ; c'est assez. Son œuvre le déborde et le domine ; il est bien petit garçon devant elle ; elle l'écrase, elle fait de lui un esclave, un instrument. Qu'il s'en désintéresse, qu'il s'occupe d'autre chose. Le public est là pour recueillir l'œuvre et pour l'achever. Il y a à farcir certaines phrases de sous-entendus et de symboles, il y a à clore en des mots une force mystérieuse, il y a à faire resplendir en une épithète toutes les lueurs de l'univers et de l'au delà ; c'est la part de collaboration du public.

On n'a jamais contesté aux spectateurs des cafés-concerts le droit de terminer ingénieusement les couplets et d'y mettre mentalement (?) des obscénités — pour qu'il s'y trouve tout de même quelque chose. Les facteurs patentés de

ces plaisanteries écrivent n'importe quoi, comptent avec l'invention et la bonne volonté de leurs clients ordinaires, se permettent d'être chastes et d'être trop moraux : il y a pour inspirer le client le trop bon diner de tout à l'heure et des cockdétails et la férocité de la vulgarité.

Eh bien ! est-ce que le public (jeparle du public de bonne foi et de belle volonté), ne vient pas avec une fringale de pensée et de vérité, de pureté et de profondeur à une pièce et à un livre ?

Il vient en une lassitude féconde, avec le fécond dégoût de son existence vide, de ses soucis, des bassesses du jour ; il vient, l'œil amer et avide, faible, fatigué, exaspéré, usant une nuit à vouloir encore chercher « la chose ».

C'est une préparation, c'est un état spécial, presque hypnotique, presque électrique.

Ah ! si, dans la pièce ou dans le livre, il y a la moindre intention, le moindre éclair secret quelle commotion, quelle communion ! Combien les gens qui sont là, les gens du public sentiront plus profondément que l'auteur ! Car ça a été écrit pour eux ; ils étaient ceux qu'il fallait charmer, toucher ou édifier, ils étaient la fin suprême : l'auteur ne fut que le moyen.

On ne fait jamais que ce que l'on doit faire. L'ouvrier est souvent la rançon de son œuvre. Que les ironistes soient sourds et muets, que les fantaisistes soient atones, que les « rigolos » soient notablement mélancoliques, que les dramaturges tragiques soient gais de la plus indécente gaieté, que les poètes parlent belge, c'est vérité courante et paradoxe d'estaminet.

Et il faut, pour découvrir l'homme dans l'œuvre, la candeur qui fit trouver à M. Jean Aicard, après Tribulat Bonhomet, le Dieu dans l'homme.

Il y a aussi « l'art pour l'art » et les messieurs qui travaillent comme ça, pour le plaisir. Mais que voilà des mots et comme c'est misérable ! Je voudrais voir quelqu'un écrire ou peindre sans permission et sans mission, sans la volonté expresse de quelque chose que vous nommerez les Dieux, Dieu, la Fatalité, le Déterminisme universel, l'Occulte ou l'Au-dessus des forces, selon l'état de votre digestion.

Il y a des ouvriers qui soufflent du sable en fusion ; ils soufflent tout leur saoul, fiévreusement, goulûment, ils soufflent simplement — comme ils mourraient. Et ça devient du verre, du verre mince et irréel, du verre caressant et chan-

tant, des teintes changeantes, avec des reflets de lunes, de ciels et de limbes, des poèmes, des élégies, du rêve doré par des cheveux de sirènes. Des femmes et des poètes s'arrêtent et s'attardent ensuite devant ces vases, alanguissent des heures et des heures leur âme, cherchent des paradis et des enfers en ces courbes et en ces couleurs, y reflètent leur splendeur et leur néant. Pendant ce temps, l'ouvrier continue à souffler, sans trêve, d'autres verres, d'autres vases, parmi des carafes et des bouteilles.

Que l'auteur souffle son sable en fusion. Que, de son doigt taché d'encre, de sa main frémissant de la crampe fatidique, il s'obstine, humblement, à poursuivre sa tâche.

Il a cru, en commençant, qu'il savait où il allait.

Puis il a su qu'il avait mal à la tête et il ne s'est plus occupé que d'un adjectif à trouver, d'une page à terminer avant cinq heures, d'une transposition et de l'orthographe d'un indicatif présent.

L'œuvre le porte.

La divinité ou tout ce que vous voudrez, tyran pas méchant, le laisse chercher ses mots et ne les laisse trouver qu'après un temps, pour

que ça semble bien humain et pour qu'on sache bien qu'on en a fini avec cette vieille blague de l'inspiration, de la muse et du génie. Puis viennent les gens qui se pâment — et qui ont raison de se pâmer.

Molière a de la chance d'être mort. On peut l'admirer en toute tranquillité. Il ne vient pas, de l'air apitoyé et impitoyable qu'il aurait pour Bélise ou pour Oronte, nous empêcher de mettre de l'humanité dans *Don Juan* et de l'éternité dans le *Misanthrope*.

Mais les gens qui veulent aller haut, qui veulent voir grand sont toujours les seuls êtres raisonnables.

Que le spectateur de bonne volonté mette à la porte du théâtre le vaudevilliste qui veut lui défendre de trop s'amuser à son vaudeville ou le dramaturge qui ne l'autorise pas à pleurer assez à son drame. Voilà un droit qui est plus strict que celui de siffler et qu'on achète non en entrant, mais en naissant.

Droit simple et droit sublime ! celui d'admirer ! droit d'avoir des choses à admirer ! Droit royal, droit d'être plus royaliste que le roi et plus ibsénien qu'Ibsen.

Et c'est si simple et si précieux !

Quant aux auteurs, ils ont un droit, eux aussi : celui de ne pas s'occuper du public, de se laisser écrire des chefs-d'œuvre — et de continuer. (1)

Février 1897.

(1) Ma modestie m'empêche de triompher d'une triste confirmation que nous infligea M. Bjornson au printemps de 1901. Nous ne pouvons rendre responsable l'auteur de *Au dessus des forces* (1^{re} partie) des plaisanteries comiques et blessantes d'un provincial d'Europe, — au lendemain d'un gala.

HENRY BAUER



HENRY BAUER

A Emile Faguet.

I

Qu'il déborde d'une avant-scène ou qu'il s'enfonce, opaque, en l'ombre d'une baignoire, qu'il préside de haut à des apothéoses, qu'il brandisse des anathèmes ou des hosannahs, qu'il tousse ou qu'il tâche à dormir — sur un pied —, ce gros homme a toujours l'air d'être tombé de quelque part.

C'est l'éternel Ecroulé.

Il aurait pu être — pour pas cher — le sphinx qu'on trouve, sans le chercher, sur les routes de Sophocle, un sphinx jeune, ne sachant qu'un mot par an et sachant le garder pour lui.

Mais ce n'est pas un sphinx : il n'est pas mystérieux, il se montre partout, il est partout et partout il dit son mot avant qu'on le lui demande. « Beauté, liberté, drame, nouveau,

justice, individualisme, virtuel, compréhensif, idiosyncrasie, truisme, contingence ». Il est très parisien, on le laisse parler, on l'écoute — et on ne l'entend pas, tant il crie fort.

Il est la tête de Turc sur laquelle on ne frappe pas, le gong sourd sur lequel résonne le néant ; il est le prétexte à sourire qu'on conserve pieusement — parmi des respects — pour en avoir au moins un. Je sais des gens qui eurent le dandysme de l'admirer et je me suis peut-être amusé à ce jeu, petit jeu des longues dédicaces et de l'outrance dans l'antiphrase. Soyons sincère : je n'ai pas la sérénité qu'il faudrait pour parler de cet homme : il m'est cher et je l'aime.

Je l'aime, non pour avoir aimé ses livres, pour m'être attendri avec lui sur sa jeunesse, ses mémoires et sa mémoire, pour avoir erré avec lui — sans éclat — parmi des émeutes, des prisons et des convictions, pour avoir voyagé avec lui sur des navires de guerre et avoir attendu le génie dans une île politique de l'Océanie.

Je ne l'aime pas seulement pour ses amours, pour ses idylles de 1868 et de 1869, pour sa générosité, sa bonté, la facilité et la rondeur ardente de son patronage. Je l'aime parce qu'il a de gros yeux d'enfant, et une grosse âme d'enfant, une âme

boursouflée d'avoir trop somméillé et d'avoir trop marché, une âme qui s'est fait des bosses en des chutes, en des heurts, ici et là. Je l'aime pour son innocence obstinée et parce qu'il est gros.

J'ai connu — et sans doute M. Franc-Nohain aussi — un éléphant insupportable et malchanceux. Il tombait sans cesse sur des œufs et sur des assiettes, et, chaque fois qu'on le menait dans le monde, il y faisait, sans intention, des malheurs. Il arrêta — en s'asseyant dessus — des pendules

qui allaient depuis Charles-Quint, jeta la discorde en des groupes ouvriers qui s'entendaient depuis la mort de M. Jaurès et lut peut-être des romans russes devant S. M. le Tsar. C'était un brave éléphant, mais tout a une fin dans ce monde. On le trouva un peu lourd, et comme on ne pouvait l'empêcher de casser en rond quelque chose, on le mit dans une chambre en lui disant : « Tu pourras briser ici tout ce que tu voudras, mais tu ne pourras sortir d'ici. »



Henry Bauer.

Et notre ami ne sort plus de la littérature et des généralités. Il trône, il règne, il affirme. Il est toujours sûr de tout — et de lui.

Je trouverais touchant un homme qui viendrait nous dire : « Je suis un pauvre homme. Je ne sais pas. On m'a f... là et là, dans la politique, dans l'art ; on m'a fait émettre des idées sur l'esthétique, sur l'éthique icono-économique, sur les magistrats et sur les comédiennes ; moi, j'ai bien voulu, mais je n'ai jamais rien compris à rien, et je suis un pauvre homme. Lorsque je m'assieds à ma table de travail, écrasé par ma masse à moi, je me demande : Que pourrai-je dire encore ? Voilà une plaisanterie qui dure — et la plaisanterie, c'est moi. Si l'on me disait un jour que ce que j'écris, ce n'est pas écrit et ce n'est pas, je serais tranquille et j'aurais le droit de me reposer. Si, quand je penche ma tête grise vers la jeunesse, quand je dis aux jeunes : Je viens à vous, je suis avec vous, les jeunes me répondaient : « Merci, » je pourrais *flancher*, désarmer et dormir. Mais on me crie : Bravo ! On me dit que je suis le défenseur des opprimés, le paladin énorme et fort des idées de demain, le chevalier de Wagner et de Dostoïewski, l'inventeur d'Ibsen, de Borrás et de Cauvin. J'ai révélé aux foules,

après M. de Voltaire tout de même, qu'il y avait des erreurs judiciaires et que la lumière nous venait du Nord. J'ai été beau, j'ai été héroïque et je suis enchainé pour jamais à mon héroïsme et à ma beauté. On me promène de banquets en batailles, d'apothéoses en apostolats. On me demande des révélations et des divinations et des cris. Ah ! pouvoir me taire ! Pouvoir dormir comme un pauvre homme — que je suis ! »

Mais on ne peut contraindre les gens à être touchants.

Et notre ami est touchant, sans ça.

Il est touchant au théâtre, à la ville, en ses romans (il en existe un), en ses nouvelles, en ses rêves, en son intimité et en sa splendeur. Qu'il écrive les phrases les plus orgueilleuses, les plus dédaigneuses, les plus tranchantes, il est touchant. C'est qu'il a son écriture à lui. Les mots se heurtent, les ellipses culbutent les à-peu-près et les hiatus, et tout ça donne une prose molle et pâteuse, un bafouillis qui se hausse à l'héroïsme, et qui, avec des efforts et des ahans et des coups de reins, demeure en route, fatigué, suant, sans consistance. Ça fait de la peine ; on pense qu'il y a peut-être quelque chose là-dedans, quelque chose qui n'a pas pu sortir, quelque

chose de grand et de haut à deviner. Nous devenons, nous découvrons les syllabes fatidiques : « Beauté, liberté, drame, nouveau, justice, individualisme, virtuel, compréhensif, idiosyncrasie, truisme, contingence ». Ce sont toujours ces onomatopées, ces motifs qui reviennent, qui sautent aux yeux d'abord et qui empêchent le lecteur de s'aventurer en cette bouillie de nuages.

Notre ami a écrit plus mal — et c'est cela qui est touchant.

Notre ami s'est inquiété, a peiné, a travaillé : il travaille, il peine — et il fait sans cesse ces progrès, ayant besoin d'en faire sans cesse. Et ce sont des mots sur ce qu'il y a de plus angoissant et de plus noble.

Il était la rançon de la Beauté qu'il nous offrait et peut-être était-il nécessaire de rapprocher la Beauté, le Ciel, l'Avenir et l'Utopie — de la foule. Il fallait quelqu'un pour alourdir, pour vulgariser la Vérité, la Beauté et le reste.

Et puis, voilà bien des prédestinations pour un homme de bonne volonté, pour un homme qui a fait quelque chose qui, après tout, a peut-être voulu faire quelque chose — et que j'aime.

Et je ne ferai jamais mieux que lui son apologie — qu'il a faite.

Que les réactionnaires lui doivent la pire reconnaissance pour ses efforts novateurs et pour avoir averti de sa masse l'essor vers les demains victorieux, vers l'Irréel et l'Impossible, que les vaudevillistes lui doivent la pire reconnaissance pour leur avoir refait une existence et une virginité par un martyrologe; que, patriarche stérile, il ait laissé venir à lui les petits enfants des autres, que ses nouvelles ne soient pas méchantes, que son vocabulaire ne soit pas riche, ça ne peut pas m'empêcher de l'aimer. Et j'ai de l'ambition pour lui. Les efforts du Chat-Noir ont fait de M. Francisque Sarcey une institution nationale. Il est l'oncle de tous, le protecteur et le jouet de tous. Il tient tant à notre gaieté et à notre vie que les revues de fin d'année n'en veulent plus et que, peu à peu, parmi les accidents de voiture et de chahuts d'étudiants on le laissera redevenir — modestement — M. Francisque Sarcey.

Pourquoi notre ami, au sortir des apothéoses et des apologies, ne deviendrait-il pas, pour nous, *une institution internationale*? On cherche une récompense à lui offrir. La voilà, Institution internationale!

Il est bon. Il s'est prêté aux entreprises les plus téméraires et ne les a pas empêchées de

réussir. Il a prêché dans tous les déserts ; il a été aussi Don Quichotte que possible, — au poids — que sais-je ? Je l'aime et il s'aime. Et il ne lui déplait pas d'entendre autour de lui le murmure des gens qui — comme moi — sans malice, le respectent et l'admirent. C'est une providence un peu tyrannique mais pas méchante. C'est une providence et une institution. Ça durera. Cet ennemi du vaudeville sera cent ans encore, glorieusement, un personnage de vaudeville. Il affirmera que Napoléon n'a pas fait le Code Portalis, découvrira le génie et les idées nouvelles à l'ancienneté et sera de plus en plus, avec plus d'autorité et d'éclat, notre ami.

Et nous continuerons à aimer ce Dieu puissant qui, sans lassitude, fait la Beauté, la Grâce et la Foi.

Octobre 1896.

II

Ce que c'est que de nous ! Je publie les lignes qui précèdent comme je les ai retrouvées, stupide ! Je ne me souvenais plus de les avoir écrites et qu'elles eussent été refusées pour leur audace.

Elles sont lâches aujourd'hui.

C'est un fantôme d'article. Il a la valeur d'une reconstitution historique et légendaire. M. Sarccey est mort et la Norvège a été enterrée dans une apothéose et deux galas. Et tant d'événements se sont laissé attendre !

Henry Bauër les a devancés — par habitude. Il ne faut pas craindre de le louer ici, absolument et de l'admirer. Pour une fois, sa paladinerie lui a coûté quelque chose — et tout. Il s'est sacrifié, sans un mot, aux idées qui prenaient leur revanche. Aujourd'hui, M. Henry Bauër n'est plus rien — qu'un brave et un brave homme. Il habite non loin de chez moi — ce qui est un secret rapprochement. Nous avons pris, pour revenir des mêmes répétitions générales le même omnibus, *le balai*. Nous avons éprouvé des cahots fraternels.

Enfin, dans nombre de circonstances et autres incidents, l'attitude d'Henry Bauër a été digne et belle.

Je ne veux pas écrire ici une palinodie. Non que la palinodie me répugne. Retour sur soi-même, retour à une époque où l'on avait une autre opinion, c'est une façon de se rajeunir et de rayer de l'éternité des années qui, souvent, n'ont été que des rides.

Mais l'occasion ne se présente pas ici.

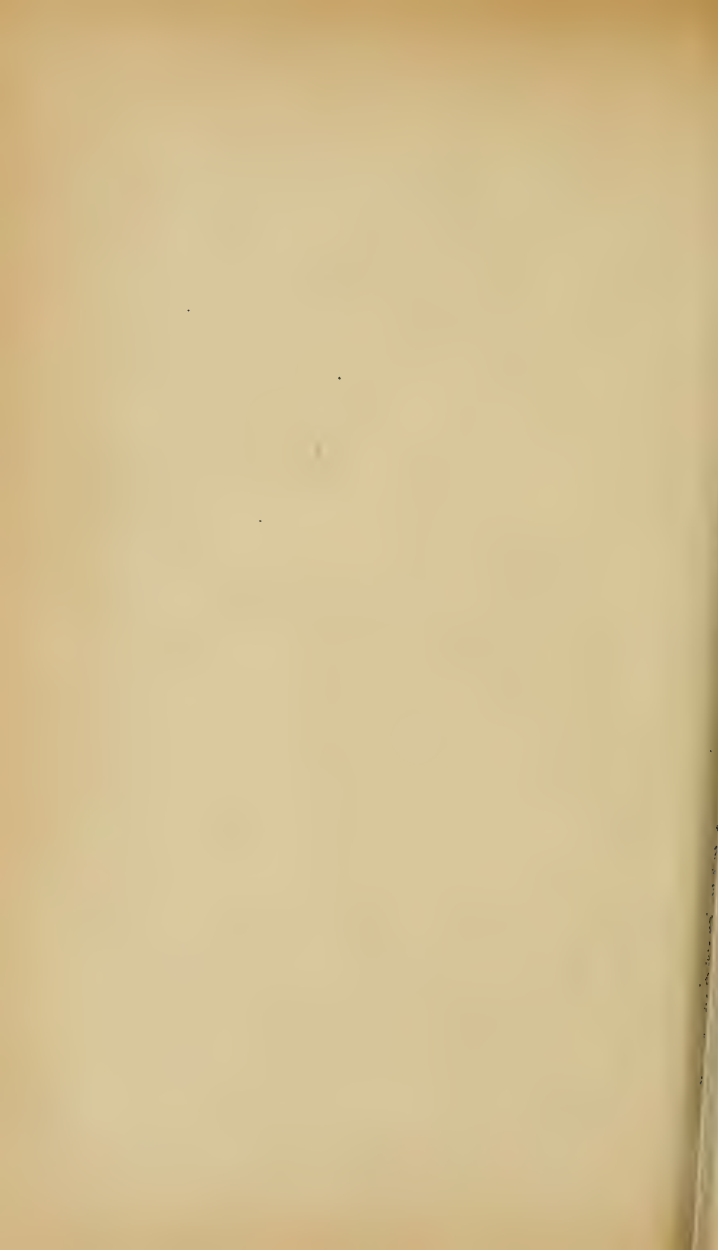
L'affaire Dreyfus, entre tous ses échecs, a eu ce résultat de jeter dans les bras l'un de l'autre des ennemis irréconciliables, d'effacer des injures mortelles et de prêter du génie à des gens qui avaient des convictions ou de la gueule. J'en sais qui entrèrent dans la littérature par la petite porte du toril, d'autres qui, après vingt ans d'efforts, n'étaient pas parvenus à avoir du style et qui eurent, pour une signature au bas d'une liste, le talent, la gloire et le secret de l'écriture artiste.

Et l'on parle de l'esprit de corps !

Revenons à la question. M. Henry Bauër est parfait, respectable, — et mieux — dans une situation modeste ; c'est qu'elle lui convient mieux. Dans un moindre format, ses phrases et ses exclamations ont de la force, ses violences portent, son humanité et sa divinité s'affirment. Il a gardé ses fidèles et ses amis. Il en a acquis d'autres. Si je rappelle la phase la plus cruellement éclatante de sa vie, si j'évoque sa grandeur et sa tyrannie, n'est-ce pas un peu pour qu'elles lui soient rendues ? Il y trouvera son compte — et nous aussi.

Février 1901.

MARTYR DU RIRE



MARTYR DU RIRE

A Jean de Mitty.

D'intrépides amis ont filé jusqu'au cimetière la dépouille mortelle de M. Henri Meilhac.

Ils ont tâché à ne pas sourire et à sourire cependant, parce que c'était un deuil bien parisien et une mort parfaitement boulevardière, une catastrophe, *chic* et douce, sans tragique ; ils ont affecté de se rappeler, parmi l'horreur de l'éternité, les mots du défunt qu'ils n'avaient jamais connus, — les meilleurs, — se sont remémorés la musique célèbre de livrets à jamais ignorés et ont couché avec une suffisante ironie et suffisamment attristée le cercueil dans les fleurs. Sans croire qu'ils déshonoraient la mort, ils ont gazouillé des discours si gentils, si sautillants et si anecdotiques qu'ils ont réjoui les pierres tombales : il ne manquait plus au cimetière —

jardin d'été improvisé — que des consommations chères et des musiques de tziganes.

Et Meilhac voulait dormir.

Je n'ai rien vu au monde de plus mélancolique que M. Meilhac.

Ce gros homme aux paupières appesanties, aux yeux pesants et lents, la bouche et l'illustre sourire voilés d'une moustache de connétable ou de garde-chiourme territorial, cette face molle et tendre, ce pas pénible, ce geste sans fantaisie, tout était pour vous éloigner de la gloire et de l'esprit.

La vérité était que cet homme avait été arraché à sa destinée et qu'il avait été jeté tout vif — et si peu vivant — au centre du monde, en pleine lumière et en plein éclat. Il aurait été parfaitement heureux s'il avait pu vivre obscurément, juste assez spirituel pour faire ou pour répéter des calembours au café, juste assez fatal pour mettre à mal de grosses dames. La littérature, la fantaisie vinrent le susciter et le jeter dans les bras d'un autre homme de talent.

Ça nous donna les drames les plus clairs, les plus ingénus et les plus ornés; ce fut l'âme d'une époque et d'un règne, ça se maria même à la grâce forte, nourrie et légère des études de

M. Renan, à l'autorité prestigieuse des épopées de Flaubert et aux jeux incestueux de M. de Banville avec la lune.

La galanterie, la veulerie (soyons anachroniques), l'irrespect y trouvèrent leur compte ; la complicité féconde d'Offenbach, le voisinage de Florimond Hervé, Commerson et Rochefort, déjà admirables, enseignèrent l'admiration et ce fut un charme, ce furent des refrains qui bercèrent et secouèrent un lustre — et ce sont des mots, des caractères, des poèmes qui resteront.



Meilhae.

Certes, en cette poudre brillante et agréable, en ce ruissellement diapré, on s'arrête plutôt à l'amertume et à l'humanité discrètes qui, comme involontairement, se dressent tout à coup ; on pardonne à certaines rimes d'opérettes en l'honneur de ce chef-d'œuvre qui est la *Petite Marquise*, mais presque tout est délicieux, plus solide que l'œuvre d'Alexandre Dumas fils, plus

vrai, en sa folie, plus profond, en sa nonchalance, plus terrible en son inexorable indulgence — et plus écrit.

Mais il n'y a pas à insister sur les mérites divers, la jeunesse et la joliesse de ces œuvres et de cet œuvre, sur sa finesse et sa solidité qui se donne l'air d'être frêle en étant éternelle; c'est même une vanité de la défendre contre les injures obstinées à renaître, à s'éteindre et à s'évanouir : nous ne parlons que de l'ouvrier, — d'un ouvrier, celui qui n'est plus.

Jamais l'ironie des dieux ne fut plus réelle : ces dieux qui lui avaient donné la corvée de les nier, de leur prêter du ridicule, du bongarçonisme, du parisianisme, et de la blague, ces dieux qui par lui avaient cavalcadé, « cascadé » et mis dans leur ambroisie du vin du Rhin et du champagne, ces dieux qu'il avait promenés sur un Ida vagabond, du bal Mabille à la défunte Chaumière et du boudoir de M. de Morny à la chambre à coucher de M. de Bismarck, ces dieux qui s'étaient voutus — par lui — grotesques et gais, lui avaient imposé un masque de torpeur et d'insouciance somnolente.

Ce qui chantait, ce qui dansait, ce qui faisait le clown, le philosophe, le démolisseur, le dé-

miurge, le poète derrière ce mur, personne ne l'a jamais vu ; le lutin de M. Meilhac resta mystérieux et son génie s'échevela, s'éjoua aux plus enviabiles épilepsies, secrètement, intimement.

Et le pauvre homme se désola et cacha son martyr. Il se sentait seul, sans majesté et il n'aimait pas parler. Il articulait quelques syllabes en se disant : « Je n'en trouve pas plus. Ah ! tant pis ! »

Il se trouvait que ces quelques syllabes étaient un « mot », un « mot » précieux, unique.

On s'extasiait, on délirait : « Maître ! cher Maître ! il n'y a que vous pour trouver ça ! » Le Maître ne trouvait pas ça très drôle. C'était encore un mauvais tour de ces dieux impitoyables qui lui soufflaient de l'esprit comme on souffle une chandelle, qui le condamnaient à être spirituel sans qu'il pût jouir de son esprit, spirituel pour les autres, pour tout le monde, excepté pour lui.

Des fenêtres de son appartement, il apercevait la Madeleine qui s'enflait devant lui et faisait le gros dos, grise église d'enterrements sinistres puisqu'ils sont riches, et de mariages plus sinistres encore. Il avait l'orchestre déchirant des

timbres d'omnibus, les attentes pour affaires au pied des impériales, les cafés sans fin où l'on boit, où l'on fait la noce muette et tacite, où l'on ne crie que par devoir et où l'on ne se grise que par tradition. Les journaux, tous les jours, lui contaient les exploits mornes de pauvres petits garçons et de pauvres petites filles qu'on avait couchés (ensemble ou séparément) sous son égide et qui (M. Paul Ferrier l'a rappelé, car il n'oublie rien) étaient devenus le Royal-Meilhac, comme d'autres deviennent ministres ou sœurs de charité. Et il ne pouvait pas s'amuser ! Et il ne pouvait pas pleurer !

Les « mots » devenaient plus rares, plus sombres, plus hésitants ; mais c'étaient toujours des « mots » recueillis, propagés, oubliés ainsi que de faux jetons sur un coin de table de cercle ou jetés, avec le pourboire, dans la main d'un garçon de café. Ses compagnons de gloire et de plaisir mouraient ou s'aigrissaient : il s'attrista de sa petite cour d'élèves d'esprit.

M. Ludovic Halévy, qui a toujours été heureux, a eu, depuis quelques années déjà, un grand bonheur ; il a écrit des romans pas trop gais, faciles et touchants ; il a pu s'émouvoir sur

des désastres et sur des petits cœurs de femme ; il a pu croire un peu, croire simplement — et il a un fils qui au lieu de s'attarder à des gavottes et des mazurkas de scepticisme, apprit à lire dans Spinoza et à écrire dans les marges de Frédéric Nietzsche. J'imagine que M. Meilhac aurait désiré un fils et un fils qui lui ressemblât, qui pût consoler son père d'avoir été trop gai, le consoler de toute sa joie ancienne, de sa joie de toujours, tarir sa source de joie interne, de cette joie qui lui était douloureuse comme un cancer.

Lorsque la déesse qu'il adorait ne vint pas à son chevet (ou fut empêchée), il se contenta d'un « mot », toujours ! et rit de lui-même sans se plaindre. Et il ne trouva pour s'évader de sa destinée que de mourir — en s'y prenant à plusieurs fois.

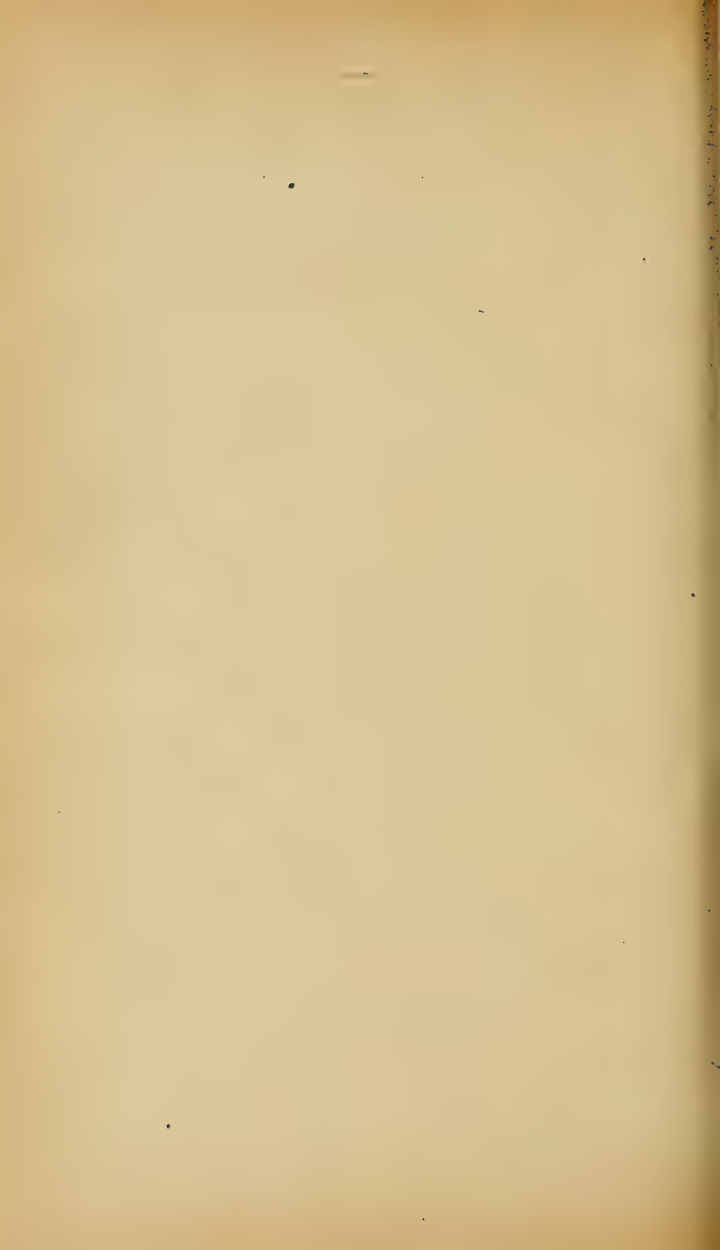
Je sais que des gens s'accommoderaient de son martyre. Avoir du talent, du génie souvent, avoir une renommée universelle et légitime, enfin, si j'ose dire, gagner chaque année une grosse somme d'argent, on peut, à ce prix-là, rire et s'ennuyer.

Et voilà encore un paradoxe. Ne l'éternisons pas.

Je n'ai pas assisté aux funérailles de M. Meilhac, et personne ne l'admira et ne l'aima plus que moi; personne ne goûta plus son talent, personne ne le plaignit plus. Je ne me suis pas inscrit sur le registre conventionnel; qu'il me soit permis, aujourd'hui, de me découvrir de très loin, et de saluer très bas, comme on salue un maître aimé et aussi comme on salue un homme qui ne fut pas heureux, sur qui pesa le plaisir d'une ville et d'un peuple, et qui ne rit pas en faisant rire.

Juillet 1897.

OSCAR WILDE



OSCAR WILDE

A Paul Adam.

J'ai bien peur que, malgré son acquiescement d'agonie aux signes et symboles du culte catholique, M. Wilde ne trouve point place dans cet index des noms conquis sur la concurrence que dresse obscurément quelque successeur de l'abbé Migne : c'est que, pour le mort d'hier, le martyr a précédé la conversion.

Lorsqu'on voyait, sans trop le regarder, ce lent monsieur, prodigieusement morne, promener par nos boulevards sa massive déchéance, on se rendait compte tout de même qu'il était à lui tout seul, comme une procession de reproche.

Jamais n'exista plus complète victime du malentendu entre la foule et le poète. Et, tragiquement, nous avons ici le droit de l'énoncer.

Le public veut être étonné. Il a droit à l'étonnement comme au pain, comme au rêve, — et le vrai rêve de nuit devient si rare et si difficile ! Il veut rêver le soir au théâtre, s'étonner le jour, le matin même, à l'aube de son labeur, sur des contes de journaux avec des crimes, pêle-mêle.

Lorsqu'un thaumaturge — et j'emploie à dessein ce mot pour lequel M. Wilde avait un grand respect — se charge d'étonner le peuple, il a le droit d'aller puiser sa matière où elle est : on exige de lui non des exemples moraux et sociaux mais des inventions, des mots, un peu de ciel, un peu d'enfer et autre chose ; il faut qu'il soit Protée et Prométhée, qu'il métamorphose jusqu'à soi, qu'il dérobe pour les lecteurs de son *magazine* ou pour les spectateurs de son théâtre le secret de la vie et de la survie, qu'il soit confesseur, devin et sorcier, qu'il peigne le monde avec une exactitude de père et qu'il le recrée ensuite, à sa fantaisie de poète, qu'il émette des formules et des paradoxes, des calembours, aussi, pourvu seulement qu'ils soient éternels.

A ce prix — et c'est bien payé — il pourra se distraire à la manière des dieux et des mauvais anges et chercher des étonnements pour soi puisqu'il a passé la limite des étonnements humains.

M. Wilde avait payé. Avec l'argent de poche de ses triomphes artistes, entre mille fantaisies plus hautes et plus intéressantes, il voulut faire le jeune homme.

Il le fit mal.

Le public, à son tour, s'étonna pour l'étonner. Les seules bonnes ou mauvaises fortunes permises aux poètes sont celles que, longtemps après leur mort, dévoile en ses radotages un gigolo octogénaire. Reconnaissons que M. Wilde fut humble et pas très nouveau. Il y avait des précédents décourageants.

Le 25 mai 1815, sir Eyre Coote, colonel au 89^e régiment d'infanterie, décida à prix d'argent quelques élèves de mathématique de l'hôpital du Christ, à Londres, à échanger avec lui la punition du fouet.

Le lord-mayor, sur la plainte d'une surveillante, crut d'abord qu'il n'y avait pas là de quoi frapper un chat, et l'un des aldermen, sir William Curtis, tint quitte le pauvre colonel pour 25.000 francs d'amende. Mais, cinq mois après on lui renvoya poliment sa lettre de change et trois généraux, réunis au conseil d'enquête, le privèrent de son régiment, de l'ordre du Bain et des honneurs militaires. Cependant c'était à

lui que Menou, en Egypte, était venu se rendre! Et il avait fait prouver par soixante témoins qu'il était fou. De plus, il était très riche. La pudeur légale du Royaume-Uni ne s'arrêta ja-



Oscar Wilde.

mais aux titres militaires ou littéraires des prévenus. Une gloire a toujours pu faire un *convict*. Les Anglais n'étouffent pas une affaire : ils pendent.

Ce n'est pas par respect pour une âme délivrée que je ne rappelle pas la peine du

poète : c'est de l'histoire et c'est, depuis la *Balade de la Geôle de Reading*, la plus pathétique et la plus parfaite beauté : c'est le sceau du génie, c'est la consécration d'émotion et de simplicité qu'il fallait à sa trop magnifique virtuosité et à son scepticisme de surhomme.

La deuxième année de son supplice vit couvrir et se déchaîner vainement la plus fraternelle indignation des écrivains : ce fut l'époque des listes et des signatures enflammées, ce fut le temps où M. Octave Mirbeau songeait à faire remplir

par le réclusionnaire un des sièges naissants de l'Académie Goncourt, cependant que M. Maurice Barrès évitait à lord Alfred Douglas le refus d'un billet de bal. On jouait *Salomé*, on la rejouait ensuite en tournée, avec Georges Vainor, on traduisait en hâte le *Portrait de Dorian Grey* et la *Revue Blanche* publiait les deux admirables articles d'Henri de Régnier et de Paul Adam.

Lorsque, plus tard, on étudiera l'âme française, on verra combien notre ré-

volte et notre générosité doivent au disproportionné châtiment d'Oscar Wilde : la pitié commençait un mouvement qui s'épanouit dans une furie de justice.

D'ailleurs le patient, dans son exil, resta Anglais; je veux dire qu'il eut pitié des victimes sans avoir horreur des bourreaux : il approuva pleinement la condamnation et l'exécution de cette institutrice, Louise Masset, qu'on pendit



Lord Alfred Douglas.

pour la mort de son enfant. Il suivit passionnément l'entreprise du Transvaal, s'enthousiasmant pour Roberts et pour Kitchener : c'est un trait touchant chez un exilé.

Irlandais d'origine, Italiend'inclinaison, Grec de culture, Parisien de paradoxe et même de blague, il ne pouvait oublier Londres qui lui avait apporté dans ses brumes les triomphes de partout, Londres où il avait amené toutes les civilisations, Londres dont il avait eu l'orgueil de faire un jardin monstrueux de fleurs, de palais, de fêtes, de splendeurs subtiles et de charme discret.

Ses impertinences envers les Anglais étaient d'un monarque bienveillant. Lorsque, arrivant très en retard dans un salon, il s'avancait, sans saluer personne, jusqu'à la maîtresse de la maison et lui demandait à haute voix : « Qui dois-je reconnaître ici ? » c'était par pure galanterie ; il voulait non mépriser ceux-ci et ceux-là, mais ne pas avoir l'air de connaître tout le monde pour ne pas contrarier cette lady qui, peut-être, ignorait bon nombre de ses invités. On lui a reproché un œillet vert et une cigarette ; ce pourquoi, pendant vingt-quatre mois, on l'a privé de tout tabac et de toutes

fleurs. On lui a reproché de dépenser le double des 150,000 francs environ qu'il tirait des théâtres ; on l'a déclaré en faillite. On a effacé son nom des affiches et de la mémoire des hommes, on l'a presque retiré à ses enfants : c'est que le public voulait l'étonner de sa cruauté.

Le pauvre homme n'était pas au bout de ses étonnements. Du jour où il mit le pied sur notre terre, nous assistons à une tragédie atroce : l'effort pour revivre. Ce géant que n'avaient pu réduire le refus du sommeil, le refus du repos, le refus des livres, le refus de la nourriture et du vin, ce géant, défaillant à peine, demande à la mer, d'abord, à Paris, à Naples ensuite, du travail, une ère nouvelle de fables et de drames.

Il échoue.

A quarante ans, ivre d'avenir, il ne peut que tendre des bras impuissants vers son passé, en rechercher des témoins et se perdre dans un amer souvenir. Des théâtres d'Amérique, des éditeurs lui demandaient une œuvre neuve ; tout ce qu'il put pour Léonard Smyders fut de lui permettre d'imprimer *Un mari idéal*, comédie jouée depuis des années.

Ses paupières lourdes s'appesantissaient sur des visions chères : ses succès ; il marchait à

petits pas pour mieux se rappeler, il aimait la solitude où on le laissait pour être plus avec celui qu'il avait été. S'il ne délaissa pas la fâcheuse habitude, c'était pour imaginer, dans les rues obscures où il allait à deux, des aventures semblables à Londres... à Londres !

Et puis il lui fallait l'oubli que l'alcool ne lui donnait pas. Car c'était Londres encore qu'il cherchait dans les bars. Il en était réduit à fréquenter les bars américains qu'il n'aimait pas. On lui avait déclaré un soir, au Chatam, qu'on n'avait pas besoin de sa « clienterie ». Il avait tâché à distraire ses yeux incurieux, à les occuper du défilé des gens le long des terrasses. Mais bientôt il avait renoncé à ce spectacle qui le regardait.

Tout, dans sa face, avait le pli des larmes. Les yeux semblaient des ravines creusées d'un pleur pâle ; la bouche à peine sanglante, épaisse comme un sanglot et un caillot mêlés, le menton douloureux se suivaient, s'assemblaient sous les cheveux désespérés, dans cette bouffissure de chairs qui accompagne les crises sans fin d'effroi et de navrement.

Fantôme ballonné, caricature énorme, il se penchait sur un *manhattan* ou un *grand whishy soda* et, pour des curieux vite présentés, pour

des amis, pour n'importe qui, il réimprovisait des improvisations et rééditait des paradoxes un peu las.

C'était surtout pour soi qu'il recherchait ses histoires. Il voulait à la fois se bercer et se réveiller, se convaincre qu'il pensait toujours, qu'il savait encore.

Il savait tout.

Les commentateurs de Dante l'Alighieri et leurs commentaires, les sources de Dante-Gabriel Rossetti, des faits et des batailles, il discutait tout en jeune homme, après quoi il souriait de son rire de purgatoire et se prenait à rire, pour rien, d'un rire qui secouait son ventre, ses joues et l'or de ses pauvres dents.

Pesamment, mot par mot, dans sa fièvre de travail balbutiante, il imaginait des paraboles légères : l'histoire du monsieur qui, après avoir reçu une pièce fausse, va quérir le roi illusoire dont il a vu l'effigie... Mais il lui manquait, pour les écrire, la table d'or de Sénèque — et la sienne.

Il avait, entre temps, le triste honneur de savoir que M. Michael Dawitt avait, pour demander l'amélioration des prisons anglaises, rappelé d'abord ses souffrances à soi, puis lu simplement sa *Ballade* à lui, dans l'admiration et la honte

émue d'amis d'hier et de ses frères dans les loges du rite écossais. Il devenait réformateur du système pénitentiaire comme feu M. Moreau-Christophe, directeur de prison et traducteur du *Voyage sentimental* de Lawrence Sterne !

Mais sa mélancolie persistait : il portait malheur à ses jeunes acolytes qui lui étaient enlevés, à un, par une farouche logeuse : *la Santé*.

Et, dans son dandysme antisémitique et son flair de reporter, M. R... S... lui amena cette vedette, le comte Walsin-Esterhazy.

Il faudrait la plume de Voltaire, si son *Candidé* était plus sincère, pour retracer les dîners et les symposes de M. Wilde et de celui qu'il appelait avec une tendre ironie et quelque admiration « Le Commandant ».

La solitude d'un Nogent et d'un Montigny, un printemps timide, une eau innocente coupés tout à coup, déchirés des intonations du comte scandant par cœur, à toute volée, les *Trois Contes* de Flaubert et s'arrêtant amoureusement, égoïstement sur la *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*, puis, dans un dialogue d'enfer, Esterhazy disant à Wilde : « Nous sommes les deux plus grands martyrs de l'humanité, mais (après une hésitation et un silence) moi, j'ai plus souf-

fert », c'est plus grand que du Dante — et c'est plus loin dans les siècles.

Il était dans la destinée du comte Walsin de trahir Wilde devant la cour de cassation pour punir M. R. S... d'un lâchage personnel. Et M. Wilde fut privé d'un ami.

Il avait le dévouement de lord Alfred Bruce Douglas et les visites espacées de MM. Ross, Turner, Sibleigh, Smyder, Gunnar Heiberg et Thaulow.

Il avait, il y a deux ans, échangé des conversations de café, des mots et des rires avec Henry Becque qui mourut, avec notre Moréas, avec La Tailhède, H. de Groux, F. Boutet. Il avait la constante amitié de l'extraordinaire Frank Harris, des Stuart Merrill, Paul Fort, Davray, A. E. Brunot, Jean de Mitty. Il donnait des idées à des jeunes gens qui retournèrent dans leur province.

Il se prodiguait dans ses conversations : c'était pour s'étourdir, je pense. Il cherchait des élèves pour trouver en eux une raison de se retrouver, pour se voir revivre et renaître, pour ne point songer à des plagiaires ingrats.

Là aussi, il eut des mécomptes. Tel peintre américain qu'il emmena à Nogent n'en repartit

point sans en emporter, reliques prématurées, des brosses à manche d'argent et des pièces d'or à effigie commune. Notons aussi que, dans sa rage de « tapage », M. Karl fit verser à l'infortuné Oscar Wilde une souscription de vingt francs pour un exemplaire qu'il ne reçut jamais. Ce sont là jeux de prince, les jeux qu'on se permet — *on*, ce n'est pas nous — vis-à-vis des princes en exil.

M. Wilde, au cours de ses paradoxes et paraboles, contait l'histoire du roi et du mendiant. J'espère que M. Jean Lorrain la contera un jour et je ne veux pas déflorer sa copie. M. Wilde ajoutait : « J'ai été roi, je veux être mendiant. » Il se flattait de se vêtir de velours à côtes, comme M. Lorrain jadis, à cette fin de l'imiter une fois.

Mais, malgré de bonnes adresses, il resta jusqu'au dernier jour élégant et confortable, authentiquement anglais de complet — et il ne mendia pas.

C'aurait été une vie nouvelle, cette vie que la destinée lui refusait...

Il nous faudrait ici des mots se précipitant, une fuite d'espairs, de verbe, de sourires, une chute frénétique de phrases, d'onomatopées dans

une atonie d'existence atroce et momifiée pour montrer le poète qui s'éteint, qui ne se résigne pas mais qui se livre et qui craint la mort au jour le jour, pour les hommes — en l'appelant d'égal à égal, en sa chambre étroite d'un hôtel gris.

Il a été à la campagne et en Italie et veut l'Espagne, il veut retourner au bord de la Méditerranée : il n'a que Paris, Paris fermé à mesure, Paris qui ne lui offre plus que des trous où boire, un Paris sourd, un Paris affamé, hâtif, congestionné ici, pâle là, une ville sans éternité et sans mythe.

Chaque jour lui apporte des souffrances : il n'a plus ni cour ni vrai ami, il tombe dans la pire neurasthénie. La gêne le harcèle : la pension de dix francs par jour que lui sert sa famille ne s'augmente plus d'avances d'éditeurs : il lui faut travailler, écrire les pièces qu'il a signées, par traité, — et il lui est impossible de se lever avant trois heures de l'après-midi.

Il ne s'aigrit pas, il s'achève : il s'alite un jour sous ce prétexte que, dans un restaurant, des moules l'ont empoisonné : il ne se relève plus que malheureusement, avec une arrière-pensée de mort — dont il mourra.

Il conte alors toutes ses histoires à la fois :

c'est l'amer et éblouissant bouquet d'un feu d'artifice surhumain. Ceux qui l'ont entendu au terme de sa vie dévider l'écheveau des ors et des pierreries tissés, des fortes subtilités, de l'invention psychique et fantasque dont il devait coudre et peindre la tapisserie de ses drames et de ses poèmes futurs, ceux qui l'ont vu nonchalamment et fièrement tenir tête au néant et tousser ou rire ses dernières phrases, garderont le souvenir d'un spectacle tragique et hautain, d'un damné impassible qui ne veut pas périr tout entier.

C'était le temps où la Nature, bienfaisante une dernière fois à celui qui avait eu l'air de la nier, lui avait ramassé toutes ses splendeurs dans l'enceinte de l'Exposition.

Il mourut un peu de sa fin, car il mourut de tout.

Il l'avait aimée avec candeur. Il n'en bougeait pas. Il buvait toute cette joie à même, comme on boit du sang aux abattoirs. Il rebâtissait son palais dans tous les palais. Il récupérait l'univers, la gloire, les richesses, la renommée, le temps et l'immortalité.

Ce fut un long et beau rêve pour le mourant. Un jour, il sortit plus tôt par la porte de l'Alma

pour aller visiter l'œuvre de Rodin. Ce jour-là, il était, ou à peu près, l'unique pèlerin. C'est, encore, de la tragédie, et le Maître lui montra de plus près la Porte de l'Enfer.

Mais voilà bien des détails : finissons-en

Treize personnes qui, en un dortoir de banlieue se découvrent devant un cercueil tiré d'un numéro treize, un corbillard boiteux à peine étoilé d'argent sale, deux landaus de duel en guise de voiture de deuil, une couronne de lauriers, des fleurs hagardes, une église, sans drap mortuaire, qui ne sonne point à la mort et qui n'ouvre au cortège qu'un bas-côté, une messe basse vide de musique, une absoute scandée par des lèvres anglaises qui font du latin liturgique une bouillie d'Ecosse non-conformiste, le salut magnifique d'un capitaine de la garde sur la place Saint-Germain-des-Prés, trois reporters qui comptent les assistants comme à l'anthropométrie, c'est là l'adieu de la Terre à un de ses enfants qui voulut la magnifier et étendre son songe, c'est là le glas tacite d'une vie de phantasmes et de superbeauté rêvée, c'est le pardon, c'est la récompense ; c'est, dans un matin hypocrite et qui se dérobe, l'aube de l'éternité.

M. Wilde, de la religion catholique, n'avait re-

çu que deux sacrements, le premier dans le coma, le dernier dans le sommeil suprême. Le prêtre qui l'expédia, barbu et anglais, semblait lui-même un converti. J'ai le droit de dire ici qu'il était assez catholique de cœur pour n'avoir besoin ni du baptême, ni de l'extrême-onction, qu'il aimait assez la pompe romaine, les cérémonies, jusqu'aux effets de vitraux et d'orgue, pour exiger un peu plus que ces tréteaux muets, ces impositions hâtives et cette sorte de lourde ablution par quoi le vicaire se lava les mains de la sanie de cette injustice.

La pitié était dans nos cœurs, à nous.

Les Armand Point, La Tailhède et Paul Fort, Jean de Mitty et Charles Lucas, Frédéric Boutet et Marcel Batillliat, Michel Tavera et E.-A. Brunot, Mme Stuart Merrill, Davray et Ross, Sibleigh et Turner symbolisaient et réalisaient la tristesse la plus diverse, la plus une. Rien des singularités de M. Wilde. Son idée du Beau, la Beauté, l'Esprit, sans plus... De l'idéal, en mieux... du rare... de l'impossible... Et notre amour de Dieu crevait les voûtes de l'église...

... Je ne puis ici juger et louer Oscar Wilde. Il faudra des mois et des pages pour tâcher à saisir et caractériser son étrange génie. On ne

le retrouvera pas dans ses écrits. C'est spirituel et sublime, mais trop menu pour lui. C'était l'ombre de sa pensée, l'ombre de son verbe lumineux.

Il faut imaginer quelqu'un qui sait tout et qui dit tout, en mieux. Un Brummel qui serait Brummel jusque dans le génie. Et qui perfectionnerait la honte et le malheur. On se rappelle que *Salomé* est, en français, après ses autres mérites, bien écrite. Il avait de l'orthographe et du style dans tous les parlers. Et personne, plus que lui, ne crut à l'Art.

Je veux terminer cette oraison sur sa simplicité. M. Wilde, qui a tant souffert, souffrait de sa réputation d'affectation. Le plus sûr souvenir que je garderai de lui est celui d'une soirée d'été où je l'attendris sur sa famille. Il n'aimait pas discourir de ces trésors perdus. Ce soir-là, avec un compagnon qui n'avait pas de goûts et dont la mélancolie était commune, M. Wilde ne se gêna pas pour se lamenter en père. Tandis qu'il me contait la conversion au catholicisme de son fils Vivian qui avait déclaré simplement à son tuteur : « Je suis catholique », il ajoutait joyeusement : « Et Vivian, à douze ans, se couehe sur un canapé et, quand on veut

le déranger, déclare : « Laissez-moi, — je pense ! » Et avec mon geste à moi, le geste qu'on a tant attaqué, dont on a tant dit qu'il était artificiel ! » C'était le commencement d'une réhabilitation — pour la foule.

Et maintenant le petit-fils de ce Mathurin qu'admirait Balzac, et auquel le déchu avait pris son fatal pseudonyme de Sébastien Melmoth, le fils de ce couple Wilde érudit et noble, le filleul du roi de Suède dort mal dans un cimetière assez lointain pour décourager les pèlerinage et la prière. A peine si l'écho de contes adaptés le réveillera ou le bercera. A peine si, de temps en temps, un scandale lui apportera son nom mort, ombre d'une injure.

J'espère qu'il me pardonnera cette oraison où j'ai voulu mêler de l'histoire, de l'émotion, de la justice et le témoignage sans malice d'un ami des mauvais jours, qui n'est ni un esthète, ni un cynique, et qui le salue humblement, tranquillement, dans son silence et son repos.

7 Décembre 1900.

LOUISE FRANCE

LOUISE FRANCE

A Jules Huret.

Voici une page que je pourrais garder pour une meilleure occasion : ce serait une si parisienne et si frémissante notice nécrologique ! Et l'occasion ne se ferait pas longtemps attendre.

Car Louise France est en train de mourir de lassitude, de dégoût, de désespoir et de faim.

« Encore ! diront les gens. Elle y met le temps ! Ce n'est pas d'hier qu'elle est malheureuse, ce n'est pas d'hier qu'elle est délaissée, qu'elle est l'attraction *in extremis*, l'attraction bon marché, la vedette qu'on s'offre à l'ouverture des cabarets artistiques, quand on n'a pas d'argent, ou quand on n'en a plus, à la veille de la fermeture, par faillite-artistique. »

Voici longtemps qu'elle erre, un cabas de détresse au bras, la face comme élargie et comme

pétrie de misère, la taille écrasée, et rose, la misérable ! et rouge, crevant de santé en son agonie. Ah ! elle se porte assez bien pour une moribonde. Et on la voit aux premières, aux répétitions générales !...

Oui, bonnes gens, on la voit aux premières et aux répétitions générales. Elle aimerait mieux qu'on ne l'y vît pas. On ne la verrait pas si elle y jouait, si elle jouait. Et elle n'y vient plus même pour solliciter celui-ci et celui-là, elle y vient pour qu'on se souvienne d'elle, un peu, en l'apercevant, pour qu'un auteur se dise un jour : « Tiens ! elle ne ferait peut-être pas trop mal dans ma machine. Elle serait rigolo comme tête. Si je la demandais ? » Et l'auteur peut la demander : il ne l'aura pas.

Les directeurs, directrices et régisseurs y mettent de la bonne volonté : ils n'en veulent plus, ne veulent plus d'elle que sa peau. France ! Insupportable, rosse, se brouillant avec tout le monde, faisant des chansons sur tout le monde, buvant, toussant, pérorant, n'ayant de respect ni pour le texte ni pour les textes de lois. Ils ne tiennent pas à crever de bile à cause d'elle. Ah ! non !

Et Louise France erre misérablement, inter-

minablement, remords à cabas, remords éternel.

Car elle est — simplement — non le talent, — ce serait peu, — mais la misère, le malheur, la pitié et l'émotion. Cette petite bonne femme qui rit plus souvent qu'à son tour, qui plaisante avec des humoristes et des consommateurs sans mandat, cette petite bonne femme qui, à la scène, marche gravement comme on roule, qui, à la ville, marche de biais, une, deux, une, deux, cette petite bonne femme qui pleure peu, qui n'aime pas à se lamenter, qui ricane pour ne pas grincer, et qui tord sa bouche en une grimace pour ne pas la tordre en une menace, cette petite bonne femme dont on ne perçoit le charme et la grâce qu'en cherchant bien et qu'en le voulant absolument, cette petite bonne femme, donc, est toute émotion et toute mélancolie.

Il y a, dans les rues populeuses et lointaines où l'on ne passe jamais, dans des rues sourdes et gluantes où tout est familial, jusqu'aux rixes et aux suicides, des mendiants de quartier qui se traînent longuement sur les pavés, et dont la voix monte, tremble contre les vitres étroites, traverse les corridors gris et les cloisons piquées de punaises. La voix pleure : « Ayez pitié,

messieurs et dames, d'un pauvre vieillard, quatre-vingt-dix-huit ans, incapable de gagner sa vie ». Et cette mélopée se scande et demeure, gluante comme la rue et profonde.

Les ménagères et les mégères, les ouvriers, les chômeux, s'arrêtent en leur travail et écoutent cette voix. Ils ne peuvent voir le mendiant, puisqu'ils habitent sur le derrière; ils ne peuvent lui jeter des sous, puisqu'ils n'en ont pas. Ils écoutent pieusement, respectueusement: c'est la misère qui leur parle, qui crie. Ils sont misérables; ils n'ont pas de quoi manger — et ils ont pitié: la misère et la vieillesse qui marchent à leur porte — et quel horizon devant eux, par delà cette cour puante et borgne! Vivre. — comment? — vivre jusqu'aux extrêmes et impossibles limites de la vie, dans le dénuement, dans l'horreur! Et une émotion les tient, les pauvres gens, un respect, une tendresse pour la Reine Misère.

Il y a aussi, aux heures où l'on tâche à boire, aux terrasses des cafés, de vieilles femmes courbées, tassées, cassées qui, déjà si penchées, se penchent vers vous, mystérieuses dans le mystérieux crépuscule. « J'ai quatre-vingt-six ans, mon petit jeune homme, et j'ai faim. » Le discours continue, un peu par delà la tombe, et ce

sont, après une aumône dont on a honte, des remerciements, des souhaits, des bénédictions qui font peur.

On sait le nom de ces femmes quand on les arrête, on sait le nombre de leurs condamnations et leurs âges : elles ont soixante-douze ans à peine. Mais, quand on les entend, elles ne semblent pas de ce monde. Elles jailissent de notre propre cœur, de notre cœur d'enfant, de notre cœur nostalgique. Elles viennent entretenir, parmi le jardin de notre sensibilité, la fleur rare et frêle de l'attendrissement, du respect, de la fraternité. Ce sont peut-être les femmes qui paient la rançon du bonheur de notre mère ou de la beauté de notre fiancée. J'ai toujours eu envie de les baiser sur la bouche.

Ces sensations éparses, ces fugitifs et ardents attendrissements, Louise France me les permet toujours, me les offre quand je la vois. Lente, dolente, lourde, elle n'est pas la misère qui se raidit, la fière misère au masque méchant qui se dresse, nue, pour ne pas étaler ses haillons et qui vend sa dernière chemise pour acheter un couteau ; elle n'est pas la misère qui a honte, qui attache les poils d'un lapin volé à sa mantille

déchirée et qui fabrique des pièces de cent sous pour avoir l'air d'en avoir.

Elle est la misère consentie, après tant de luttes, acceptée comme on accepte une cellule dans une prison. Misère pas plus fière pour ça, pas moins fière non plus, considérée comme habitude, comme seconde nature, comme seconde patrie, la misère qui a des gestes pour bureaux de bienfaisance et des saluts pour vieille dame secourable.

Et comme elle a du talent, en outre, comme elle est vraie, pénétrante, cruelle, douce, infinie ! Elle a été grotesque avec conscience, avec amour ; elle a été la mère Ubu, elle a été tous les trumeaux de Lorrain, elle a même été quelques pantomimes défuntes et sans gloire. Elle joue de sa laideur — et elle n'est pas laide — avec un cynisme touchant. Dans un article — elle est écrivain — elle conta jadis qu'Agar l'appelait : *Mon berlou blond*. Berlou blond : c'est à pleurer. *Berlou blond ! c'est le berlou blond* qui fit la croulante et caricaturale Eva la Tomate de *Mademoiselle Fifi*. Berlou blond ! c'est le berlou blond qui fit la concierge sanguinaire et sentimentale de *Charité*, de Lucien Gleize. Et c'est le berlou blond qui est si peuple qu'il est le

peuple, si peuple qu'il est inénarrable de comique dans les scènes de fausse distinction, si peuple qu'il aime sa mère et qu'il se crève pour elle!

Pauvre petit berlou blond! on t'appelle la mère France — et depuis si longtemps que ça ne te rajeunit pas. Ah! non! tu n'as pas de coquetterie! et tu n'es pas fière. Tu as passé du Théâtre-Libre, où tu avais fait pleurer, où tu avais serré le cœur des foules, à l'*Œuvre* où tu continues. Tu fis toutes les boîtes, tous les cercles et voici que tu deviens banlieue!...



Jean Lorrain.

Louise France, passionnée d'art et d'art nouveau, qui aime tant à créer, à *donner* dans des pièces nouvelles et de formule nouvelle, fait la Frochard des *Deux Orphelines* et Marie des *Anges de la Glu*, au boulevard de la Chapelle et aux Batignolles. Du courage! Louise: on voudra peut-être de toi aux Ternes ou à la Glacière.

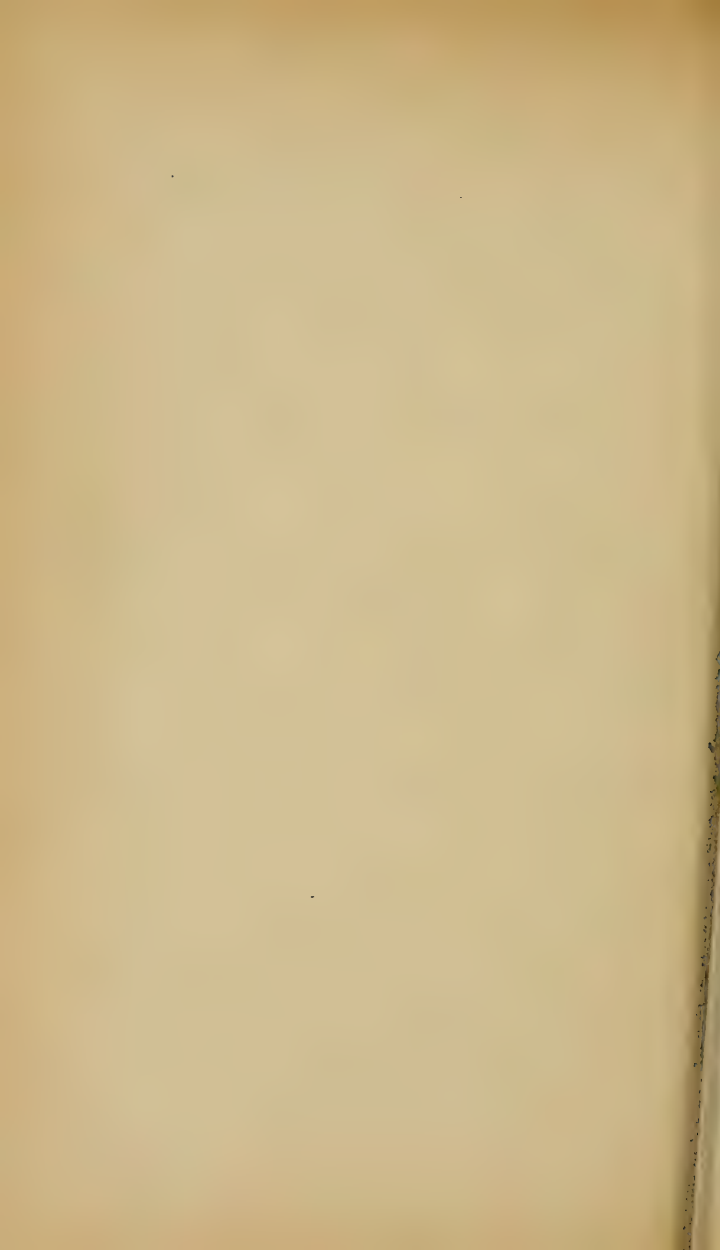
Il y a eu pourtant des artistes, des poètes, des

génies qui composèrent des drames où on n'avait pas à bouger, pour des ruines nationales et internationales !

Louise France est alerte, sa voix grasseye quand il faut, se brise, éclate, glisse, monte, s'épand et meurt, pathétique et épique : nous avons encore dans l'oreille une chanson, les chansons qu'elle chanta, et nous avons éternellement envie d'en pleurer. Elle est tragique, frissonnante comme la vie et la mort, elle est faite pour le musée de l'émotion, elle est elle-même le musée de l'émotion.

Décembre 1897.

EN MARGE



EN MARGE

A Henry Ferrari.

Lorsque quelqu'un, sur le boulevard vous dit : « J'ai lu votre livre, » il faut répondre : « Moi aussi. Oui, j'ai lu votre livre. Quel charme et quelles heures d'ivresse je vous dois ! »

— Vraiment ? fait l'autre. Eh bien ! j'allais vous dire exactement la même chose !

Et c'est un libre échange de compliments.

Or, je rencontraï l'autre jour le célèbre Oscar Légion.

— J'ai lu votre livre, annonça-t-il, aimablement.

La réponse ordinaire me montait aux lèvres mais soudain je me sentis gêné. Quel était le dernier volume d'Oscar Légion ? Et tandis qu'il trouvait des louanges, mon embarras grandit. Quel était au juste ce dernier volume ?

Éperdu, craignant de perdre la mémoire, je

brusquai mes effusions et mes remerciements, et lorsque je lui criai : « Au revoir, cher maître ! » je courais déjà vers la Bibliothèque nationale. J'effeuillai les divers catalogues. J'y découvris des ouvrages d'un Légion (Jean-Baptiste) sur la statistique de l'émigration serbe (Paris, chez Pick de l'Isère, éditeur, 1864), une *Grammaire hindoue* de M. Légion (Isidore), qui datait de 1822 et la *Monographie du 35^e bataillon de Chasseurs à pied* par l'aide-major Auguste Légion, mais pas la moindre tragédie, le plus petit traité de magie, le plus modeste roman du cher *maître* Oscar Légion.

Je savais, comme tout le monde, qu'il était fondateur de sept « revues importantes et de dix-huit « revues jeunes » (qui moururent pour leur gloire), administrateur de trois journaux, président de cercles, cénacles et académies, arbitre de tous les problèmes ésotériques et protecteur de tous les théâtres à côté, mais je me rappelai maintenant que jamais je n'avais lu une ligne de lui dans une de ses revues, que jamais, je n'avais entendu une scène de lui sur l'un de ses théâtres.

Alors ? alors ?

Alors, Oscar Légion qui semblait né parmi

les littérateurs et les artistes, qui s'éternisait parmi eux, qui les faisait éclore sous ses pas, n'était ni un artiste ni un littérateur. Et il vivait *en marge* de l'art et de la littérature.

En marge !

On aperçoit dans les bureaux de rédaction, dans les brasseries et aux répétitions générales des messieurs très gentils et qui ne tiennent pas beaucoup de place. Ils connaissent tous les hommes illustres, éminents ou tout simplement fameux : ils ont vu leurs photographies rue de Rivoli ou passage Jouffroy.

Ils ont une facilité merveilleuse à connaître les gens. Aperçoivent-ils un individu qui leur semble intéressant, qu'on entoure ou qu'on isole ? ils se penchent vers leur voisin dont ils ignorent sérieusement le nom et murmurent : Dis, mon vieux, quel est donc celui-là, à gauche ? Le voisin ne perd pas son temps à dévisager le curieux : on le tutoie, donc... Et il renseigne : — Comment ? tu ne le remets pas ? mais c'est Chose !

— Ah ! merci ! c'est étrange ! j'ai été au collège avec lui et j'ai déjeuné chez lui il y a quinze jours ? Il a donc quelque chose de changé dans la figure ? non, c'est sa cravate !

ah ! ah ! eh bien ! cette cravate-là, ça en fait un autre homme !

Le voisin rit et le curieux marche résolument vers Chose : — Eh bien ! mon cher, mon petit Chose, ça va bien !...

C'est une « belle relation » de plus !...

A mesure que ses relations s'étendent et deviennent plus belles, le monsieur tient un peu plus de place, va de l'un à l'autre, serre des mains non sans nuances, discute, désapprouve, « s'emballe » fait dire de lui qu'il est « une nature, » « un tempérament, » une « personnalité. » Son nom ? On le sait à peu près et d'ailleurs c'est un pseudonyme (c'est bien porté) et quelle importance cela a-t-il ? Bientôt c'est tout à fait un camarade : on l'estime. Il n'encombre pas de copie le journal ou la revue et ne parle jamais de ses œuvres, ce qui lui permet de parler plus sévèrement de l'œuvre des autres, conte des anecdotes et se laisse payer des bocks.

Bientôt il prend à part ses nouveaux amis, leur livre des détails sur sa vie privée : il est gêné en ce moment...

L'ami est lui aussi « gêné en ce moment. D'ailleurs en tous les moments... (échange de

sourires pâles et tristes), mais ce sera pour lui un plaisir, un véritable plaisir... s'il veut bien accepter un louis... »

Le monsieur prend un visage de fatalité, accepte, recommence le lendemain dans la même embrasure la même comédie avec un deuxième ami, et au bout d'un mois, les artistes et les hommes de lettres disent :

« Il est intéressant, ce pauvre garçon. Il est d'un courage admirable, ne se plaint pas et a de la dignité, ne fait pas jousjou avec sa misère et ne se drape pas dedans puisque en somme, son veston est de bonne coupe. Je l'aime bien, et vous ? Et il est intelligent, distingué, consciencieux, et il travaille ! »

Il travaille !

À quoi ? Les jours et les mois peuvent passer, on ne verra pas apparaître le moindre opuscule du monsieur. Mais qui s'en doute ? On est pris tout entier par l'âpre recherche dans le roman de X... ou de X..., de la bévue, de l'épouvantable bévue qui le « coulera » — à la petite semaine !

Cependant, il faut se donner l'air de faire quelque chose. Le monsieur s'établit conférencier, éditeur de petits papiers ou critique d'art : ce n'est pas un métier fatigant.

Il trouve les sujets et les textes de conférences qui sont honorables et glorieux. Ce ne sera pas une causerie sur Flaubert ou sur « les jeunes, » sur Henri de Régnier ou Joachim du Bellay, sur Léonard de Vinci ou M. d'Annunzio. Il annonce « un commentaire avec récitations, musique de scène et décors » de l'œuvre de M. Capo de Feuillide. « Oh ! oh ! lui dit-on, c'est rare ! Quel goût ! Quelle érudition ! et comme vous aurez beau jeu pour faire glisser en des voiles pers toute votre fantaisie et toute votre mélancolie ! » Le monsieur ne sait pas du tout comment il débutera, comment il continuera et comment il finira. Il ignore avec sérénité M. Capo de Feuillide. Et, quant aux commentaires, il connaît de réputation ceux de César. Mais il a l'air sûr de lui, confiant en son étoile et prêt à se révéler poète de premier ordre, orateur et philosophe. Et, comme dans le *Macon* :

Les a-amis sont tou-oujou-ours là !...

— Mon cher, fait l'un, insisterez-vous sur la grâce mélancolique, sur la douce amertume, sur le sentiment équivoque de l'infini qui... ?

— Soyez tranquille, fait le monsieur.

— A ta place, fait un autre, je ferais rouler toute ma conférence sur l'ennui de vivre et sur la difficulté qu'il y a à notre époque de dire qu'on s'ennuie.

— Et moi, fait un autre, je profiterais de l'occasion pour dire toute ma pensée sur le vers libre, les ballades en fausse prose et les défauts de la philosophie néo-grecque...

D'autres encore espèrent que le monsieur caractérisera, à propos de M. Capo de Feuillide, les génies et les vices divers de Mahomet, de Victor-Hugo et de M. O.-W. Milosz.

Imperturbable, le monsieur déclare aux autres qu'il avait bien l'intention de parler de ceci et de cela et qu'il les remercie de comprendre sa conférence comme lui.

Il a le droit de les remercier ; grâce à eux, il tient sa conférence, son début, ses épisodes, sa péroration, et au fur et à mesure : « tiens ! permettez ! une idée qui me vient ! » il note, note, note.

Il ne s'agit plus que de mettre en ordre, d'élaguer, de composer. Ce n'est pas lui qui s'en chargera. Il met bout à bout, à *la va comme je te pousse*, les bouts de conversations et les idées de ses conseillers et va trouver un ami dont il n'a pas encore usé.

— Que pensez-vous de ces matériaux ?

— Oh ! s'exclame le juge, flatté de cette marque de confiance, quelle richesse d'images ! quelle subtilité ! quelle finesse ! quelle poésie ! quels aperçus féconds ! mais si j'osais vous donner un avis, je vous dirais de mettre ce passage avant celui-là et de ne pas disserter sur Hugo avant d'avoir « liquidé » Mahomet. N'est-ce pas votre avis ?

C'est mon avis, dit le monsieur, froidement.

Et il n'a pas à s'inquiéter des « récitantes » et des décors. Les éternels amis, poètes ou peintres ont — toujours — des tableaux, des tables, des étoffes et des tragédiennes (du plus effroyable talent) à placer. Pourvu que les tragédiennes se nomment Bathilde ou Hedvig, pourvu que les étoffes soient bizarres et les tables quelconques, tout fait l'affaire du monsieur, et ça ne lui coûte rien. La conférence emplit ou n'emplit pas la salle et le monsieur a beaucoup de succès et les camarades qui reconnaissent leurs idées au passage sont vraiment heureux d'être « en communion artistique » avec le monsieur ; ce sont des applaudissements, des remerciements, des enthousiasmes, et le monsieur peut se poser : il a fait une confé-

rence ; il y a beaucoup de gens qui n'en ont pas fait autant.

Il est consacré, plus choyé qu'auparavant par les littérateurs et peut vivre avec plus de tranquillité, *en marge* de la littérature.

..

Il y a aussi les petits papiers. C'est plus simple : le monsieur, pour légitimer sa prise de possession d'une revue, expose de temps en temps au directeur de cette revue qu'il va lui donner des fragments inédits de Nietzsche, de Ruskin ou de T. Petronius Arbitrator. Ces fragments, il ne les a pas, car, n'est-ce pas ? il les donnerait tout de suite, mais il sait où les trouver et il est seul à savoir où les trouver. Oh ! leur intérêt et leur charme, et les lumières nouvelles qu'ils donnent sur le monde ! Lui, le monsieur, lorsqu'il y songe, il a envie de pleurer — d'émotion — et il frémit : ce sera sa gloire, sa gloire de modeste éditeur, et ce sera la gloire de la revue qui les publiera, et la revue qui les publiera, c'est la revue où il est actuellement. Que personne, au moins, n'en entende parler !

Et personne n'en entend parler. Le directeur

est muet et le directeur de l'autre revue, en face, le directeur de la revue ennemie, au coin de la rue, le directeur de la revue de l'autre côté de l'eau, tous les directeurs de revue, tous les directeurs de journaux restent muets et attendent. Le monsieur a un prétexte pour aller de temps en temps, fréquemment, tous les jours, à cette revue, à ce journal, dans toutes les revues et dans tous les journaux, pour dire aux directeurs : « Chut ! je crois que je *les* tiens ! Pourriez-vous pas m'avancer quelques sommes sur ces imminents papiers ? », pour serrer la main aux rédacteurs d'un air protecteur — déjà, — pour être partout, pour s'imposer, pour encourager, pour réprimander.

Puis les temps arrivent où, pour ne pas parler de ces papiers, personne n'y songe plus, où les directeurs passent les avances aux « profits et pertes » et passent la main ou meurent, et l'on ne se rappelle plus que le monsieur est venu dans la maison pour placer des petits papiers : on est accoutumé à l'y voir, — qui sait ? il y est né peut-être ? — on le salue, on le révere, et il se laisse saluer et révéler.

Quant à la critique d'art, c'est enfantin. Il suffit de considérer un tableau, un monument

ou un arbre et de dire : « Oh ! » ou de dire : « Ah ! » C'est une réputation assise, une compétence indiscutée. Le monsieur a un motif de vivre *en marge* et de vivre, car ce n'est pas une fonction gratuite.

Le monsieur ne se contente pas d'« exercer » chez les artistes et de recevoir avec bienveillance de celui-ci un fauteuil creusé, fouillé, ciselé et niellé, de celui-là son portrait en pied, etc., etc.; il donne aussi des « séances » dans le monde, conseille, indique les tentures fatales et les tapis prédestinés, les tableaux qu'on doit acheter si l'on ne veut pas être méprisé et les statues qu'on doit avoir dans sa chambre à coucher, comme talismans et comme fétiches.

*
* *

Car le monsieur qui vit EN MARGE de la littérature vit en même temps EN MARGE du monde. Ici c'est une autre chanson.

Le monsieur n'est plus ici le bon garçon que nous avons vu dans les bureaux de rédaction. C'est un gentilhomme dédaigneux, d'une politesse aiguë, de manières strictes et de nuances.

On le « reçoit » parce qu'il vit *en marge* de la littérature, et en marge seulement. Il n'est pas le grossier ouvrier qui ahanne et s'épuise, c'est un explorateur élégant qui revient, — en assez bon état, — d'un enfer, d'un pays sauvage et maudit, — où l'on ne peut aller. Il peut donner des détails sur la méthode de travail de l'illustre B... et sur la maîtresse de l'illustre C..., il peut parler de tout et de tous. Les paradoxes de café, les aphorismes de bureaux de rédaction resservent ici, oh ! pas allégés ou mieux habillés ! non ! les mêmes que là-bas ! il faut bien que le monsieur garde sa hardiesse ! Et si, une fois encore, si, deux fois, il fait une conférence, ou s'il réédite, à propos d'un autre M. Capo, *sa* conférence, il aura la plus flatteuse file de voitures, il « aura » des duchesses et des marquises, et des chanoinesses aussi, il « logera » tous ses billets à des prix extravagants, et d'autres salons s'ouvriront pour lui.

Certes le monsieur n'y sera qu'*en marge*. Il y sera en marge parce qu'il est discret, ne récite pas de vers au piano et ne rend pas les dîners qu'on lui offre.

Dans la littérature, il sera en marge aussi,

parce qu'on n'a pas de raison pour le haïr (il n'écrit pas), et parce qu'il ne parle pas encore beaucoup. Mais à force d'entendre des choses, il finit par en savoir ; à force d'écouter, il finit par parler beaucoup. Alors, il devient pivot dans la littérature et dans le monde. Dans le monde, il enchante ses auditeurs par son originalité, etc., etc., et les gens de lettres sourient bruyamment à ses « mots ». Il est une force parce qu'il n'a pas de passé, parce qu'il n'aura jamais de passé, parce qu'il n'a pas d'antécédents (littéraires), parce qu'on ne peut lui jeter à la tête telle phrase de son roman ou telle erreur de date. Et comme, dans le monde, après avoir fait de brillantes affaires, courtages artistiques, «ancements» de salons, «ancements» de notabilités littéraires (un nouveau poète lyrique à cinq louis le cachet), il trouve une héritière qui s'était juré d'épouser un homme de génie, il a son salon à lui, ses revues, ses journaux, ses théâtres, comme Oscar Légion, encourage les débuts, met en rapports les gens de lettres et les gens du monde, semble aux uns l'incarnation même de la littérature, aux autres l'incarnation du monde, est heureux, décoré, toujours sympathique, s'épanouit et, dirait Fran-

cisque Sarcey, quitte la marge sans la quitter. C'est un maître de plus — et ce n'est pas le moins contestable.

*
**

Cette industrie peut paraître assez peu nouvelle. Le monsieur qui vit *en marge*, c'est le *Parasite* des comédies de Plaute, c'est le *Tartufe* de Molière et c'est *l'Écornifleur* de M. Jules Renard. Mais il est mieux que cela. Il est moderne. Croyez bien qu'il est le dernier symboliste et le dernier bouddhiste, et qu'il est naundorfiste aussi.

Il y a toujours eu des gens pour faire leur cour à auteurs de succès, pour s'asseoir à leur table au café et au banquet de la vie, — et ils payaient quelquefois les consommations. C'étaient des gens qui, en leur soif de gloriole, croyaient boire un peu de gloire au fond de leur verre, — et ils étaient à peine ridicules.

Le monsieur qui vit *en marge* fait mieux : il vit de la gloire et du talent des autres. Il n'a pas l'air d'y toucher : il est aimable mais il ne perd pas de temps à écrire des chefs-d'œuvre ou des livres qui ne réussiraient pas ; l'artiste travaille ;

pendant ce temps, le monsieur va, se montre, et, de poignée de main en poignée de main, va à la fortune et à la notoriété. Sur son âpre chemin, l'artiste recueille les haines et les jalousies les plus diverses, le monsieur qui vit *en marge* est aimé de tout le monde, des vieillards qui l'ont connu humble, qui lui ont rendu service et qui lui sont reconnaissants de ne pas leur en vouloir, et des jeunes gens qu'il protège, qu'il raffermît sans trop de morgue, — et gratuitement.



Rodenbach.

Y a-t-il là un danger?

Jadis, les chroniqueurs se demandèrent pourquoi le talent se faisait rare et imaginèrent que c'était la faute des *amateurs*. Et ils firent de la peine à d'honnêtes millionnaires et à de braves gentilshommes qui, héroïquement, à la sueur de leurs fronts armoriés, composaient des livres peu méchants. Leur ardeur pugnace et féroce

épargna les gens de la marge : c'étaient des camarades et ne valait-il pas mieux n'écrire pas qu'écrire trop ou écrire mal ? Il ne s'agit pas de faire une nouvelle croisade. La suprême vertu des croisades est qu'elles sont vaines. Jamais il n'y eut tant d'amateurs que depuis les anathèmes de M. Descaves ou de M. Rodenbach. Comment combattre les gens qui vivent en marge ? Les forcer à écrire ? Que dirait Molière ? que dirait le public ? Je ne connais que les foils morts pour estimer et admirer les auteurs au poids, au poids de leurs œuvres.

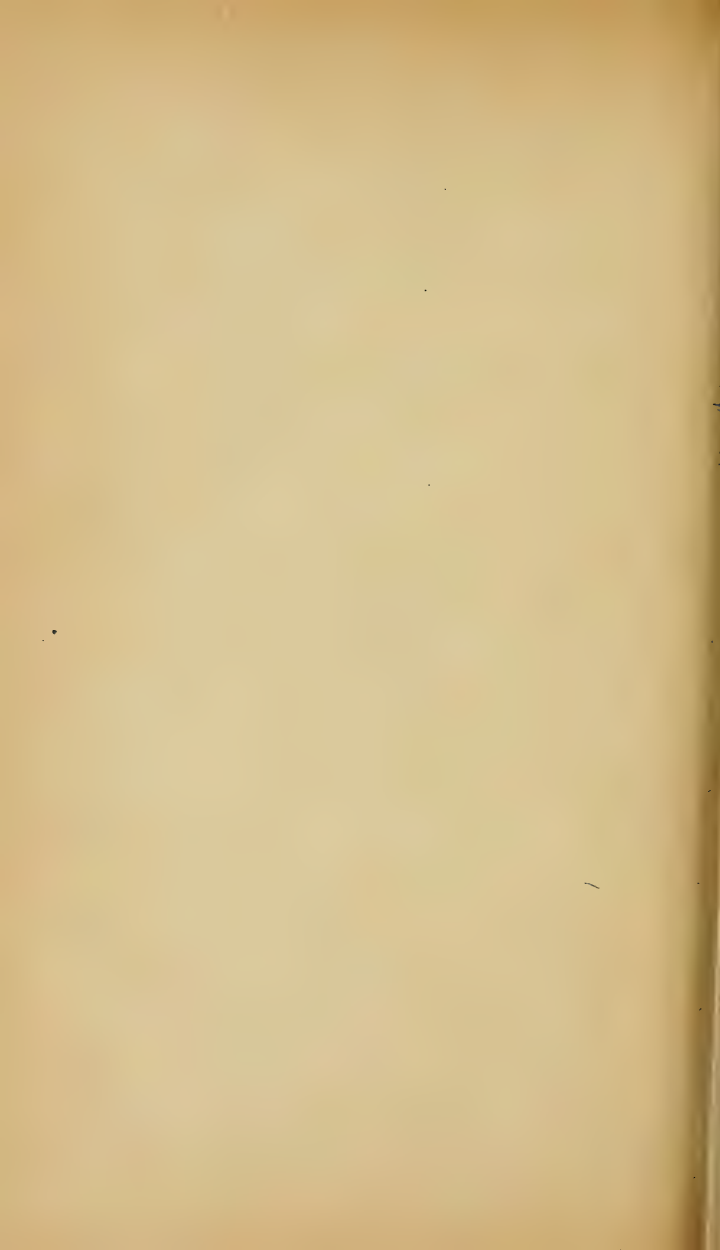
Il faut ne pas prendre les choses au tragique et s'en remettre à Dieu et au diable qui, prétend saint Dominique, reconnaissent toujours les leurs. Il faut seulement observer que le nombre des chevaliers de la marge va grandissant et que c'est un peuple aussi digne d'intérêt que le peuple des camelots, des majors de table d'hôte, etc., etc. Ceux-là eurent leurs Balzacs, leurs Privat-d'Anglemont, leurs Ernest d'Hervilly et leurs Richepins.

Les chevaliers de la marge n'ont pas d'historien, — et ils n'en demandent pas : ils ne veulent rien que vivre parmi nous et de nous et vivre *de* ne rien faire.

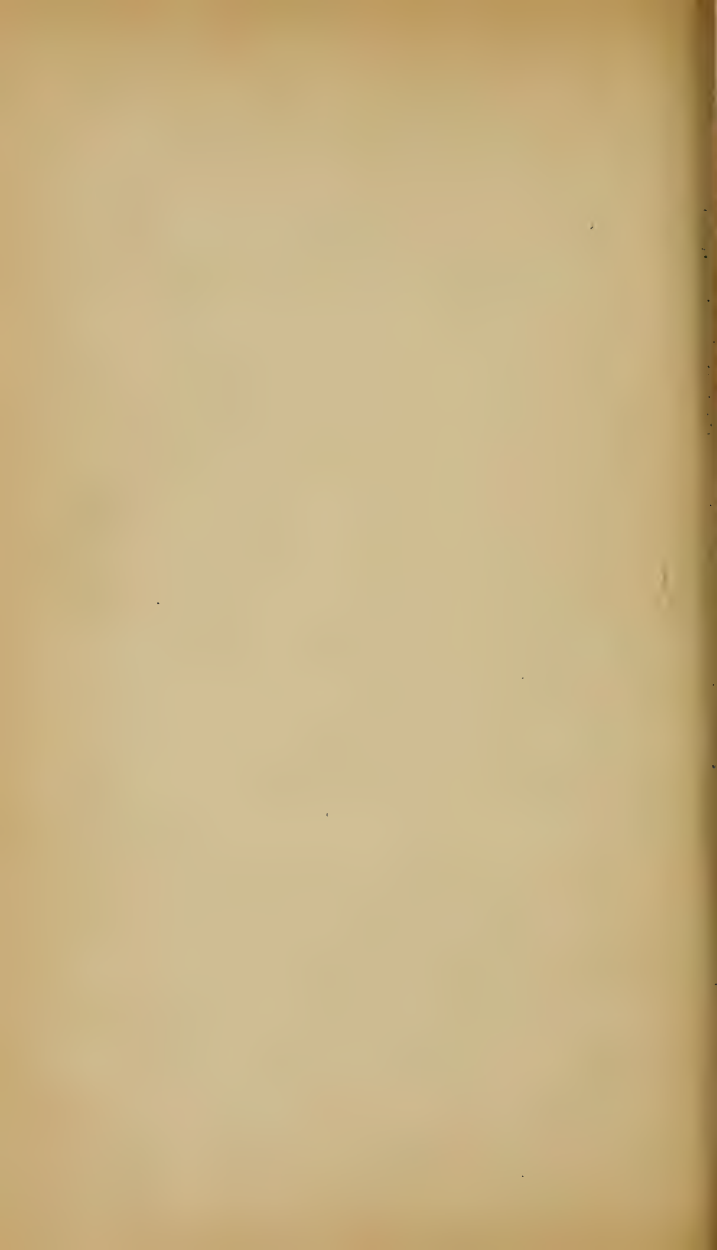
Et le commerce des chevaliers de la marge prospère !...

Le commerce ? fi donc ! C'est devenu plus et pis qu'une industrie, qu'une institution, — c'est une carrière.

juin 1896.



LA VACHE ENRAGÉE



LA VACHE ENRAGÉE

A Séverine.

Je ne sais si jamais vous avez eu faim, si vous savez ce que c'est — et c'est une science très difficile. Il n'y a pas de manière de s'en servir parce que la mendicité est une question de mots et de grimaces, la pitié une question d'heures et parce que les sourires du destin sont furtifs et facétieux. Mais si personne ne sait avoir faim, des gens ont faim — qui ne le disent pas et qui vivent comme ça, sans en vivre.

Ils ont, parfois, un domicile — où il n'y a rien à vendre, — parfois aussi — moins souvent — ils y ont un lit sur lequel ils peuvent s'étendre et tâcher à dormir. D'ailleurs, ils peuvent aussi dormir sur le plancher ou sur quelque carrelage de briques.

« Qui dort dîne » a dit un vieil affamé et c'est vrai : même il arrive qu'en se réveillant, on se sente si lourd qu'on vomit de n'avoir pas mangé.

Il arrive même qu'on ne se réveille pas — et ça fait de la copie.

Mais le sommeil ne vient pas toujours : des pensées, des doutes, des désespoirs, tout le jeu des amertumes et des hontes s'entrechoquent, pleurent et crient ensemble : on est trop vieux, même à vingt ans, pour danser tout seul là capucine et rien n'est triste comme une chambre triste où il ne reste rien à manger, fût-ce un morceau de ces fromages-pierres qui se gardent cent ans, une chambre triste où l'on sait que l'eau n'est pas fraîche et que l'unique verre n'est pas sûr. Regarder les murs nus et les fenêtres sourdes, fixer le plafond gris et l'ironique table-toilette, ça donne faim. On sort.

Dans la rue, on est souffleté par les rêves les plus magiques, on est ébloui par les plus délicieux reflets de ciels, et des parfums et des re-lents d'au delà vous emplissent la bouche. On ne marche peut-être pas très droit parce que rien n'enivre comme la faim d'abord et parce qu'on est assailli par l'idéal à droite et par l'in-

fini à gauche, que l'avenir vous tire en avant et que la théorie des souvenirs, des souvenirs heureux (on en a toujours), vous saisit par les ailes qu'on a dans le dos, ailes de détresse et d'horreur. Tout prend un air de mystère, les maisons dansent un peu, les rues s'ouvrent, larges comme l'enfer et des omnibus passent qui chantent des noms de rues où l'on pourrait trouver des amis et un peu d'argent, des rues lointaines, presque mythiques où, à pied, on arrivera trop tard. Les omnibus se succèdent, changeants. Lorsqu'ils sont complets, on se dit : « Ah ! tant mieux ! celui-là, au moins, je n'aurais pu le prendre. Pas de regrets ».

D'autres courent, vides, vides et si vides qu'ils appellent, qu'ils invitent. Mais on n'a ni trois sous ni six. L'on a envie de tout. Les voitures qui se frôlent l'une l'autre, lubriques et rivales, les hôtels qui s'étagent, la colonne de Juillet et la colonne Vendôme, les chiens de luxe, les restaurants à prix fixe et les cabarets à la carte, les filles, les femmes du monde, les fleurs naturelles et artificielles deviennent des objets de désir.

Et du génie vous pousse, en route. Ah ! ce ne sont pas des phrases toutes faites, prêtes à être

imprimées, ce ne sont pas des notes de musique, mais ce sont les pires symphonies et les pires poèmes : tout ce qu'on a lu jusque-là, la superbe la plus qualifiée de Flaubert et de Hugo, les ironies les plus profondes et les plus pénétrantes, la fantaisie la plus folle et la plus sublime, toute science aussi et tout dédain, les vers, la prose, la subtilité, la simplicité, le chaos du talent, du désordre, de la gloire, de l'éternité et le relief des phrases et le velouté des mots, le rythme des syllabes, la courbe des motifs, tout se presse, tout s'amoncele, tout se donne : c'est un amas de chefs-d'œuvre et c'est le chef-d'œuvre pur, harmonieux, liturgique. Ah ! ce sont les moments où on se sent quelque chose là — et quelque chose dans le ventre : il n'y manque qu'un peu de pain.

Le chef-d'œuvre devient parfait : on le voit autour de soi, on le lit dans les étoiles qui se lèvent, pâles, et qui vous sourient ; il vous enveloppe d'un halo, vous sépare de la rue et de sa vulgarité, se dresse entre vous et les filles qui passent, les divinise, en fait des archanges de fatalité et de fraternité lointaine qu'on ne retrouvera jamais sur sa route, mais qui l'auront éclairée un jour.

L'on rencontre tout de même ensuite les deux francs ou les cinquante centimes qu'on cherche, — ou on fait comme si on les avait trouvés, — car on s'obstine à vivre et on mange peu, mais un peu. Et le chef-d'œuvre n'est pas écrit.

Car on retombe des paradis-enfers où la faim vous avait — si gratuitement — fait monter. On peut écrire des « choses très bien » mais pas plus.

Ça vous conduit à la gloire qui aime les œuvres modérées, même dans l'outrance, aux honneurs et aux vertes académies.

Juin 1897.

DÉDICACE

DÉDICACE

Je ne sais plus, petite fille, où tu vécus, où tu es morte. Il me serait facile de retrouver le journal où tu tenais toute en quatre lignes comme entre les quatre planches de ton cercueil.

Ça s'appelait : suicide.

A quatorze ans, quelque part vers le Tarn, tu allais chercher dans une maison abandonnée un clou, une poutre, une vieille corde et tu payais de ta vie la plus jolie phrase qui soit, une phrase que tu avais écrite, pensée et rêvée :

... « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de mourir sans plaisir. »

Petite, petite, tu me permettras bien maintenant de t'embrasser et de vouloir appeler et happer dans cet air de printemps ton âme inquiète et vagabonde : tu es, à toi seule, toutes mes mortes et tous mes morts, tu es le meilleur d'eux et de moi.

C'est en toi que j'évoque Jean de Tinan, Mal-

larmé et ceux et celles dont je tremblerais à écrire le nom.

Tu es plus : le néant lui-même.

Ce n'est pas un chagrin, un désespoir, une furie qui te jettent à l'Au delà, c'est ton idée de t'en aller. Le plus tôt vaut le mieux. Tu n'es pas pressée, mais pourquoi n'en pas finir tout de suite ? Passer... passer...

Tu es tellement le néant que tu en deviens sophiste et styliste.

« Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de mourir sans plaisir. »

Tu t'ennuyais, petite, d'avoir du génie au village.

Il ne t'a manqué que Paris.

Ici tu n'aurais pas eu le temps de mourir et tu n'aurais pas pensé.

Je ne sais pas si tu avais horreur des gens.

Tu craignais la vie.

Petite chose délicate et frileuse, tu te mettais en boule contre la douleur, tu étais jolie et belle, un marbre tendre à qui la chaleur et le froid faisaient des niches, et tu avais envers la souffrance non pas une répulsion mais une pudeur.

Mais ne pas avoir mal, ce n'est pas le secret de la vie.

Je t'aime.

J'ai songé à toi tout ce matin parmi les places et les rues de cette ville que tu n'as pas connue.

Tu ne t'y serais point amusée : c'est tout petit. J'ai pu à peine tuer une heure à aller partout, je retombais sans fin sur les boutiques et les cafés de la veille. C'était pourtant un clair matin, frais d'un soleil ingénu et qui vous souriait dans les glaces et aux angles des pavés. Mais il n'y avait personne dans les rues pour se réjouir avec moi ; de temps en temps, un homme ou une fille sortait d'un trou de porte avec un gros paquet, des enfants traînaient des charrettes. Le reste, la masse d'humanité pour qui Dieu a fait l'air et le soleil, tout le monde était à l'intérieur, courbé sur des tâches, derrière des carreaux dépolis, dans du noir, ou pis, dans du gris.

On n'a droit au soleil que le dimanche, quand il y en a.

Vois-tu, le matin, ça n'est pas pour les gens de lettres. Leur petit lever, l'apéritif de onze heures pour le quart est sans éclat : c'est un petit apéritif. Il faut attendre le soir, pour être bien sûr qu'on n'a pas travaillé, qu'on ne travaillera pas : alors, on crie, pour soigner sa gloire au jour le jour, pour être éclatant et beau.

Eh bien ! ma chère morte, les gens que j'ai rencontrés ne m'ont pas paru méchants, bien moins méchants qu'il y a deux ou trois ans : c'est peut-être parce qu'il faisait soleil ou que j'étais mal éveillé et que je prenais, de la vérité, juste ce qui manquait à mon rêve : la lumière.

J'ai pensé à toi et à ce livre que je ferme. J'ai pensé que tu n'avais pas eu tort de mourir, puisque tu ne pouvais pas t'entendre avec la vie et que je devais te dédier ce recueil où il y a des morts, de la mort, de la sincérité et, je crois, un peu d'âme.

Je te le dédie pour prouver qu'il n'est pas méchant.

J'ai en ce moment le cœur noyé de tendresse. Je voudrais avoir sous la main tous les hommes dont j'ai parlé pour les embrasser ensemble.

Lorsqu'on a étudié quelqu'un, quand on a cherché son ressort, quand on l'a démonté, remonté, il devient notre enfant ; nous l'avons fait. Et il n'a plus même ses défauts, puisqu'ils sont là sur le papier : il se dresse, débarrassé de ses imperfections, clair et grand comme un héros.

D'ailleurs, ce n'est pas fini.

Je n'ai jamais pu aller à une répétition générale, à une exposition, à un lieu où l'on

trouve en bloc le Tout-Paris, le ci-devant Montmartre, Montparnasse et le Tout-Parnasse sans éprouver un horrible malaise, une angoisse et un remords : j'y voyais tant d'êtres à disséquer, tant de gidouilles où souffler, tant de pages à écrire ! Ces Messieurs-là, hélas ! c'est à moi, et, bon gré, mal gré, il faudra que j'en fasse de la prose, des vers dans mes mauvais jours, que je les découvre, les décrive, les juge *in partibus infidelium*.

C'est plus une tâche qu'une vocation.

J'aimerais mieux, petite fille, vivre et mourir comme toi. Mais j'ai un devoir envers les hommes.

Lorsqu'on se sent un je ne sais quoi d'énergie et de perspicacité, le goût de la vérité et de l'équité, de l'ardeur dans ses amitiés et pas de haine, lorsqu'on peut se rendre le témoignage d'être désagréable et pas flatteur, prêt à sacrifier des relations précieuses à des critiques utiles ou à des idées, quelles qu'elles soient, lorsqu'on a des choses à dire, enfin, il faut vivre, il faut écrire et parler.

Le monde où nous sommes est à nous : nous sommes responsables des sottises que nous entendons, des crimes que nous n'empêchons

pas : notre existence entière doit être un apostolat, non de cris, mais de faits, une longue carrière d'exemples tranquilles, d'avis discrets, nous devons persuader sans en avoir l'air, corriger comme par hasard, sans nous en rendre compte.

Voilà, petite, pourquoi je suis insensible au plaisir de mourir sans peine : j'aurai plaisir à la peine de vivre.

Tu me pardonneras de t'avoir prise pour confidente. J'ai eu tant de confidents et tant qui m'ont trahi ! Toi, tu me garderas une place au ciel des chimères et des songes où je te rejoindrai après avoir gagné mon songe par des labeurs et des résultats.

Il faut travailler. il faut savoir que le travail est ce qu'il y a ici-bas de plus élégant et de plus jaloux, que le travail n'est pas la besogne, qu'il faut le concevoir et le digérer, qu'il est partout et en tout, que, lorsque nous respirons (à la condition de posséder la science de respirer), c'est une gorgée d'idéal et une traite à payer sur notre œuvre de cette terre, que l'oisiveté ambulante, la flânerie au bord des fleuves et des arbres, l'atonie contemplative aux terrasses des cafés, c'est du travail à exprimer et

que toutes nos sensations, tous les spectacles qu'on nous offre, nous les devons.

Nous les devons à la suite ininterrompue des êtres et des choses, à la chaîne de l'humaine éternité, et nous sommes les scribes de notre conscience et de notre époque.

Tu vois, ma bonne morte, que je ne fais pas de style en ce moment : j'improvise un catéchisme de bonne volonté et de volonté.

Il ne faut pas lire les beaux livres, ainsi que te l'enseignent les professeurs, la plume à la main : tu ne pourrais plus les relire. Pas d'érudition utilitaire : la vie ne te demande pas des notes prises, une fois pour toutes, elle te demande une nuance d'esprit, de « lumière sur tout », cette lumière enfin souvent un peu confuse et brouillée, hésitant sur ce détail et sur celui-ci mais générale, universelle, qui brille en tes yeux et en ton sourire, qui t'emplit et qui fait de toi un homme comme il faut, — comme il en faudrait.

Nous subissons encore la terreur qui s'abattit sur nous en 1870-71. La *Guerre* est plus qu'une catastrophe, c'est une ère. Elle rompit la tradition, nous détacha de l'Empire et de ses actes, de son luxe et de sa littérature. La République

hésitante et vacillante, ses essais de suicide et ses tentatives d'établissement, la gêne des lendemains de défaite, les lamentations héroïques et les appels de clairon pour le relèvement, tout sépara l'époque des époques précédentes, de leur effort, de leur gloire, tout fit de la France une nation jeune, réduite à elle-même, ne voulant pas de la culture antérieure, de la littérature de la veille. Les survivants se défendirent comme ils purent : les enfants ne furent pas élevés dans leur culte. On leur donna des sabres-baïonnettes à huit pieds.

Puis, il y eut l'inévitable réaction, la paix à tout prix, l'anarchie poétique et politique, tout, rien.

Reprenons-nous aujourd'hui.

Nos aînés d'hier ont inventé ce qu'ils ont retrouvé.

Nous pouvons déchiffrer nous-mêmes les mélodrames et vaudevilles de 1833, les Mémoires de 1829 et les folies sans lieu ni date. Nous pouvons refréner l'étroite frénésie des affaires, de la « publicité » conquérante, — le fléau moderne — du mensonge tarifé auquel personne ne croit plus, de cette lutte au couteau à pain et au cure-dent, qui s'aiguise depuis vingt ans.

Nous pouvons être des Français et non des sauvages, la France de toujours et non ce pays qui s'étouffe, tout de suspicion, d'espionnage, de vociférations et de ricanements : il ne faut que du talent et de la confiance.

Tu me pardonneras, petite fille, d'avoir, en cette dédicace, adressé la parole à d'autres que toi : j'ai charge d'âmes.

Ton âme à toi est magnifiquement insoucieuse. Libre, elle s'épand et plane sur notre anxieux esclavage, de sa ténuité tragique, de sa fuite et de sa langueur.

Permetts-nous de vivre et d'agir.

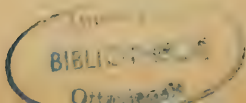




TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
PRÉFACE	5
I. — Le Grand-Aiglon	27
II. — Dialogue des morts	45
III. — Courteline d'Apéritif.	77
IV. — La réconciliation académique.	95
V. — L'oublié	125
VI. — Les deux présidents.	147
VII. — Octave Mirbeau.	165
VIII. — O. P. Zistezestvskycz	185
IX. — Le Droit du Public	201
X. — Henry Bauer	213
XI. — Martyr du rire	225
XII. — Oscar Wilde	235
XIII. — Louise France.	255
XIV. — En marge.	265
XV. — La vache enragée	285
Dédicace	293

100

1336 v2 c


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

P.E.B./I.L.L.

OCT 5 2004

MORISSET

 DEC 01 2004

P.E.B./I.L.L.

MAR 26 2009

~~UOMAR 24 2009~~



a39003



002158482b

CE PN 0763

.L24 1901

COO LA JEUNESSE, CINQ ANS CHE

ACC# 1207826

